BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
C
29
NAPOLI

MÊLANGES
DE
LITTÉRATURE,
DE MORALE
ET DE PHYSIQUE.

TOME CINQUIEME.

MÊLANGES

DE

LITTERATURE,

DE MORALE

ET DE PHYSIQUE.

TOME CINQUIEME.

A AMSTERDAM,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXV.

LETTRES

DE MONSIEUR

DE NERVILLE,

A MADAME

DE MIREVAUX.

LETTRE PREMIERE.

M. de Nerville à M. de Blaincourt.

J'AI à me reprocher, mon cher ami, d'avoir long-temps gardé le silence avec vous ; mais je crois que vous ne m'en blâmerez point, quand vous apprendrez

ce qui m'y forçoit. C'étoit un ſentiment beaucoup plus fort que notre amitié. Je ſais bien que vous vous êtes ſouvent plaint de moi ; vous m'avez accuſé de froideur à votre égard : vous n'en ſerez point ſurpris, lorſque vous ſaurez que je ſuis déſormais tout entier à l'amour. Il occupe mon ame : il s'eſt tellement emparé de mon cœur, qu'il me ſeroit impoſſible de vous dépeindre l'état où je ſuis.

Je n'aurois pas même penſé à vous en inſtruire, ſi l'infortune n'étoit venue me traverſer au comble de mon bonheur. Je ſuis privé pour long-temps de la perſonne que j'aime : des devoirs rigoureux nous ont obligés de nous ſéparer l'un de l'autre, dans un moment où tout ſembloit concourir à ma ſatisfaction la plus complette. Je ſuis entouré ici de mille objets qui m'ennuient & qui me tourmentent continuellement. Vous ſavez que je ſuis forcé de m'y arrêter ; c'eſt préſentement ce qui fait ma

peine. Je tombe quelquefois dans la rêverie la plus profonde, & l'on m'en tire ſouvent comme d'un ſommeil léthargique. Vous avez vous-même été témoin de ma ſituation ; vous avez tout employé pour découvrir la cauſe de ma triſteſſe & de mon inquiétude. Je ne veux plus rien diſſimuler avec vous. J'aime, mon cher ami, oui, j'aime ! en vérité, le terme n'eſt pas aſſez fort pour exprimer ce que je ſens. Je me trouve quelquefois comme anéanti, en ſongeant à l'objet dont je ſuis enchanté. Je perds l'uſage de toutes les facultés de l'ame & de l'eſprit. Je ne ſuis rien dans une infinité d'occaſions, & je m'imagine être tout, lorſque je fais réflexion au choix que la plus accomplie & la plus aimable de toutes les femmes, a bien voulu faire de moi, pour vivre ſous l'empire de l'amour. Je crois n'exiſter que du moment où j'ai commencé à concevoir les eſpérances ſur leſquelles il m'eſt permis de compter actuelle-

ment. Jugez de ma ſatisfaction. Vous pouvez me regarder comme le plus heureux de tous les hommes, ſi votre philoſophie peut vous abandonner pour un moment, & ne vous aveugle pas toujours au point de ne pas vous laiſſer convenir de la véritable félicité. Mais comme je ne veux m'entretenir avec vous, qu'autant que vous voudrez bien entrer dans mes idées, je me repens de vous en avoir déjà tant dit, & je vous déclare que je ne fais pas plus de cas de tous vos raiſonnements que de l'eſtime du Grand-Turc. Adieu. Vous voyez le ton ſur lequel je vous attaque ; ſi vous l'adoptez, vous me ferez le plus grand plaiſir, ſinon, vous pouvez vous diſpenſer de me répondre. Vous ſavez par moi ce que tous les ſoins imaginables ne vous ont pu faire apprendre par d'autres : ou vous êtes bien changé, ou vous ne blâmerez ſûrement pas ma franchiſe.

LETTRE II.

Du même au même.

MAIS, en vérité, me croyez-vous assez dépourvu de bon sens pour imaginer que j'eusse pu faire à un autre qu'à vous la confidence que vous ne devez qu'à mon estime & à mon amitié. Vous me dites que vous saviez mon secret, & je vous soutiens que non, & qui plus est, c'est que je serai toujours en état de vous prouver que si vous en étiez instruit, vous n'avez pu l'être que par moi, ou par vos propres observations, parce qu'il vous a été très-facile de démêler une infinité de mouvements qui pouvoient désigner en moi quelque intention que vous n'y aviez jamais remarquée. Vous avez rapproché différentes circonstances, & d'aprés elles, ou sur ce que j'ai laissé échapper de-

vant vous, vous avez conclu que vous m'aviez deviné. Si vous me le dites pour m'éprouver, je ne m'en plaindrai pas, parce que, ſur ce chapitre, je ſuis ſûr que nous nous trouverons de même avis, & que nous péririons plutôt l'un & l'autre, que de trahir un ſecret qu'on nous auroit confié. Ainſi n'allons pas plus loin ſur cet article, parce que je ne crains pas plus votre indiſcrétion pour la perſonne à laquelle je m'intéreſſe, que je ne la redoute pour moi-même. Au reſte, je vous retrouve tel que je le ſouhaitois, & c'eſt une grande conſolation pour moi, de pouvoir épancher mon cœur dans le ſein d'un ami que j'ai toujours regardé comme le plus parfait qui exiſtât.

Vous me demandez bien des détails dont je ne ſuis preſque plus en état de vous inſtruire exactement, parce que je ſuis tranſporté de plaiſir en penſant à mon bonheur; & mon raviſſement eſt tel, qu'il me fait oublier tous les cha-

grins dont vous m'avez vu ſi accablé. Ma paſſion n'a pas été l'ouvrage d'un moment, ni un de ces coups violents du haſard, qui ſemblent terraſſer un homme, ſans lui laiſſer le temps de la réflexion. Une paſſion de ce genre ne s'accorderoit pas avec mon caractere, & je regarde comme un vrai bonheur d'en avoir été préſervé. La mienne s'eſt accrue par des degrés preſque inſenſibles dans les commencements. J'ai vu d'abord la perſonne que le ſort me deſtinoit, avec auſſi peu d'attention qu'on en donne à une femme à qui l'on va faire une premiere viſite. J'allai même plutôt chez elle par complaiſance pour ceux qui m'en firent la propoſition, que par l'envie que pouvoit avoir un jeune homme d'être produit dans une maiſon où il trouvoit de l'amuſement. Les propos qui ſe tinrent dans cette viſite furent les plus généraux. Je remarquai à Madame de Mirevaux beaucoup d'eſprit & de vivacité : cependant quoique l'un &

l'autre paruſſent à chaque inſtant vouloir ſe manifeſter, ils étoient néanmoins retenus par un fonds de timidité, qui m'en imprima beaucoup, & qui, dès ce moment, me la fit regarder comme une perſonne extrêmement aimable; mais j'en demeurai-là; je ne m'empreſſai même pas d'y retourner; car je crois que ce ne fut qu'après m'être fait prier cinq ou ſix fois d'aller ſouper chez elle, qu'à la fin je fus honteux de me refuſer avec tant d'opiniâtreté à des prévenances ſi flatteuſes.

Je fus donc chez Madame de Mirevaux, & en arrivant j'éprouvai l'embarras que cauſe ordinairement la ſurpriſe de pluſieurs amis raſſemblés, qui voient entrer une perſonne inconnue. Belles révérences de part & d'autre, converſation froide & vague. J'attendois impatiemment que l'on me propoſât une partie de jeu dont j'avois beſoin; car je deſirois fort de faire diverſion à l'attention générale, dont je crai-

gnois d'être l'objet ; j'imaginai même dans ce moment, que l'on n'auroit pas été fâché de m'entendre haſarder quelque expreſſion qui pût être ſuſceptible de critique. Toute la compagnie étoit montée ſur ce ton. Enfin, l'on me fit jouer, & par politeſſe, on me mit à la partie de ceux dont j'étois le moins inconnu. De ce nombre étoit un homme avec lequel je me crus en droit de pouvoir badiner. Je lui dis par haſard un mot qui ne devoit faire entre lui & moi qu'une fort mince plaiſanterie : il eut la complaiſance de la trouver ſi bonne, qu'il m'en voulut faire honneur publiquement ; mais il défigura tellement mes termes, que ce qu'il y ſubſtitua parut à tout le monde un propos très-déplacé. J'avois évité juſqu'alors, avec tout le ſoin poſſible, que la cenſure ne tombât ſur moi ; mais je fus tourné en ridicule, au point que les ris ne diſcontinuerent pas de toute la ſoirée ; on me donna même un ſurnom en conſé-

quence : je le pris dans ce moment pour le plus mauvais augure pour moi, & vous ſerez étonné d'apprendre que ce même ſurnom, qui faiſoit pour lors toute ma peine, étoit une eſpece de prédiction de tout le bonheur qui m'eſt arrivé depuis. C'étoit un oracle du Deſtin, mais ſi enveloppé, qu'il n'étoit pas poſſible d'en pénétrer le ſens ; c'étoit une énigme qui ne devoit être découverte que bien des années après. Je ſortis de la maiſon le plutôt que je pus : j'ignore ce qu'on y penſa de moi, mais je n'épargnai pas ceux que j'y avois vus : j'étois payé pour en dire du mal. Que je m'en ſuis voulu depuis ! Inſenſé que j'étois, j'inſultois au monument de ma gloire, & je déshonorois l'autel ſur lequel mon bonheur ſera de ſacrifier toute ma vie. Mais c'eſt auſſi trop abuſer de votre complaiſance. Si vous êtes curieux de ſavoir quelles furent les ſuites de cette viſite, mandez-le-moi, je vous en inſtruirai.

LETTRE III.

Du même au même.

AU fait, me dites-vous : reſſouvenez-vous, s'il vous plaît, que vous m'avez demandé du détail. J'ai commencé à vous ſatisfaire; il ſeroit cruel à vous, maintenant, de vouloir que j'abrégeaſſe mon récit; s'il ne vous fait pas grand plaiſir, je ſuis du moins ſûr que vous partagez celui que je goûte à vous en entretenir; cela ſuffit pour me déterminer à le continuer; mais j'interprete bien votre impatience, elle ne vient que de l'envie que vous avez de me voir parfaitement heureux.

J'en étois encore bien loin. Vous jugez aiſément que la viſite dont je vous ai parlé dans ma derniere lettre ne me donna pas grand goût pour la maiſon où je l'avois faite. On eut ſoin de m'informer que mon prétendu bon mot avoit fait

rire pendant plus de deux mois. Je répondis que j'étois fort aiſe d'avoir pu amuſer quelque-temps la compagnie, & que je m'en eſtimois d'autant plus heureux, qu'il ne m'en avoit pas coûté beaucoup de peine, n'en ayant pas le projet. Je retournai quelque-temps après dans cette même maiſon, où j'avois une curioſité extrême d'apprendre ce qu'on y penſoit de moi. J'y fus reçu avec toute la politeſſe imaginable, mais avec une prodigieuſe envie de rire de la part des perſonnes qui s'y trouverent. Je continuai de faire des viſites, mais je n'en ſortois jamais qu'avec le deſir de pouvoir acquérir la facilité d'y rendre des devoirs plus aſſidus ; ce qui me détermina à marquer beaucoup d'amitiés au maître de la maiſon, auquel j'étois preſque ſûr d'avoir plu. Il me l'avoit témoigné pluſieurs fois; il me mit au nombre de ſes amis, & me dit un jour qu'il ſeroit très-aiſe que je vinſſe d'amitié & ſans cérémonie lui demander

à ſouper. Je répondis que je le ſerois encore davantage de profiter de ſes offres obligeantes. Je crus remarquer quelque choſe de plus que de la ſimple politeſſe dans l'air de la perſonne dont je recherchois ſur-tout la bienveillance, & de ce moment mes viſites devinrent plus fréquentes; mais j'avois toujours ſoin de *m'épauler* de l'homme qui m'avoit le premier introduit dans cette maiſon.

Ce fut pour lors que je connus le caractere l'eſprit & le cœur de celle qui m'enchante. Il régnoit dans tous ſes diſcours une naïveté, une ſimplicité admirables: elle joignoit d'ailleurs à un jugement ſolide, l'imagination la plus vive & la plus piquante. J'admirois la façon dont elle s'entretenoit avec celui qui m'accompagnoit ordinairement. Il ne diſoit rien que de très-ordinaire, & ſon eſprit étoit bien inférieur à celui de Madame de Mirevaux. J'étois étonné de tout ce qu'il gagnoit dans la conver-

ſation de cette femme charmante : elle avoit le talent de faire valoir ce qu'il lui diſoit, par la maniere adroite dont elle lui ménageoit des réponſes ; elle ſe mettoit à ſa portée, & quand il ſortoit, je ſuis ſûr que, s'il eût été vain, il ſe ſeroit cru un homme ſupérieur. Je voyois chez elle de ces grands diſcoureurs, qui éblouiſſent tout le monde : elle ne les interrompoit point, & ne négligeoit pas, dans les moments où ils vouloient bien lui permettre de parler, de leur répondre quelque choſe d'obligeant, ſans cependant leur laiſſer prendre trop d'avantage ; car elle a une averſion décidée pour les gens préſomptueux. Elle aime la ſimplicité & la droiture ; elle eſt eſclave de ſes devoirs, & les remplit tous par inclination. J'étudiois avec grand plaiſir un caractere ſi admirable. J'enviois le bonheur de tous ceux avec leſquels je remarquois qu'elle vivoit le plus familiérement.

Je me fis préſenter dans une maiſon

où Madame de Mirevaux étoit obligée d'aller fort ſouvent. J'eſpérois par-là me procurer plus d'occaſions de la voir. J'y réuſſis, & j'en fus au comble de la joie. Elle commença à s'accoutumer à moi : elle m'adreſſoit ſouvent la parole. J'étois enchanté lorſque je pouvois l'engager à continuer la converſation un peu plus long-temps, ce qui ne manquoit pas d'arriver, par les réponſes ſingulieres que je lui faiſois. Je ne m'exprimois pas comme un autre, à ce qu'elle prétendoit, & elle avoit bien raiſon ; car je ne diſois jamais tout, afin de me conſerver toujours quelque choſe à lui dire. Ayant l'eſprit extrêmement juſte, elle ne comprenoit pas comment il étoit poſſible de penſer d'une maniere auſſi extraordinaire. Je ne m'appercevois pourtant pas qu'elle marquât pour moi aucune préférence, mais je me flattai bientôt après d'avoir obtenu quelque part dans ſon amitié. Ce fut dans un voyage que j'eus le plai-

ſir de faire avec elle à la campagne : elle y alla avec une joie étonnante, & ce voyage fut extrêmement gai. Arrivés où nous avions deſſein de nous rendre, j'eus la ſatisfaction de l'examiner à tous les moments de la journée. Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver une perſonne plus égale, toujours enjouée, ayant à tout moment quelque choſe d'agréable à dire, parlant à tout le monde avec une modeſtie & une aiſance ſurprenante. J'en fus ſi enchanté, que je la regardai comme la ſeule femme pour qui l'on dût concevoir des deſirs. Elle fixoit, à ce qu'il me ſembloit, l'attention générale. Pour moi, je ne penſai plus qu'à elle ; j'enviai le bonheur de tous ceux qui l'approchoient ; enfin, mon cher ami, j'en devins éperduement amoureux. Ce ſentiment d'amour fut toujours accompagné d'un reſpect qui m'a cauſé des maux épouvantables : il m'a fermé la bouche pendant bien long-temps ; mais ſi d'un côté je ſouffrois du

ſilence qu'il m'impoſoit, d'un autre, je goûtois la ſatisfaction la plus douce. Dans quels tranſports de joie ne fus-je point, lorſque, de retour à Paris, j'eus le plaiſir de la voir plus ſouvent. La liberté dans laquelle nous avions vécu à la campagne, ſembloit m'autoriſer.

Ce fut dans ce temps-là que je me flattai d'avoir mérité l'eſtime de Madame de Mirevaux. Je ne puis vous exprimer combien j'en fus enchanté. J'étois abſolument content, parce qu'il me ſembloit que je n'avois plus rien à ſouhaiter, & que je poſſédois tout ce qu'il m'avoit été permis d'eſpérer. Je ne reſtai pas long-temps dans cet état de ſatisfaction. L'amour vouloit m'éprouver, ainſi que l'amitié, & cette épreuve me parut bien longue & bien cruelle. Je connus bientôt de quels deſirs j'étois tourmenté, par l'idée continuelle qui rempliſſoit mon eſprit. Mon unique plaiſir étoit de m'en entretenir, mais ſouvent j'en revenois comme d'un ſon-

ge. Quoi! diſois-je, ſeroit-il poſſible !... Non, elle eſt bien éloignée de m'aimer ... Elle ne m'a regardé que de la même maniere dont elle voit tous ceux qui l'approchent, & j'ai la témérité de croire qu'elle puiſſe avoir pour moi un ſentiment plus particulier ! Hélas ! je m'en flattois, & je n'ai jamais ſi bien éprouvé combien il eſt naturel à l'homme de ſe faire illuſion. Mais revenu de cet égarement, j'étois honteux d'avoir ſuppoſé à Madame de Mirevaux un choix ſi peu digne d'elle ; je ne m'accuſois pas d'un crime moindre que n'eût été celui de la décrier dans le monde. J'en fus puni ; car tous les retours que je fis ſur moi-même, ne ſervirent qu'à m'imprimer pour elle le reſpect le plus grand ; qu'à me faire prendre la réſolution de mourir, plutôt que de lui dévoiler une paſſion que j'étois ſûr qu'elle déſapprouveroit. Enfin je me déterminai à brûler dans le ſilence, quelque douleur que j'en duſſe reſſentir. Quelle eſ-

time, en effet, ne doit-on pas avoir, mon cher ami, pour une perſonne auſſi accomplie, & à quel ſupplice ne pas ſe condamner, plutôt que de lui cauſer la peine la plus légere ? Mais il ne m'eſt pas permis de vous en dire davantage aujourd'hui. Je ne finirois point, ſi j'étois maître de mon temps. Pourquoi faut-il que je n'en puiſſe pas diſpoſer ? Je vous quitte avec trop de regret, pour que vous ne ſoyez pas perſuadé que je reprendrai ce récit le plutôt qu'il me ſera poſſible.

LETTRE IV.

Du même au même.

Il vous eſt facile de juger par tout ce que je vous ai déjà mandé, que mon amour pour Madame de Mirevaux étoit exceſſif, & mon reſpect infini. Je pris la ferme réſolution de cacher l'un, & de montrer l'autre dans toutes les occaſions qui ſe préſenteroient. Je tâchois de me procurer le plaiſir de la voir le plus ſouvent qu'il m'étoit poſſible. J'étois du nombre de ceux qui venoient le plus aſſiduement lui faire leur cour. La converſation tomba un jour ſur l'incommodité de recevoir chez ſoi des gens dont on ne ſe ſoucioit guere ; & l'on dit que rien ne fatiguoit davantage dans ce cas que les fréquentes viſites. Quoique je puſſe avoir lieu de me flatter que ce propos ne me regardoit point, je ne

crus pas cependant qu'il eût été tenu ſans deſſein. J'étois affligé de l'avoir entendu. Je me figurai qu'on me portoit ſur les épaules, & je pris la réſolution de ſoulager celle que je me reprochois d'avoir ennuyée ſi long-temps. Je n'eus garde de me préſenter dorénavant tout ſeul chez elle; je devins d'une timidité inſurmontable. Mais j'avois grande attention de prendre au mot toutes les perſonnes qui s'offroient de m'y mener, eſpérant du moins qu'elles ſerviroient à me faire paroître moins lourd.

Cette précaution, toute prudente qu'elle étoit, ne me tranquilliſa point; la crainte que j'avois de déplaire, me détermina à venir moins ſouvent; mais elle ne m'empêcha pas de chercher les occaſions de voir cette femme charmante, dans les endroits où je ſavois qu'elle alloit le plus volontiers. J'avois eu le bonheur d'être plus goûté que je n'avois lieu de m'en flatter, dans le voyage que j'avois fait avec elle à la campagne,

par les maîtres de la maiſon. Ils m'engagerent à y retourner pendant l'automne. Vous jugez bien que je répondis avec empreſſement à leur invitation, ſur-tout lorſque vous ſaurez que j'y devois être avec la perſonne pour laquelle j'aurois été au bout du monde. La certitude que j'avois de jouir du plaiſir de la conſidérer à mon aiſe, quand nous ſerions en même lieu, me fit prendre plus aiſément mon parti ſur la privation à laquelle je m'étois condamné, en éloignant mes viſites.

Quelque-temps avant le départ de Madame de Mirevaux, me trouvant preſque ſeul à ſouper chez elle, je penſai mourir de joie. Après une converſation aſſez peu intéreſſante, elle me fit part de certains petits ennuis domeſtiques, dont je ſavois bien qu'il n'étoit pas poſſible qu'elle inſtruisît beaucoup de perſonnes. Cette confidence me ravit. Il ſe trouva que Madame de Mirevaux & moi avions penſé de même ſur

pluſieurs objets. Nous fûmes très-ſatisfaits de voir nos idées ſi conformes. Un des amis de la maiſon, qui étoit avec nous, me recommanda le ſecret ſur le ſujet de notre entretien. Mais celle qui venoit de me donner une marque de confiance ſi chere à mon cœur, me vengea du ſoupçon d'indiſcrétion, en répondant que c'étoit me faire injure, & qu'elle m'eſtimoit aſſez pour n'avoir aucune inquiétude à cet égard. Je ne me ſentis pas d'aiſe ; je conçus qu'elle faiſoit cas de moi : mais ce ne fut pas tout. Elle avoit appris que j'étois prié d'aller l'automne à la campagne où elle devoit ſe trouver. *Vous y viendrez*, me dit-elle, *vous me le promettez*. Oh ! dans ce moment, j'eus beſoin de tout le ſang froid que le Ciel m'a donné, pour ne pas, ſur le champ, tomber à ſes pieds : j'étois au comble de la gloire. Je pris ces paroles, non-ſeulement pour une invitation, mais encore pour un ordre de ſa part.

Je m'en retournai chez moi avec une ſatisfaction inexprimable, & je m'occupai ſans ceſſe du bonheur qui m'étoit préparé. Madame de Mirevaux ne s'en tint pas là. Quelques jours après, elle voulut ſavoir dans quel temps je partirois; elle me le demanda à l'opéra, où j'avois le bonheur d'être avec elle dans la même loge. Je ne ſais comment je me retins, pour ne lui pas demander qu'elle voulût bien m'en indiquer le jour. J'eus peur qu'elle ne me ſoupçonnât d'avoir des ſentiments qu'elle n'approuveroit pas. Je lui marquai de l'indéciſion, voulant tâcher de pénétrer ſi elle ſouhaiteroit que j'arrivaſſe plutôt ou plus tard. Elle me parut aſſez indifférente ſur cet objet, & me laiſſa dans mon incertitude affectée. Je ne crus plus cependant que je duſſe en avoir ſur la façon dont elle penſoit de moi. Je m'honorai du titre d'ami, & ce titre a fait bien des jaloux.

J'allai à cette campagne ſi déſirée, le plutôt

qu'il me fût poſſible. Bien des gens ne devinerent que trop le motif de la précipitation avec laquelle je partis. Je fus reçu à bras-ouverts par les maîtres de la maiſon ; & l'aſſurance où j'étois que mon arrivée ne faiſoit point de peine à Madame de Mirevaux, me perſuada bientôt qu'elle lui étoit agréable ; mais je ne goûtai pas tous les plaiſirs auxquels je m'étois attendu dans ce voyage. Je ne ſavois à quoi attribuer l'air triſte de Madame de Mirevaux. Elle avoit un goût de retraite ſi marqué, que la moitié des journées ſe paſſoit ſans que je puſſe jouir de ſa préſence. Je ſavois qu'elle étoit incommodée ; je n'étois donc pas étonné qu'elle eût moins de gaieté que de coutume, mais je ne comprenois pas pourquoi elle ſembloit fuir les occaſions de ſe diſſiper un peu. Le monde lui paroiſſoit à charge ; les divertiſſements l'importunoient, & elle ne s'y livroit que par pure complaiſance. Je voyois avec ſatisfaction, cependant, qu'elle me

marquoit de la confiance. J'eus occaſion de lui donner le bras dans quelques promenades. Je ne lui déguiſai rien de ma façon de penſer, ſur tout ce dont nous pouvions nous entretenir. Je tâchois de me découvrir tout entier à elle, mais j'avois grande attention de ne lui laiſſer rien entrevoir ſur la ſituation de mon cœur, parce qu'elle ne me paroiſſoit point du tout diſpoſée à m'entendre. Je mis en uſage toutes les prévenances & les petits ſoins. Je ne m'apperçus pas qu'elle les remarquât. Je partis avec un chagrin inexprimable. Je me crus déchu de toutes mes eſpérances, & je fus très long-temps ſans la revoir. Je ne m'occupai que d'elle pendant ſon abſence. Je cherchois la ſolitude; mon unique plaiſir étoit de m'entretenir de ma paſſion, de bâtir quantité de châteaux en Eſpagne, que j'avois le malheur de voir écrouler en un inſtant, quand je faiſois réflexion ſur le peu de ſolidité de leurs fondements.

Enfin, je paſſai deux mois éloigné d'elle, plus triſtement que vous ne pouvez vous l'imaginer.

A mon retour, mon premier ſoin fut d'envoyer ſavoir des nouvelles de Madame de Mirevaux. J'appris qu'elle ne ſortoit point; on m'aſſura même que je lui ferois plaiſir de l'aller voir. Je ne tardai pas à me préſenter chez elle; mais lorſque j'y fus, j'appris qu'elle étoit à une campagne auprès de Paris, & l'on me dit en même-temps, qu'on avoit porté une lettre chez moi, de la part du maître de la maiſon. Je m'imaginai tout ce qu'elle pouvoit contenir de plus flatteur pour moi. Je courus promptement, pour voir ſi je ne m'étois point trompé: c'étoit en effet une invitation pour me rendre au plutôt chez lui. Je partis dès le lendemain: j'y reçus un accueil très-favorable. Je crus appercevoir dans les yeux de Madame de Mirevaux quelque choſe de plus particulier pour moi, que pour tout autre; j'en ſen-

tis un mouvement de joie qui me fit treſſaillir. Après le dîner on s'amuſa à de petits jeux. On propoſa de deviner quelques logogryphes ; chacun donna le ſien, & je le fis comme les autres ; mais je me reſſouvins d'un que je figurai ſur le champ, & que je voulois adreſſer particuliérement à celle qui poſſédoit mon cœur. Je ne le pus, à cauſe du monde qui entra, & qu'elle fut obligée d'entretenir. Une perſonne qui a toute ſa confiance, me demanda ce que j'avois écrit ; je refuſai d'abord de le lui dire ; mais voyant qu'il m'étoit impoſſible d'en faire l'uſage je que deſirois, je le lui remis, dans l'eſpérance qu'elle pourroit le communiquer à celle que je ſouhaitois qui en découvrît le véritable ſens. C'étoit une déclaration adroite de mes ſentiments. Quoique la propoſition fût aſſez générale, cependant il me paroiſſoit que le commentaire pouvoit s'entendre un peu plus particuliérement. Je laiſſai le tout à interpréter comme

on voudroit, quelque inſtance que l'on me fit pour en donner l'explication, & je partis bruſquement, bien malgré moi, mais par des raiſons qui ne me permettoient pas de reſter plus long-temps éloigné de Paris.

Lorſque je ſus que Madame de Mirevaux étoit de retour de la campagne, j'allai ſouper chez elle. J'y eſſuyai une ſcene d'explication ſur mon logogryphe, qui me parut avoir été deviné par celui dont je craignois le plus la pénétration. Il me fallut en entendre développer toute la ſignification; & il m'en monta au viſage une rougeur ſi grande, qu'il ne fut que trop aiſé à tous ceux qui s'en apperçurent, d'interprêter mon intention. On loua beaucoup ma galanterie, on m'en fit compliment; mais je fus déconcerté, au point que je ne ſavois que devenir. Mon embarras fut bien long; car la même perſonne qui m'avoit porté un coup ſi ſenſible, entreprit, pour ainſi dire, ma guériſon. Elle

me prit à l'écart, quelques moments après, & je voyois qu'elle avoit le plus grand desir de connoître mes sentiments. Je m'en doutai, & vous jugerez facilement que je les lui déguisai de mon mieux : mais tout l'art que j'employai pour la dissuader, fut inutile. Elle ne cessoit d'avoir les yeux fixés sur moi. Cette attention continuelle m'obligea à une circonspection qui pouvoit me faire passer pour le plus indifférent de tous les hommes, quoique je fusse le plus amoureux. Quelque soin que je prisse pour bien jouer ce rôle, il m'échappoit des mouvements involontaires, qui décelerent ma passion à plusieurs personnes. Je n'allois nulle part, que je ne rencontrasse quelqu'un qui me mît sur le chapitre de la galanterie, d'abord en général; ensuite, je voyois que par degré, on tâchoit de m'engager à m'expliquer sur une femme qu'on avoit en vue. Je m'efforçois de persuader qu'un autre objet m'occupoit; mais

ſouvent, ſi l'on m'eût regardé fixement, on m'auroit vu me trahir, par la difficulté que j'avois à ſoutenir l'entretien. Enfin, je remarquai que tout le monde obſervoit mes démarches, ou du moins l'appréhenſion que j'en avois me le fit croire.

Je ne pouvois trop déplorer ma deſtinée, puiſque la perſonne que je deſirois ſi ardemment inſtruire de mon amour, étoit la ſeule qui l'ignorât. Mes parents me tourmenterent encore bien plus cruellement. Il fut queſtion de pluſieurs établiſſements pour moi : on me repréſenta que je ne pouvois me diſpenſer de me conformer à leurs deſirs; qu'ils étoient en droit d'attendre cette complaiſance de ma part. Ils avoient pluſieurs projets ; j'en détruiſis quelques-uns, mais ils revinrent à la charge avec tant d'opiniâtreté, que je me crus un homme perdu. Je parlai de l'embarras dans lequel j'étois à quelques-uns de mes amis : j'en trouvai d'abſo-

lument contraires à mes vues ; mais il y en eut un qui me ſervit efficacement. Il me ſeconda, & me tira heureuſement du pas le plus périlleux où je puſſe jamais être. En effet, il ne s'agiſſoit pas moins que de conclure mon mariage avant quinze jours. Il ignore juſqu'à quel point il m'obligea, car je ne lui confiai point le motif qui me donnoit tant de répugnance pour tout engagement ; mais j'aurai une reconnoiſſance éternelle du ſervice qu'il m'a rendu. Je ſupprime pluſieurs événements, trop uniformes pour mériter de vous être racontés. Grande joie, quand j'avois le bonheur d'être chez Madame de Mirevaux ; la plus profonde triſteſſe lorſqu'il falloit m'en ſéparer. Toute cette année ſembloit devoir s'écouler ainſi : mais que la fin en fut heureuſe pour moi ! Tous mes vœux furent remplis : enfin, mon cher ami, prenez part à mon bonheur ; il eſt tel que je ne pouvois jamais l'eſpérer. Mais je ne

veux pas entrer dans un plus grand détail, à la ſuite du récit que je viens de vous faire de mes infortunes; oubliez-les, & ne me regardez plus que comme celui que l'amour s'eſt plu à favoriſer.

LETTRE V.

Du même au même.

J'ÉTOIS persuadé, comme je vous l'ai dit, que Madame de Mirevaux avoit de l'estime pour moi ; elle m'avoit même assuré qu'elle me regardoit comme son ami. Elle me donnoit souvent des marques de sa confiance, en me faisant part de ce qui l'intéressoit. Je me croyois le plus heureux de tous les hommes. Elle tomba malade cet été : cet événement me causa la plus cruelle inquiétude. Sa maladie fut si sérieuse, qu'il n'y avoit personne de tous ceux qui la connoissoient, qui ne fût alarmé de l'état dans lequel elle se trouvoit. Pour moi, j'en étois consterné. Je me bornai d'abord à m'informer exactement de ses nouvelles, ne doutant pas de l'impossibilité de pouvoir en être inf-

truit par moi-même ; mais heureuſement on me dit que je pourrois la voir, & je me préſentai au plutôt : elle témoigna que je ne l'incommoderois point. Les jambes me trembloient en entrant dans ſon appartement. Elle étoit dans le bain, & d'un abattement ſi grand, que j'en fus effrayé. Elle me parla avec bonté, & comme perſuadée de la part que je prenois à ſa ſituation. J'ai penſé mourir, me dit-elle, j'ai ſouffert les plus grandes douleurs. Je ſouffrois ſi fort moi-même dans ce moment, qu'il m'étoit impoſſible de proférer une ſeule parole. J'avois la vue attachée ſur elle, & je reſſentois bien vivement tous les maux dont je la voyois accablée. Je ne ſais ſi ce fut pour me remercier de la ſenſibilité que je lui témoignois, ou par un autre ſentiment, dont je n'oſois encore me flatter ; mais elle jetta ſur moi un regard qui me ſaiſit. Mon reſpect & ma timidité me firent baiſſer les yeux : je ſentis un mouvement in-

térieur que je n'ai jamais pu comprendre, & dont je ne perdrai jamais le ſouvenir, par la vive impreſſion qu'il fit alors ſur mon ame. Je demeurai abſorbé dans le ſilence ; je donnai carriere à mon imagination. Elle me fit enviſager dans ce moment le comble du bonheur. On me tira de ma rêverie par une invitation que l'on me fit de venir ſouper le lendemain avec Madame de Mirevaux. Je promis de n'y pas manquer, & prenant le parti de m'en aller ſans rien dire, je vis courir après moi une de ſes femmes, qui me recommanda de ſa part d'arriver de bonne heure. Il faut être pénétré des ſentiments dont je l'étois, pour concevoir l'effet que produiſoit en moi tout ce que j'avois vu & entendu dans cette courte viſite. J'étois dans le raviſſement, & je ne croyois pas qu'il pût y avoir de félicité comparable à la mienne. Je ne dormis point de toute la nuit ; je m'occupai continuellement des idées les plus agréables.

La journée du lendemain me parut d'une longueur inſupportable. J'attendois avec impatience le moment de me rendre chez Madame de Mirevaux. Enfin j'y arrivai. Elle me détailla ſes ſouffrances, & m'entretint de pluſieurs penſées qui lui étoient venues dans l'eſprit. Je la trouvai beaucoup mieux, par la gaieté avec laquelle je remarquai qu'elle ſoutint la converſation, & j'en fus d'une ſatisfaction inconcevable. Elle me fit un nombre infini de queſtions, qui me donnerent lieu de préſumer qu'elle vouloit ſavoir juſqu'à quel point je m'étois intéreſſé à ſon état. Je ne lui répondois qu'avec la plus grande circonſpection, perſuadé que ſi elle avoit pu ſe douter de ma paſſion, elle ſe ſeroit bien gardée de me laiſſer la liberté de la lui faire connoître. Mon reſpect étoit un frein qui me contenoit toujours malgré moi, & j'étois bien éloigné de lui ſoupçonner encore les ſentiments que je lui aurois deſirés. Je revins la voir très-ſouvent

pendant ſa convaleſcence ; je lui remarquois une curioſité étonnante de me pénétrer, & m'appercevois que ce que je pouvois lui dire ne la ſatisfaiſoit pas. L'amour étoit ſouvent l'objet de nos converſations. Elle en connoiſſoit très-bien la théorie, mais elle n'en parloit jamais qu'en plaiſantant ; ce qui me fit penſer que ſi elle deſiroit ſavoir tout ce qui pouvoit être dit de plus délicat ſur cette paſſion, c'étoit plutôt pour avoir le plaiſir de s'en moquer, que pour vouloir jamais l'éprouver elle-même. Je lui avois déjà tenu pluſieurs diſcours propres à lui laiſſer entrevoir quelque deſſein de ma part. Le haſard me procura un jour l'occaſion de l'entretenir en particulier. Nous étions ſeuls un ſoir, & nous diſcutions ſur un paſſage des caracteres de la Bruyere, dans lequel cet Auteur prétend que *la femme inſenſible eſt celle qui n'a point encore vu celui qu'elle doit aimer.* J'avois envie de découvrir mon ſecret ; l'occaſion me paroiſſoit des

plus heureuſes; mais Madame de Mirevaux me contraignit au ſilence par ſes réflexions. Elle ſoutint d'abord que la maxime étoit abſolument fauſſe, & pour me le démontrer, elle ſe propoſa pour exemple, en diſant qu'elle avoit vu beaucoup d'hommes aimables; que cependant elle n'aimoit point, & qu'elle étoit perſuadée qu'elle n'aimeroit jamais. Je lui repréſentai qu'elle pouvoit bien faire exception à la regle générale; que néanmoins on ne pouvoit pas répondre abſolument de ſoi; qu'il étoit poſſible qu'elle n'eût pas encore vu celui dont il lui ſeroit difficile de ſe défendre; mais que puiſque la nature avoit pris plaiſir à l'orner des qualités les plus rares, peut-être avoit-elle formé auſſi un modele de toutes les perfections dans celui que le ſort lui deſtinoit; que ſa vue exciteroit probablement en elle des mouvements auxquels elle ſeroit forcée de ſe ſoumettre, & que pour lors, elle ſentiroit la vérité de l'opinion qu'elle combattoit. Il eût

été ridicule à moi de me comparer à celui que je ſuppoſois devoir être ſi accompli. Je fus donc contraint de me laiſſer du nombre de ceux ſur leſquels elle ne jetteroit jamais la vue ; mais je tâchai de me rapprocher, en la priant de me procurer une part dans l'amitié de ce trop heureux mortel ; ce qu'elle me promit ſans peine. Elle entreprit alors de me détailler tout ce qu'elle deſireroit en lui : j'en fus alarmé, ce qui m'engagea à lui dire qu'elle n'aimeroit jamais, & que ſon amant futur n'étoit en effet qu'un être de raiſon : je penſai ajouter que j'en étois pénétré de douleur, puiſqu'elle m'avoit flatté de l'amitié d'un homme qui auroit bien voulu m'honorer de ſon eſtime ; mais qu'il ſeroit téméraire d'eſpérer qu'une créature ſi ſupérieure daignât s'abaiſſer juſqu'à moi. Je me ſerois peut-être mis ſur les rangs par ce moyen ; mais j'étois ébloui. Il lui venoit mille idées auxquelles il falloit abſolument me prêter, & d'ailleurs,

l'assurance avec laquelle elle m'avoit dit que non-seulement elle n'avoit aucun attachement, que même elle n'en formeroit jamais, me mettoit hors d'état de m'expliquer clairement : je fus obligé de la quitter; ce ne fut pas sans beaucoup de regret.

Je pensois au plaisir que me procureroit la premiere occasion de m'entretenir avec Madame de Mirevaux. On m'en proposa une que je saisis avidement; ce fut d'aller passer quelque-temps avec elle à la campagne. J'espérai qu'elle me fourniroit le moyen de me découvrir entiérement. Le jour pris, j'anticipai de quelques moments la satisfaction de voir celle que j'adorois. Je partis avec elle. J'apperçus dans ses yeux qu'elle me distinguoit; j'en ressentis une joie incroyable; mais je n'osois encore me flatter d'un sentiment plus décidé. Etant arrivé, je remarquai que ma conversation lui étoit agréable; qu'elle souffroit volontiers que je cherchasse à me placer

auprès d'elle : il me ſembloit même qu'elle vouloit quelquefois me prévenir. Elle m'adreſſoit ſouvent la parole : je me crus parvenu au comble de mes vœux. Mais un retour ſur moi-même, & ſur tout ce qu'elle m'avoit dit, dérangeoit en un inſtant tous mes projets. Je me ſuis toujours regardé comme trop au-deſſous de ce qu'elle méritoit, & le don que je pouvois lui faire de mon cœur ne me paroiſſoit pas digne d'elle. Je tâchai de l'engager à quelque entretien particulier. Elle ne s'éloignoit point de ce que je lui témoignois deſirer. Nous nous promenions ſouvent enſemble, mais toujours accompagnés de ſurveillants importuns, & jaloux de toutes les préférences qu'il leur ſembloit que l'on m'accordoit. Vingt fois cependant je fus prêt de lui découvrir ma paſſion, & je me ſentis arrêté autant de fois par je ne ſais quel malheureux preſſentiment, que j'allois me rendre le plus à plaindre de tous les hom-

mes. Je m'en tins donc encore, dans cette occaſion, à ne parler que d'objets indifférents. Une fatalité que je ne puis concevoir, me fermoit à tout moment la bouche, & m'empéchoit de profiter des circonſtances favorables qui ſe préſentoient.

Je revins à Paris, plein du chagrin le plus affreux. Je voyois arriver le temps auquel il falloit me ſéparer pour long-temps de la perſonne ſans laquelle la vie ne me ſeroit plus rien. Nulle occaſion ne pouvoit plus s'offrir de l'inſtruire d'un ſecret dont le poids m'accabloit. Je les avois toutes laiſſé échapper ; j'étois le plus infortuné de tous les hommes, lorſqu'un haſard heureux me conduiſit après une fête ſinguliere, dans une maiſon où je ſavois que j'aurois le bonheur de voir l'objet de mes vœux. En abordant Madame de Mirevaux, je la trouvai triſte, rêveuſe, & d'un abattement ſi grand, que je ne doutai point qu'elle ne fût incommodée. Je lui demandai de ſes nouvel-

les : elle me répondit qu'elle ne ſe portoit pas bien ; qu'elle avoit été malade preſque tous les jours depuis près d'un mois, & que le matin même, elle avoit craint de ne pouvoir participer à la fête qui venoit de ſe donner. Je voulus l'entretenir plus long-temps, mais je crus voir que je l'importunois. Je me retirai, bien affligé de lui avoir déplu ; je riſquai enſuite quelques queſtions auxquelles elle ne me répondit que par des monoſyllabes. Je ne ſus à quoi attribuer ce changement, ſi ce n'eſt à quelque reſſentiment de la maladie dont elle avoit été attaquée quelques mois auparavant. Je ne pris part à aucun plaiſir ; je m'abſorbai dans mon chagrin, voyant que je ne pouvois rien découvrir de tout ce que je voulois apprendre. Lorſqu'on ſe diſpoſa à ſe ſéparer, je m'approchai encore de Madame de Mirevaux : je m'informai du ſujet de ſon accablement ; elle me répondit que ſa ſanté n'étoit pas encore rétablie, mais que ce qui la tour-

mentoit alors n'y avoit aucun rapport; que les peines de l'ame étoient plus difficiles à ſupporter que les douleurs phyſiques; que ce qu'il y avoit de plus affreux pour elle, c'eſt que ſon mal étoit ſans remede, parce qu'elle ne ſe détermineroit jamais à y apporter le ſeul qui pût la ſoulager, & qu'elle n'oſoit même le ſouhaiter. Que devins-je à cette réponſe, mon cher ami! En vérité, je ne m'y attendois pas; j'en perdis l'eſprit & le jugement. Je ne penſai point à faire aucune application; je rejettai celle qui ſe préſenta la premiere, ne la regardant pas comme vraiſemblable. Je crois que je parus interdit à Madame de Mirevaux. Quelque ſoin que je priſſe de lui cacher ma ſurpriſe, je fus quelque-temps ſans parler: j'eus enſuite la ſottiſe de la queſtionner, lorſqu'il falloit me jetter à ſes genoux; mais outre que l'occaſion n'étoit point favorable, je ne m'imaginois pas que je fûſſe aſſez heureux pour cauſer ſon tourment. Vous n'en ſaurez

pas davantage, me dit-elle, & partit. Je la priai de trouver bon que j'allaſſe le lendemain ſouper chez elle ; elle me répondit que j'en étois le maître. Je ne ſouhaitai plus rien, que d'être au plutôt livré à moi-même, pour réfléchir à tout ce que je venois d'entendre.

Lorſque je fus chez moi, mes forces m'abandonnerent : je reſtai une heure entiere plongé dans la plus profonde rêverie : mille partis ſe préſenterent à mon imagination, ſans qu'il me fût poſſible de prendre ma réſolution ſur aucun. Il me vint dans l'eſprit que c'étoit une confidence que Madame de Mirevaux vouloit me faire, de quelques chagrins domeſtiques. Je lui fis l'injure de croire encore qu'elle avoit deſſein de me confier des ſecrets qui me feroient mourir de douleur. Je fus aſſez inſenſé pour m'arrêter long-temps à cette derniere idée ; j'en verſai un torrent de larmes. Je n'imaginois rien de flatteur pour moi. Que j'étois in-

juſte, & juſqu'à quel point me rendois-je indigne de tout le bonheur qui m'attendoit ! Je pris la réſolution de tout riſquer dans cette cruelle perplexité. Je fus chez elle le lendemain, avec le projet de me jetter à ſes pieds, de lui déclarer la témérité que j'avois eue d'entretenir pour elle des ſentiments, que j'étois ſûr qu'elle n'approuveroit jamais; de me punir d'avoir oſé les lui découvrir, de me condamner au ſilence le plus reſpectueux, & à la réſignation la plus ſoumiſe aux ordres que j'allois ſans doute recevoir de ne plus me préſenter devant elle. J'y parus comme un criminel qui va entendre décider de ſa vie ou de ſa mort. La crainte tenoit tous mes ſens dans une inaction abſolue. Je n'eus point occaſion de lui parler ſur le champ; elle n'étoit pas ſeule, & je ne me ſentois pas le ſang-froid qui m'eût été néceſſaire pour l'entretenir devant des témoins. Je m'approchai cependant; je lui demandai des nouvelles

de ſa ſituation : elle me l'exagéra encore plus qu'elle n'avoit fait la veille. J'en fus conſterné ; ma voix s'entrecoupa ; je m'apperçus que le peu de paroles que je proférai, étoient autant de coups de poignard que je lui donnois, & je reſſentois vivement moi-même la douleur que je lui cauſois involontairement. Elle fut ſi piquée de mes diſcours, qu'elle me reprocha de vouloir tirer d'elle un ſecret qui ne ſortiroit jamais de ſa bouche, & qu'elle ſe repentiroit toute ſa vie d'en avoir laiſſé échapper en partie Je lui dis que j'avois à lui faire un aveu que, ſans doute, elle n'approuveroit pas ; mais que mon reſpect & ma timidité me retenoient. Elle eut la bonté de me preſſer de m'expliquer. Je n'en eus pas la force, la préſence de tous ceux qui étoient autour de nous me déconcertant entiérement. Il falloit être abſolument à ſoi, & je ne me connoiſſois plus. On avertit qu'on avoit ſervi : Madame de Mirevaux exig a

de

moi que je lui parlaſſe après le ſoupé. Je le lui promis. Nous nous mîmes à table, & j'y paſſai les plus cruels moments.

Je m'apperçus de l'attention que Madame de Mirevaux eut à me conſidérer, mais il ne m'étoit pas poſſible de fixer mes regards ſur elle. Je me reprochois l'embarras dont je n'avois pas été maître. J'étois ſûr qu'elle auroit la bonté de me le pardonner, ſi j'avois le bonheur d'être écouté. Elle chercha à me procurer l'occaſion de l'entretenir plus librement. Elle propoſa une promenade; le temps s'y oppoſa; mais heureuſement, l'application que tout le monde donna à conſidérer quelques cartes nouvelles, me donna la facilité d'approcher d'un balcon ſur lequel étoit aſſiſe Madame de Mirevaux. Je lui découvris mes ſentiments, mais avec un trouble qui ne me permettoit pas de lui faire conroître tout ce qui ſe paſſoit dans mon ame. Je lui dis que ſi j'avois penſé qu'elle pût

jamais devenir ſenſible, je n'aurois pas tardé à lui préſenter les hommages du cœur le plus amoureux qui fût au monde, & qui brûloit depuis long-temps pour elle ; mais que le ſien m'avoit toujours paru d'un trop haut prix pour oſer y prétendre; que mon reſpect & ma timidité m'avoient, juſqu'à ce moment lié la langue, & que je m'étois fait une loi de ne jamais troubler la tranquillité dans laquelle elle me paroiſſoit vouloir demeurer ; qu'elle étoit l'arbitre de mon ſort, & qu'elle alloit me rendre le plus malheureux de tous les hommes, ſi j'avois à me reprocher de l'avoir offenſée, en lui faiſant l'aveu de ma paſſion. Elle ne me répondit rien, mais je crois qu'elle examinoit ſi mes paroles étoient ſinceres. Elle dut voir aiſément que je n'exprimois que la plus petite partie de ce que je ſentois, & mon embarras ſeul pouvoit me nuire. Je me flattai qu'elle avoit la bonté de l'interpréter favorablement. Elle ne proféra que très-

peu de mots. J'étois ſi enchanté de ne lui avoir point déplu, que cette ſeule ſatisfaction m'occupoit uniquement.

Le reſte de la ſoirée ſe paſſa à nous regarder ſans nous rien dire, pour tâcher de pénétrer nos ſentiments réciproques. Je n'étois pas encore ſûr de l'effet que pouvoit avoir produit ma déclaration. Je ſavois que Madame de Mirevaux ne ſortiroit pas le lendemain, & je me propoſois d'avoir avec elle un entretien que je deſirois ardemment : mais que devins-je, quand on me dit à ſa porte qu'elle n'y étoit pas ? Je lui avois fait entendre, à ce qu'il me ſembloit, que je lui demandois la permiſſion de venir chez elle le jour ſuivant. Elle ne me l'avoit point défendu, & cependant elle me réduiſoit à l'impoſſibilité de la voir. Je ne doutai point qu'elle ne me ſût mauvais gré de ma hardieſſe : je conſidérai mon malheur dans toute ſon étendue, & me perſuadai qu'elle étoit déterminée à me bannir pour jamais de

ſa préſence: je l'accuſai très-injuſtement d'une cruauté que je ne croyois pas avoir méritée, par la circonſpection & le reſpect qui avoient accompagné toutes mes démarches. Je ne penſai qu'à chercher l'occaſion de me tirer de l'inquiétude où j'étois. J'allai le lendemain à un ſpectacle où j'étois ſûr de trouver une perſonne qui me meneroit ſouper chez elle. Elle me le propoſa en effet: je m'y rendis, & j'appris la confirmation de tout ce que je pouvois deſirer. Je ne puis vous exprimer le plaiſir que me cauſa cette aſſurance, parce qu'il m'eſt impoſſible de vous faire connoître combien la poſſeſſion du cœur de Madame de Mirevaux eſt capable d'en procurer. Formez-vous le tableau le plus gracieux & le plus riant de toutes les perfections imaginables, vous ne parviendrez jamais à vous faire une peinture fidelle de la délicateſſe, des graces, de la douceur & de la vivacité d'eſprit dont il ſemble que la nature s'eſt

plu à douer l'objet qui m'enchante. Je n'ai joui que fort peu de temps de mon triomphe ; j'ai été contraint de me ſéparer de Madame de Mirevaux pour long-temps. Elle m'a permis de penſer continuellement à elle, & m'a fait eſpérer qu'elle ne m'oublieroit pas non plus. Je ſuis parti avec la plus grande douleur d'être obligé de la quitter ; & le ſeul plaiſir que j'aie ici, eſt de m'en occuper ſans ceſſe. Voilà, mon cher ami, la ſituation préſente de mon ame. Que je ſerois heureux, ſi vous étiez auprès de moi ! je vous inſtruirois d'un nombre infini de petits faits, qu'il m'a été impoſſible de vous détailler exactement. Que vous ſeriez content d'être témoin de ma ſatisfaction ! Tout me rit lorſque je penſe à Madame de Mirevaux. Donnez-moi de vos nouvelles au plutôt, & tâchez de m'écrire un peu moins briévement qu'à votre ordinaire. Vous êtes ſeul en état d'adoucir les peines que l'abſence me fait endurer.

LETTRE VI.

Portrait de Madame de Mirevaux, adreſſé à elle-même par M. de Nerville.

JE ſuis plus flatté que je ne puis vous dire, Madame, de la commiſſion que vous avez bien voulu me donner. Auſſi n'ai-je pas perdu un ſeul moment pour vous ſatisfaire. Je vous avoue que je n'ai pas laiſſé d'être embarraſſé, ayant fait réflexion ſur la témérité que j'avois eue de me charger d'une tâche auſſi difficile que l'eſt celle que vous m'impoſez. J'ai été d'abord ſéduit par le plaiſir que j'aurois à vous avoir long-temps devant les yeux, à vous conſidérer à mon aiſe, & à vous faire part enſuite de mes obſervations. Enfin, je croyois que mon pinceau couleroit de lui-même ; mais la quantité d'objets qui ſe ſont préſentés à mon eſprit, en vous voyant, m'a

troublé l'imagination. Dans cette circonſtance, j'ai fait comme font les Poëtes, j'ai invoqué toutes les Divinités dont je penſois que l'aſſiſtance pouvoit m'être de quelque ſecours. J'en ai dédaigné pluſieurs, qui, me paroiſſant de beaucoup inférieures à vous, m'ont fait juger que ce qu'elles pourroient m'inſpirer, ne ſeroit jamais capable de remplir mon idée. J'ai eu recours à la Vérité & à la Raiſon. Elles m'ont écouté favorablement, en m'aſſurant qu'elles étoient ſeules en état de me donner tous les mémoires dont j'avois beſoin, puiſque vous étant livrée entiérement à elles depuis votre enfance, elles s'étoient fait un plaiſir de vous élever & de vous conduire. Je me ſuis proſterné devant elles; je les ai ſuppliées de vouloir bien ne me pas abandonner. Non-ſeulement elles me l'ont promis, mais elles ſe ſont même chargées de mon ouvrage. J'ai cru que vous ne me ſauriez pas mauvais gré de leur en remettre la compo-

ſition ; ainſi, ce n'eſt plus le mien, c'eſt le leur, & je n'aurai que l'avantage de vous l'offrir.

Madame de Mirevaux n'eſt ni grande ni petite ; ſa taille eſt ronde, aiſée & très-agréable ; elle n'a d'embonpoint que ce qu'il en faut pour être bien ; ſes yeux ſont noirs, grands, brillants, voluptueux & tendres. Sa bouche eſt bien taillée, quoiqu'un peu grande ; ſon ſourire eſt très-gracieux ; ſes levres ſont de corail ; ſes dents les plus belles qu'on puiſſe voir, & les mieux rangées. *L'air qu'elle ſouffle*, comme dit Buſſy, de Madame de Monglas, *eſt plus pur que celui qu'elle reſpire*. Elle a le nez un peu retrouſſé ; ſes cheveux ſont noirs & bien plantés ; ſa gorge eſt d'une blancheur à éblouir, ainſi que ſes bras, qui ſont admirables. On croit, en les voyant, que c'eſt pour eux que l'immortel Rouſſeau s'eſt écrié :

Des bras ! grands Dieux, quels bras ! unis, blancs, faits au tour !

Tels jadis les avoit Omphale,
Quand Hercule, enivré des douceurs du repos,
S'y délaſſoit de ſes travaux.

Elle a la voix auſſi étendue que flexible; elle chante agréablement, avec beaucoup d'ame & d'expreſſion, peut-être même un peu trop pour ceux qui ne la connoîtroient pas.

Elle eſt née avec du penchant à l'amour; ſes yeux le reſpirent & l'inſpirent tour à tour. Il me ſemble que c'eſt une perſonne à part dans l'univers, & en qui tout eſt extraordinaire & piquant. Elle n'a cependant que le mérite du ſingulier, ſans en avoir les travers: enfin, en elle tout eſt ſentiment, ou le fait naître. Les paſſions n'auroient jamais été pour elle de purs amuſements; elles l'euſſent maîtriſée, & elle en eût été l'eſclave; mais celle de la vertu a été la plus forte, & lui a fait ſurmonter toutes les autres.

Elle eût pu être une favorite de la volupté; elle a voulu le devenir de la

raiſon & de la ſageſſe ; elle y a réuſſi.

Au premier aſpect, ſa vertu ſemble romaneſque, & ſon caractere ſauvage ; mais elle gagne à ce que la plupart des femmes doivent craindre, à l'attention & à l'examen des bons Juges : elle eſt ce que les autres veulent paroître. Enfin, on l'aime & on l'eſtime toujours plus, à meſure qu'on la connoît davantage.

Les ſentiments de l'honneur ſont ſi bien gravés dans ſon ame, qu'elle auroit plus de peine à manquer au moindre de ſes devoirs, qu'il ne lui en coûte pour les remplir tous.

Son cœur eſt le ſiege de la probité & de la droiture. Perſonne ne ſent mieux qu'elle le prix de la tendreſſe. On jouit avec elle du charme de l'amitié & de la confiance, & cette confiance eſt d'autant mieux placée, qu'on trouve dans Madame de Mirevaux autant de reſſource que de ſûreté.

Sa converſation eſt amuſante, vive, brillante, aimable. Elle a une façon de

s'énoncer qui n'eſt qu'à elle, & qui ne ſauroit être imitée. Il y a une force & une netteté dans ſes expreſſions, qui prouvent celle de ſes idées.

Elle eſt née dans l'opulence ſans en jouir, & ſans en faire aucun cas. Elle étoit propre à vivre dans le grand monde; à mettre dans la ſociété, & à en retirer auſſi plus d'agrément qu'une autre; mais comme elle a le goût de l'intimité, elle voit quelquefois ſes connoiſſances, & ne vit qu'avec ſes amis.

Enfin, je dirai d'elle ce qu'un amant Eſpagnol diſoit de ſa Maîtreſſe: *Elle plaît par-tout, parce que ſes traits, ſon eſprit & ſon cœur ont chacun leur Vénus*: mais me voilà préſentement ſur un article, qui m'entraîne malgré moi au-delà des bornes que vous m'avez preſcrites. Je ne ſens que trop que tout ce que j'ai dit juſqu'ici eſt fort inférieur à ce que vous valez: mais vous m'avez promis de l'indulgence. Vous vous êtes même engagée à mettre la derniere main à ce

tableau. Permettez-moi de vous ſommer de votre parole; vous perfectionnerez aiſément mon eſquiſſe ; mais il vous ſera impoſſible de rien ajouter à la délicateſſe des ſentiments que m'a inſpiré le modele.

LETTRE VII.

De Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

J'AI appris avec bien de la douleur, mon cher ami, que vous étiez incommodé, & même que vous deviez vous faire ſaigner du pied aujourd'hui. Cette nouvelle m'a fort alarmée, quoique l'on m'ait dit que votre maladie n'étoit pas conſidérable. Raſſurez-moi, je vous prie, ſur l'état de votre ſanté; vous ſavez qu'elle m'eſt plus précieuſe que la mienne. Pour m'en inſtruire, vous n'aurez qu'à me renvoyer, dans trois ou quatre jours, à neuf heures & demie du matin, le Manuſcrit que je joins à cette Lettre, cacheté de la même façon. Mandez-moi auſſi combien de temps je dois encore être privée du plaiſir de vous voir. Je prévois que

cette privation ſera encore bien longue. Elle me paroît inſupportable ; je n'y puis penſer ſans une peine extrême.

J'oubliois de vous dire que vous m'avez jettée dans la plus vive inquiétude : vous me dîtes la derniere fois que je vous vis, que vous m'écririez Samedi dernier, en me renvoyant le Livre que je vous avois prêté. Quand vous fûtes ſorti, je ſentis la difficulté de me faire parvenir votre Lettre, & j'étois au déſeſpoir de ne vous en avoir pas fait comprendre la conſéquence. Quand on m'apporta ce Livre de votre part, je frémis, il n'y eut point de page que je n'examinaſſe, & ma frayeur augmenta encore bien davantage, lorſqu'après avoir inutilement cherché votre Lettre, je me repréſentai qu'elle étoit peut-être tombée dans quelques mains étrangeres ; jugez de mon effroi. Heureuſement je me repréſentai que votre prudence ne pouvoit pas vous avoir permis de haſarder un envoi ſi dangereux. Cette pen-

ſée me raſſura, & remit le calme dans mon ame; mais depuis ce temps, quelles triſtes réflexions n'ai-je pas faites ſur la converſation que nous eûmes enſemble Jeudi dernier? Mille idées, plus affligeantes les unes que les autres, s'offrent ſans ceſſe à mon imagination, & m'accablent à un tel point, que j'en perds quelquefois le jugement. Le ſouvenir de votre amour vient bientôt à mon ſecours & me conſole aiſément: ma triſteſſe s'évanouit, quand je penſe au bonheur d'être aimée de vous; cette ſatisfaction remplit mon ame, & me fait oublier tous mes malheurs. En eſt-il un plus grand que de n'avoir nulle eſpérance de vous être jamais unie par des liens qui auroient tant de charmes pour moi? Mais ne ſongeons point à cette chimere: vous m'aimez, je ne dois plus rien deſirer. Vous m'avez juré de m'être fidele; je n'en doute pas, & cette certitude ſuffit pour combler tous mes vœux. Adieu: c'eſt avec un regret ex-

trême que je finis cette Lettre. Souvenez-vous de moi, & ſoyez perſuadé qu'il n'y a que la mort qui pourra jamais vous enlever mon cœur. Brûlez cet Ecrit, ou me le renvoyez. Je ne ſais quel jugement vous porterez de moi, de vous découvrir avec tant de franchiſe ce que je reſſens. Mais vous me connoiſſez; vous ſavez quelle eſt la pureté de mes ſentiments, & j'eſpere que ma confiance ne vous donnera pas mauvaiſe opinion de moi. En tout cas, je ne ſais ſi ma tendreſſe ne m'engageroit pas à riſquer la perte d'un peu de votre eſtime, pour vous prouver combien je vous aime.

LETTRE VIII.

Réponſe de M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

JE ne puis vous exprimer, ma chere amie, le plaiſir que j'ai reſſenti, en recevant la Lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Vous m'avez tiré, en vérité, de l'état le plus triſte; car depuis quatre jours, j'étois d'un accablement inconcevable; j'avois un feu au-dedans de moi, qui me dévoroit, & qui m'avertiſſoit d'y apporter remede. Je crois que tous ceux que j'aurois pu imaginer ne m'euſſent ſervi de rien. Le ſpécifique le plus ſûr, eſt celui que vous m'envoyez aujourd'hui. Je ſuis dans la joie la plus vive. Je ne veux plus entendre parler de médicaments, & j'ai contremandé tout-à-l'heure le Chirurgien qui devoit venir me ſaigner demain matin : tran-

quilliſez-vous ſur ma ſanté ; je vous aſſure qu'elle eſt auſſi bonne que je la puiſſe deſirer. J'attribue la cauſe de la langueur dans laquelle j'étois, au chagrin mortel que j'avois d'être privé depuis long-temps du ſeul bien qui peut me rendre heureux. J'enviſageois mon exil comme devant être éternel. Il n'eſt peut-être pas encore prêt de finir, mais la rigueur m'en paroît bien adoucie dans ce moment. Que ne puis-je trouver des termes, pour vous exprimer juſqu'à quel point je ſuis pénétré de ce vous avez fait pour moi. Vous me comblez d'un bonheur dont je n'aurois jamais oſé me flatter. Quand je me rappelle le temps où la plus petite part dans votre amitié m'eût comblé de ſatisfaction, & que je me vois poſſeſſeur d'un cœur tel que le vôtre, je crois que c'eſt un ſonge. Plus je m'examine, & plus il me paroît difficile de comprendre comment j'ai pu mériter un don ſi précieux. Si vous connoiſſiez tout ce que vous valez, vous

ne le concevriez pas vous-même.

Lorſque je vous eus quittée, je rêvai aux moyens dont je pourrois me ſervir pour vous donner de mes nouvelles. Je trouvai beaucoup de riſque à employer ceux que nous avions imaginés. Je penſois que ſi je ne profitois pas de l'envoi que j'avois à vous faire, nulle autre occaſion ne ſe préſenteroit. Je me déterminai donc à vous écrire; mais lorſque je fus ſur le point de faire partir ma Lettre, je tremblai du haſard auquel je me fiois; & toutes combinaiſons faites, je la brûlai, plutôt que d'occaſionner un malheur tel que celui que je me repréſentai dans toute ſon horreur. Et quand il n'en fût point arrivé, n'aurois-je pas toujours été coupable de la témérité que j'aurois eue de vous y expoſer? Cette réflexion me rendit mon ſacrifice moins pénible, & il ne m'eſt reſté que le chagrin de vous laiſſer dans l'incertitude du parti que j'avois pris. Heureuſement, vous ne vous y êtes pas trompée, mais

vous en avez eu toute la peur. C'eſt ma faute d'avoir trop inſiſté pour que vous me permiſſiez de vous écrire : je compte cependant que vous voudrez bien me le pardonner, en faveur du mouvement qui m'entraînoit. Mon eſprit s'eſt mûri en m'entretenant avec vous : vous me donnez tous les jours des leçons de prudence & de ſageſſe. Je recueille avec ſoin vos obſervations. C'eſt ce qui m'a fait penſer que mon ſilence vous plairoit peut-être autant qu'une Lettre, que vous auriez ſans doute regardée comme trop haſardée.

Je ne puis m'empêcher de vous blâmer ſur les alarmes que vous a cauſé notre derniere converſation. Songez que vous faites mon bonheur en faiſant le vôtre. Je me reprocherois toute ma vie de m'être engagé contre votre gré : je connois cependant trop votre cœur & votre façon de penſer, pour croire que vous vouluſſiez diriger mes démarches dans l'établiſſement qui ſe préſente

pour moi. Je ſens bien, à la vérité, que tôt ou tard, il faudra que je me prête aux volontés de ceux dont je dépens: mais la grace que je vous demanderai toujours, ſera de me dire naturellement ce que vous penſerez des partis qu'on me propoſera. Si vous êtes perſuadée de mes ſentiments, vous trouverez que ce ſera un ſervice à rendre à la perſonne qu'on me deſtine, que de détourner les vues qu'on a en ce moment ſur moi; car vous devez être convaincue qu'aucune autre que vous ne pourra jamais me rendre heureux. Vous me dites qu'elle m'aimera, qu'elle me le dira ſans ceſſe, qu'elle me verra toujours : vous penſez donc que j'y ſerai ſenſible ; & dans ce cas, vous me faites la plus grande injure, & vous ne me connoiſſez pas, ou ſi vous me rendez juſtice, vous devez préſerver ceux auxquels vous vous intéreſſez d'un malheur qui leur ſera inévitable, s'ils attendent de moi des ſentiments que je vous ai voués.

Vous m'avez fait part de vos réflexions ſur mon mariage avec Mademoiſelle de***; je vous en ai beaucoup d'obligation : j'ai trouvé moyen de le rompre ; ainſi vous avez contribué par vos conſeils, au bonheur de deux perſonnes; car il eſt certain que s'il faut pour celui de la femme qui ſera condamnée à vivre avec moi, qu'elle poſſede ce cœur dont je ne ſuis plus le maître, elle ſera auſſi malheureuſe que je le ſerois, ſi vous me retiriez le don que vous m'avez fait du vôtre. Ne parlons plus de cet objet, ma chere amie; nous concerterons enſemble les meſures que nous croirons devoir prendre, pour nous procurer le plus de repos. J'ai, comme vous, les mêmes reproches à me faire ſur notre attachement réciproque, parce que nous penſons l'un comme l'autre. Je traiterai un jour avec vous cette matiere à fond, en me ſoumettant néanmoins à votre ſentiment : avec un tel guide, je ſuis ſûr de ne jamais m'égarer.

Vous me demandez quand je vous verrai ; je vous ferois volontiers la même queſtion. Je ne ſais point quand je pourrai diſpoſer de mon temps. Je m'en vais en ſacrifier la plus grande partie à l'arrangement de mes affaires, auxquelles je ſens qu'il eſt de mon intérêt de me donner tout entier. Quand je ſortirai, mon cœur me dira d'abord où il deſireroit me conduire ; mais il eſt important que l'on ne s'apperçoive pas de mon empreſſement à aller chez vous. Je ferai beaucoup de viſites avant de vous voir. Si le haſard pouvoit nous faire rencontrer dans quelques-unes des maiſons où j'irai, j'en ſerois enchanté. Je vous ferois mille excuſes de n'avoir point encore été vous rendre mes devoirs ; elles ſeroient peut-être un bon effet. Mais, à propos, je fais une réflexion : ne pourriez-vous point venir chez ma tante, dans les premiers jours de la ſemaine prochaine ; je vous y verrois ſûrement ; nous n'aurions pas la liberté de

nous parler, mais ce ſeroit nous voir, & c'eſt beaucoup. On me dit que je ne dois pas ſortir avant quinze jours : la longueur de ce terme me cauſe un chagrin que je ne puis vous exprimer. Quand je ſonge qu'il faut que je paſſe toute la ſemaine prochaine & celle d'après ſéparé de vous, il y a de quoi mourir mille fois. Je ferai cependant mon poſſible pour hâter un moment que je deſire avec toute l'impatience imaginable. Je ne vous recommande point de ſonger à moi, parce que je ſuis bien perſuadé que vous vous en occupez ſouvent. Mais je vous prie de vous diſſiper un peu : il n'y a que ce moyen pour empêcher qu'on ne pénetre vos ſentiments. Je ſerois charmé d'apprendre que vous priſſiez quelques amuſements, & je vois que vous vous y livrez moins que jamais. Je ſens que vous vous reprocheriez preſque d'avoir goûté quelques plaiſirs auxquels je n'aurois pas participé. Je n'en connois non plus que lorſque je les partage

rage avec vous : mais je crois qu'il faut néceſſairement nous vaincre ſur cet objet, & qu'il eſt de notre intérêt de nous montrer tels que nous avons toujours été. Vous me direz, peut-être, que cet avis eſt bien facile à donner : je conviens qu'il eſt très-difficile à ſuivre ; je l'éprouve bien : rien ne me touche actuellement. Je ne vous ai pas plutôt quittée, que je penſe au moment où j'aurai la ſatisfaction de vous rejoindre. Le temps que j'ai encore à reſter chez moi m'eſt inſupportable ; il ne me paroît s'écouler promptement que lorſque je ſuis auprès de vous. Adieu, ma chere amie ; adieu tout ce que j'aurai jamais de plus cher au monde. Je ſens qu'il me ſeroit aiſé de vous écrire des volumes : mais quelque effort que je fiſſe, je ne pourrois jamais vous exprimer la vivacité de mes ſentiments. Je vous aime de tout mon cœur, & rien au monde ne ſera capable de me faire changer.

P. S. Je r'ouvre ma Lettre, pour

vous dire que j'eſpere n'être pas ſi long-temps ſans vous voir, que je le craignois : on vient de m'annoncer que je pourrai commencer à ſortir la ſemaine prochaine ; ainſi je me flatte qu'elle ne ſe paſſera pas ſans que j'aie le plaiſir d'aller chez vous. Je m'en fais une grande fête, & je tâcherai que ce ſoit pour d'aujourd'hui en huit. Si, avant ce temps, vous trouvez encore une occaſion favorable pour me donner de vos nouvelles, n'envoyez ici que le matin. J'ai penſé à l'embarras que m'auroit cauſé l'arrivée de votre paquet, ſi j'euſſe été chez moi, quand on l'a apporté. P... & R..., qui étoient ſur ma liſte, auroient pu ſe trouver à la réception. Ils auroient été inquiets de ce que ce pouvoit être, & moi fort embarraſſé de leur compoſer une hiſtoire, à laquelle ils n'auroient pas ajouté foi, pour peu que votre rapport n'eût pas été conforme au mien. Adieu, mon cœur : je ne vous verrai jamais auſſi-tôt que je le deſirerois. Comptez qu'il ne ſe

paſſe pas un moment dans la journée, que je ne penſe à vous : c'eſt mon unique plaiſir. Je repaſſe avec une ſatisfaction inconcevable tout ce que vous m'avez dit, & je m'en occupe ſans ceſſe.

LETTRE IX.

Madame de Mirevaux à Monſieur de Nerville.

JE vous écris d'un lieu où tout ce que je vois me paroît ennuyeux ; ſi vous ne venez l'embellir par votre préſence, j'ignore quel y pourra être mon deſtin. L'éloignement, loin de diminuer ma paſſion, ne fait que l'augmenter chaque jour. Le deſir que j'ai de vous revoir me conſume. Je regrette à tout inſtant le temps heureux où, ſi vous ne pouviez venir chez moi, j'avois du moins l'eſpérance de vous rencontrer chez nos amis communs : cette eſpérance faiſoit mon bonheur, & j'en ſupportois plus aiſément votre abſence pour quelques jours. Mais ici, je n'ai pour unique conſolation que le ſeul plaiſir de me trouver dans un ſéjour que vous avez

habité, ſans pouvoir me flatter que vous y veniez de long-temps. Je lui redemande en vain l'objet de ma tendreſſe, rien ne répond à mes ſouhaits, & je paſſe la plus grande partie de la journée à ſoupirer & à me plaindre du ſort barbare qui nous ſépare. Je me trouverois encore trop heureuſe, ſi, livrée à mes ennuis, je n'avois pour témoins de ma langueur que votre image, qui s'offre inceſſamment à ma penſée & à mon amour. Mais, pour mettre le comble à mes infortunes, je ſuis obſédée de tyrans cruels & jaloux, qui ne me laiſſent pas ſeulement la douceur de répandre des larmes. Il faut dévorer ma douleur en ſilence : hélas! tandis que mon affliction n'a point de bornes, vous êtes peut-être tranquille. Mais non, c'eſt une injuſtice que je vous fais : mon cœur, dans ce moment, m'aſſure du contraire, & j'ai coutume de le croire, quand il s'agit de ce que j'aime. Oui, vous m'aimez, & m'aimerez toujours ;

j'en ſuis certaine. Hélas ! que deviendrois-je, ſi vous étiez inconſtant ! J'en mourrois de déſeſpoir : eh ! comment pourrois-je ſurvivre à l'infidélité d'un objet qui m'eſt ſi cher & pour qui je reſpire ? car, je ne crains point de vous l'avouer, ce n'eſt que pour vous aimer que je ſouhaite de vivre. Sans vous, l'Univers ne peut avoir aucun charme pour moi. Je ſuis ici entourée de beaucoup de monde, & j'y ſuis toujours ſeule, puiſque vous n'y êtes pas. Je pourois marquer tous les inſtants du jour, & même de la nuit, par quelques actes de ma tendreſſe, Je penſe continuellement à vous, & c'eſt l'unique douceur que je puiſſe reſſentir. Ecrivez-moi : rendez-moi compte des divers mouvements qui ſe paſſent dans votre ame. Dites-moi que vous m'aimez. Ce mot, mille fois répété, apportera quelque ſoulagement à mes maux, & me fera ſupporter votre abſence. Adieu, tout ce que j'ai de cher dans le monde. Songez à moi

ſouvent, & ſoyez ſûr qu'aucun événement ne pourra jamais vous enlever le cœur d'une perſonne qui vous l'a voué pour toute ſa vie.

LETTRE X.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

JE ne puis vous exprimer, ma chere amie, la douleur que je reſſens de me voir ſéparée de vous pour un ſi long eſpace de temps. Je ſuis d'un ennui que rien ne peut diſſiper. Mon premier ſoin, en arrivant à T...., ſera d'aller revoir les lieux où je me plaiſois, l'année paſſée, à m'entretenir des flatteuſes eſpérances dans leſquelles vous m'aviez laiſſé. Je les reverrai avec plaiſir; ils m'avoient tracé bien des fois l'image du bonheur auquel je devois m'attendre, & ne m'avoient point trompé. Mais aujourd'hui, quel ſouvenir pourront-ils me rappeller, qui ne ſoit au-deſſous de tout ce que j'ai éprouvé depuis que je ne les ai vus? Pourront-ils me retracer ces entretiens charmants,

la ſatisfaction où nous étions de nous trouver enſemble, ces tranſports de tendreſſe ſi doux & ſi flatteurs, ſans me plonger auſſitôt dans le déſeſpoir & le chagrin de m'en voir privé? Je n'ai d'autre conſolation que la certitude de votre amour; je vous vois occupée des mêmes ſentiments, & accablée de la même triſteſſe que moi, plus à plaindre même encore, par la difficulté que vous trouverez dans la contrainte où vous êtes obligée de vivre. Je m'imagine entendre les diſcours qu'on vous tient, ſur vous & ſur moi, leſquels vous mettront dans le plus cruel embarras. On s'attachera à découvrir nos véritables ſentiments. Quel aveuglement peut engager ceux qui s'occuperont d'un pareil ſoin, à pénétrer dans des myſteres que leur amitié, leur eſtime pour vous, & même leur raiſon, devroient leur faire reſpecter? Quel intérêt ont-ils à être inſtruits de ſecrets dont ils ne peuvent faire qu'un mauvais uſage, dès que la connoiſſance

qu'ils en auront ne ſervira qu'à vous tourmenter. Je me repoſe bien ſur votre prudence, pour diſſiper leurs ſoupçons; mais je crains en même-temps les reproches que votre cœur pourroit vous faire. Ne les écoutez pas : abandonnez ma défenſe, ſi les circonſtances l'exigent; ſoyez même, s'il le faut, de l'avis de ceux qui me dépriſeront le plus; j'y conſens: je ſuis trop convaincu de la juſtice que vous me rendrez, pour vous en ſavoir mauvais gré.

J'attends avec impatience le jour où je ſerai aſſez heureux pour recevoir de vos nouvelles; j'apprendrai que vous êtes occupée de moi. Je crois que vous êtes bien ſûre que je le ſuis auſſi de vous. Cette idée me paroît nous rapprocher un peu. Nous n'aurons pas la liberté de nous inſtruire auſſi ſouvent que nous le deſirerions de tout ce que nous ferons, mais du moins nous nous retracerons ce qu'il nous eſt impoſſible d'oublier. Le temps ne ſauroit affoiblir

une paſſion telle que la mienne. J'ai toujours entendu dire que l'abſence étoit un remede contre l'amour : j'éprouve le contraire. Rien ne pourra jamais diminuer le mien, & comme le rapport de nos deux caracteres m'autoriſe à juger certainement de votre façon de penſer par la mienne, je me perſuade que vous aurez quelque plaiſir à lire mes lettres, ſi vous êtes convaincue de la conſtance & de la ſincérité de mes ſentiments, comme je le ſuis des vôtres. Adieu, ma chere amie; je vous aime mille fois plus que je ne puis vous l'exprimer : votre image m'eſt toujours préſente; vous faites mon ſeul plaiſir, mon unique occupation. Se peut-il que la fortune ait été aſſez cruelle pour nous aſſujettir à vivre ſéparés l'un de l'autre ! De quelle félicité n'aurions-nous pas joui, ſi elle nous avoit unis ? Quelles graces n'aurions-nous pas eues à lui rendre ! Eſt-il poſſible qu'elle ſe plaiſe à répandre

ſes faveurs ſur des ingrats ! Si elle ne nous a pas mieux traités, j'oſerois preſque imaginer qu'elle mépriſe ou qu'elle ignore le prix de la reconnoiſſance des hommes.

LETTRE XI.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

JE ne pourrois vous exprimer que foiblement la joie que j'ai reſſentie en recevant votre lettre. Elle a, pour ainſi dire, ſuſpendu la douleur que me cauſe votre abſence. Jugez de l'impreſſion qu'elle a faite ſur mon ame ! Quel plaiſir pour moi, d'y avoir vu tracées de votre main les aſſurances d'un amour qui fait tout mon bonheur, & qui le fera toujours. Vous ne ſauriez comprendre quelle gaieté elle a répandue juſques ſur mon viſage; il ſemble que je ne ſois plus la même : tout le monde s'en apperçoit, ſans en pouvoir deviner la raiſon. Hélas ! elle eſt dans mon cœur, & elle m'eſt trop chere pour en être jamais effacée. On attribue mon changement à ma meilleure ſanté, &

je le laiſſe croire. J'ai trop d'intérêt à cacher mes ſentiments, pour détruire une erreur qui m'eſt ſi favorable.

Si le ſéjour de T.... vous rappelle les premiers inſtants où je vous ai fait l'aveu de ma tendreſſe, le lieu que j'habite ne me retrace qu'avec douleur tous les maux que je vous y ai vu ſouffrir. J'en étois la cauſe ; j'en ſouffrois moi-même, & j'avois le courage de ne les pas guérir..... Que dis-je, le courage ? c'étoit de la cruauté, & je ne conçois pas comment j'en ai été capable. Pardonnez-le-moi, mon cher ami ; il m'en a aſſez coûté.

Malgré mes peines, je ſuis cependant moins malheureuſe que je ne l'appréhendois. N'ayez nulle inquiétude, il ne paroît pas qu'on ait aucun ſoupçon de l'attachement que j'ai pour vous ; & loin d'avoir à me contraindre pour ne pas vous défendre ſur tout le mal que vous penſez qu'on dit ici de vous, je n'ai, au contraire, d'autre effort à faire que pour

ne pas me trahir, en témoignant trop la joie que je reſſens des éloges qu'on vous y prodigue. Je n'oſe applaudir ; je renferme dans mon cœur des ſentiments qui craignent d'éclater, mais ils n'en ſont que plus vifs. Hélas ! ſi le ſort l'eût voulu, je ferois gloire aux yeux de tout l'Univers de ce que je cache avec tant de ſoin ; mais ſa cruauté va juſqu'à nous priver du ſeul bien qui pourroit adoucir nos maux : abſents l'un de l'autre, il ne nous reſte que la reſſource de nous écrire, & l'appréhenſion d'être ſurpriſe dans cette occupation ſi pleine de charmes, m'empêche ſouvent de m'y livrer. La plus grande partie de ma journée ſe paſſe à remplir des devoirs indiſpenſables, & le reſte à vous regretter. Voilà ma vie. Vos Lettres ſont mon unique conſolation. Y a-t-il rien, en effet, qui rende mieux les penſées ? Y a-t-il une peinture plus vive & plus expreſſive, pour tranſmettre les ſentiments du cœur. Une Lettre eſt un tableau animé, qui

nous retrace juſqu'aux moindres impreſſions que l'amour peut faire reſſentir : écrivons-nous donc auſſi ſouvent que nous le pourrons. Rediſons-nous cent fois que nous nous aimons, & que notre tendreſſe n'aura jamais de fin. Oui, ſi je pouvois ſouhaiter d'être immortelle, ce ne ſeroit que pour vous aimer toujours. Adieu, je vous embraſſe, & j'attends de vos nouvelles avec l'impatience de l'amie la plus tendre qui fût jamais.

LETTRE XII.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

PUISQUE vous voulez bien, ma chere amie, me faire part des occupations qui partagent votre vie, il faut auſſi que je vous inſtruiſe des miennes, afin que nous ſachions, à tous les inſtants de la journée quelles ſont celles qui les rempliſſent. Je me leve entre huit & neuf heures du matin. Je ne dors pas juſqu'à ce moment, mais depuis que je ſuis réveillé, juſqu'à ce que je me leve, votre image eſt préſente à mes yeux. Je m'entretiens des penſées que vous pouvez alors avoir de moi. Je deſirerois quelquefois être caché dans votre chambre, & pouvoir vous y examiner, afin de lire moi-même dans votre imagination. J'aurois un plaiſir extrême à ſuivre toutes vos démarches. Souvent je ne puis croire que vous ſongiez à moi;

je vous vois diſtraite par je ne ſais combien d'amuſements ; tout s'empreſſe à vous en procurer. D'autres fois je doute que vous puiſſiez vous y livrer toute entiere : enſuite j'appréhende de me tromper, mais à la fin je me perſuade, par ce que je reſſens moi-même, que vous y êtes inſenſible. Je ſors de mon lit, je prends des livres, je les lis, je fais des réflexions, je me promene à grands pas dans mon cabinet, & ſur les onze heures, il m'arrive preſque toujours d'être détourné par quelqu'un qui vient cauſer avec moi, & qui m'oblige de m'habiller, pour aller lui tenir compagnie, parce qu'il s'ennuie. Si c'eſt un homme avec lequel je ſois libre, je lui dis que j'ai affaire, & il me laiſſe en repos; s'il s'obſtine à reſter, je le prends en averſion, je voudrois qu'il fût à mille lieues; il me fait perdre un temps que j'aurois paſſé délicieuſement. Mais enfin il a bien fallu lui céder. Si le haſard veut que je ne ſois point tourmenté par

quelque importun, j'en ſuis beaucoup mieux dans l'après-midi. Alors j'ai été à moi juſqu'à l'heure du dîner : j'ai fait mes châteaux en Eſpagne, je les ai détruits, je les ai arrangés de cent façons. Les diſtributions en ſont belles & très-commodes. C'eſt un canevas pour le reſte de la journée, qui m'amuſe, & que je brode à ma fantaiſie. Je me livre au monde à une heure. Mes parents ſont ſouvent fort inquiets lorſque je leur parois mélancolique ; ils me demandent ce que j'ai. Je leur réponds que je ne ſais pas ce qui peut les engager à me faire une pareille queſtion ; que je ſuis comme à mon ordinaire. Non, me dit-on un jour, je m'apperçois que, depuis plus d'un an, vous êtes beaucoup plus triſte & plus rêveur ; vous n'avez jamais été fort gai, mais du moins vous n'étiez pas diſtrait, vous preniez part à la converſation, vous cherchiez même à l'animer quelquefois. A préſent on ne vous reconnoît plus.

Vous êtes ſérieux comme un homme de ſoixante ans. Auriez-vous quelque inclination ? Je ſuis ſûr qu'elle ſeroit telle qu'il vous conviendroit d'en avoir une ; vous n'êtes pas capable de vous occuper de chimeres. Parlez-moi franchement : avez-vous quelque parti en vue ? J'entrerai dans vos projets, je tâcherai de les faire réuſſir, s'ils ſont raiſonnables. Il n'eſt pas naturel qu'à votre âge vous aimiez tant la ſolitude. On ne vous voit point de toute la matinée. Je ne m'en étonne pas : vous l'employez ſans doute à vous inſtruire, & l'on ne peut que vous en louer ; mais enſuite vous devriez vous livrer à la ſociété, & je ſuis ſûr que vous n'y manqueriez pas, ſi vous n'en étiez empêché par quelque motif ſecret qui vous en éloigne. Vous vous renfermez dans vous-même ; tout le monde s'en apperçoit & s'en plaint. Vous ennuyez-vous ici ? En vérité, répondis-je, vous me faites une peine incroyable de penſer que je puiſſe être

fâché d'être avec vous. Il me ſemble que je ſuis tel que j'ai toujours été. Si vous me voyez quelquefois triſte & rêveur, je n'ai, pour l'être, aucun des ſujets que vous imaginez. Vous ſavez que mon caractere ne me porte pas à la gaieté, mais plutôt à la réflexion ; & c'eſt la liberté que vous me laiſſez, qui fait que je m'y livre peut-être un peu trop quand je ſuis avec vous: mais croyez-vous que la profeſſion que j'ai embraſſée n'exige pas de la retraite & du travail ? Eſt-il poſſible de l'enviſager ſans avoir envie d'y briller, ou du moins de n'être pas inférieur à ſes confreres. Les Magiſtrats d'un âge mûr ont pris leur pli; on eſt accoutumé à les voir depuis longtemps; le public les a appréciés ; ils n'ont plus rien à faire quand une fois ils ont mérité ſon approbation. Lorſque leur réputation eſt établie, ils ſe repoſent, & n'ont plus d'autre occupation que celle d'examiner ſi ceux qui marcheront après eux, auront le

diſcernement de choiſir la voie qui les a ſi bien conduits. Ils ſont prêts à critiquer ou à applaudir, ſuivant le parti bon ou mauvais qu'ils s'apperçoivent qu'on prend : & pourquoi faut-il qu'ils oublient tout ce qu'il leur en a coûté de peines, de travaux & de réflexions, pour parvenir au but qu'ils ſe ſont propoſé? Doivent-ils ſe prévaloir de l'avantage qu'ils ont ſur ceux qui cherchent à les imiter? Ne devroient-ils pas plutôt les encourager, les confirmer dans leurs deſſeins, ſans les en détourner, & critiquer même les efforts qu'ils font pour tâcher de les égaler? Voilà l'objet dont mon eſprit eſt rempli; je ne ſais encore autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il y a deux routes, l'une bonne & l'autre mauvaiſe. Il s'agit de ſe garantir des écueils. Mon imagination me fournit des réflexions ſans nombre. Je m'y laiſſe entraîner : j'entre dans un labyrinthe dont on me fait ſortir, pendant que je ſens qu'il ſeroit néceſſaire, pour les connoiſſan-

ces dont j'ai beſoin, que je m'y fuſſe perdu vingt fois; que j'en euſſe cherché les ſentiers, que je m'en fuſſe rendu les détours familiers. Sans cela, je ne réuſſirai jamais. Je ne m'en rapporte aux lumieres de perſonne, je veux m'égarer & me convaincre moi-même de mes égarements; j'en marcherai plus ſûrement à l'avenir; mais, pour cet effet, j'ai beſoin d'être ſeul. Laiſſez-moi rêver; c'eſt une ſatisfaction pour moi, & même un devoir. Peut-on blâmer une occupation auſſi louable? Mes obſervations furent trouvées très-juſtes. On me laiſſe à préſent tranquille, & par ce moyen, je ſuis parvenu à me procurer le loiſir de penſer à vous tant qu'il me plaira. Mais je m'apperçois que je me ſuis écarté de mon projet. Un excès de miſanthropie m'a conduit trop loin. Je vous en demande pardon, ma chere amie; mais c'eſt l'amour que j'ai pour vous qui me ſuggéra la réponſe que je fis aux queſtions dont on m'importu-

noit. Je continuerai à vous inſtruire du détail de la vie que je mene ici, ſi vous ne vous ennuyez point de vous voir remplir à tous les inſtants mon eſprit & mon cœur. Je ſerai trop heureux : car il m'eſt impoſſible d'exiſter, ſi je ne ſuis inceſſamment pénétré des ſentiments ſans leſquels mes jours couleroient dans l'amertume & dans l'ennui.

LETTRE

LETTRE XIII.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

JE ne ſais pourquoi je ſuis plus triſte aujourd'hui que de coutume ; il faut que ce ſoit parce qu'il y a déjà quelques jours que je n'ai reçu de vos nouvelles. Cette privation me donne de l'humeur, & m'inſpire l'envie de vous quereller ; je vous prie même de le trouver bon. Je ſuis jalouſe ; ne m'en demandez pas la raiſon, car je ne pourrois pas vous la dire. L'événement me fera peut-être connoître que je n'ai pas tout-à-fait tort de l'être ; car enfin, vous êtes éloigné de moi ; l'abſence peut diminuer les plus fortes paſſions. Une maîtreſſe éloignée n'a guere de pouvoir ſur le cœur d'un amant, ſur-tout quand il peut s'en dédommager avec une autre femme qui eſt aimable, &

par conſéquent faite pour plaire. Je ne dis pas que le goût qu'il prendra pour elle, puiſſe être durable ; mais ce ſera toujours une infidélité que je ſens fort bien que j'aurois peine à vous pardonner. Tâchez, je vous en conjure, d'effacer cette idée noire de mon eſprit ; elle eſt paſſagere, il eſt vrai, mais elle ne laiſſe pas de troubler mon repos quand elle ſe préſente à moi. J'aime avec délicateſſe, vous le ſavez, & cette délicateſſe ne me permet pas de ſouffrir aucun partage. Accuſez-moi de défiance, grondez-moi enfin, je ne m'en plaindrai pas ; je ſerai même charmée d'avoir tort avec vous ſur cet objet.

Ma Lettre vient d'être interrompue, mon cher ami, de la maniere la plus agréable : on m'en a remis une de vous. Toute ma mauvaiſe humeur s'eſt évanouie en la liſant, & la triſteſſe dont j'étois accablée, a bientôt fait place à la joie la plus vive. Vous me rendez un compte très-exact de vos occupa-

tions, & je vois avec plaiſir que j'en fais la plus grande partie. Vous m'aimez, vous me le dites, & vos moindres actions le prouvent. Quel bien peut être comparable à celui-là, deſtinés, comme nous le ſommes, à vivre ſéparés l'un de l'autre ! Pardonnez-moi mes ſoupçons, mon cher ami; oubliez mon injuſtice, pour ne vous ſouvenir que de mon amour. Je vous ai juré de vous aimer toute ma vie; je ne puis m'en repentir. Que je garderai ce ſerment avec fidélité ! je ſens bien même qu'il me ſeroit impoſſible de le violer. Adieu, j'entends du bruit : quelqu'un vient; je m'arrache à vous ; mais mon cœur eſt uni au vôtre pour jamais.

LETTRE XIV.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

DEPUIS que je vous ai écrit, ma chere amie, j'ai ſatisfait à pluſieurs devoirs de gentilhommerie; c'eſt-à-dire, que j'ai été viſiter mes voiſins. Mon chemin m'a conduit à L....., où j'ai trouvé tout le monde en grande joie. L'on m'y a vu arriver avec quelque plaiſir. Je me ſuis livré, autant que je l'ai pu, aux amuſements, afin de ne pas paroître, s'il étoit poſſible, auſſi extraordinaire que je l'ai toujours été aux yeux des perſonnes qui ſe raſſemblent dans ce château. Je ne ſais ſi j'ai réuſſi; mais comme on ne manquera pas de vous parler de moi, vous m'inſtruirez vous-même quelque jour du ſuccès des ſoins que j'ai pris pour qu'on y fût content de moi. On parla, le jour de mon ar-

rivée d'une fête qui devoit ſe donner le lendemain. C'étoit un bal, où tous ceux qui voudroient y venir ſeroient reçus. Il fut queſtion de choiſir les maſcarades qui pouvoient le mieux déguiſer les perſonnes de la maiſon. Chacun s'étudia en particulier à chercher la façon de ſe bien traveſtir. *La nuit porte conſeil*; on jugea qu'elle pourroit ſuggérer des idées admirables; l'on s'en rapporta donc à elle ſur cet objet, & on alla ſe coucher. Je rêvai comme les autres au beau projet qui agitoit tous les eſprits. J'en fus diſtrait par les penſées qui m'occupent toujours dans ce moment. Je crois que vous ne doutez pas de la préférence qu'elles eurent; enfin, je m'endormis, ſouhaitant de tout mon cœur de n'être point détourné des idées flatteuſes dans leſquelles le ſommeil m'étoit venu ſurprendre; mais en vain: cette miſérable fête vint tourmenter mon imagination. Je fis ce que je pus pour chaſſer cette idée importune; elle

me revint encore ; je me déſeſpérai mille fois de ne pouvoir m'en débarraſſer. Enfin, le ſommeil m'emporta ; il voulut abſolument me mener au bal cette nuit-là, & je m'y trouvai tout-d'un coup, traveſti en payſanne. Mon habit m'alloit ſi bien, que perſonne ne me reconnut. J'étois même d'autant mieux déguiſé, que la liberté d'entrer ayant été accordée à tout le monde, quantité de gens portoient le même habit que moi, & il m'étoit ſi naturel, qu'on ne ſavoit ce que je pouvois être devenu. Je fus tranſporté de joie, en me voyant accoſter d'un payſan, qui me prit apparemment pour ſa maîtreſſe. Il ouvroit de grands yeux, me faiſoit prendre garde à toutes les beautés qui le frappoient. Il me dit quelques douceurs aſſez libres. Je tâchois de me conformer à ſon langage, mais il vit bien qu'il s'étoit trompé ; mes réponſes ne le ſatisfirent pas. Il s'en alla bien honteux de s'être mépris. Je le cherchai

long-temps ſans pouvoir l'appercevoir. A la fin, je le trouvai ; je lui parlai ſans contrefaire ma voix, pour tâcher de le raſſurer : je vis qu'il me répondoit avec une ſurpriſe étonnante, à travers d'un maſque très-hideux ; je me moquai de ſa maſcarade : mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque ce même maſque, qui n'avoit point encore ouvert la bouche depuis que je l'avois rejoint, me ſaiſit la main avec un tranſport qui m'étonna, & m'ayant pris ſous le bras, me conduiſit dans un endroit reculé avec une promptitude & une ſatisfaction inconcevable ! Je remarquai en lui quelque différence d'avec mon premier payſan. Je ne doutai point que je ne fuſſe reconnu par quelqu'un de la maiſon, auquel il avoit prêté ſon habit, pour me faire enrager. Je commençai à contrefaire ma voix. Je rompis le ſilence le premier ; il ne me répondit que par des mouvements de joie, qui me firent penſer que j'allois avoir une aventure dont

indubitablement je ſerois la dupe, ſi je ne me comportois avec prudence. Je faiſois mon poſſible pour faire parler mon maſque. Il avoit la vue attachée ſur moi ; il me ſerroit la main avec une paſſion extraordinaire. Je voulus le ramener dans le grand monde ; il m'en empêcha, & en me retenant, je crus m'appercevoir de geſtes qui m'étoient connus : je les étudiai avec la plus grande attention. Il m'en parut charmé. Je tâchai de déguiſer ma voix encore davantage ; je vis que cette affectation lui faiſoit de la peine. Il me témoigna, ſans rien dire, qu'il ſouhaitoit être ſûr que ce fût moi. Il me reprochoit les efforts que je faiſois pour ne pas laiſſer deviner qui j'étois. Il me vint une idée qui m'engagea à fixer les yeux ſur lui, de la même façon dont vous m'avez reproché quelquefois que je vous regardois. Mon payſan m'en marqua ſon contentement. J'inſiſtai pour qu'il proférât au moins quelques mots. J'ôtai enfin mon

maſque ; je me nettoyai le viſage ; il me reconnut, & me combla d'amitiés. J'étois animé à un point inconcevable, & tout le monde s'en ſeroit apperçu, ſi je n'avois pris le parti de prendre l'inconnu par-deſſous le bras, & de le mener dans le jardin, où étoient quelques perſonnes qui ſe promenoient. Je ne fus pas plutôt dans un endroit d'où nous ne pouvions être entendus, que regardant attentivement mon petit payſan, & le preſſant de ſe découvrir, il y conſentit. Je me jettai à ſes genoux avec un tranſport de joie inexprimable : c'étoit vous, ma chere amie. Comment avez-vous pu être ſi long-temps dans l'erreur, me dites-vous ? Aurois-je jamais pu me douter, vous répondis-je, que vous fuſſiez ici ? Vous voulûtes m'apprendre comment vous y étiez venue, mais les témoignages de tendreſſe que je vous donnois, vous interrompoient à chaque inſtant. Je vous tenois ſerrée dans mes bras le plus étroitement qu'il m'étoit

venir qu'il eſt auſſi doux de ſe laiſſer gouverner par les loix qu'elle vous dicte, qu'il eſt difficile de ſe refuſer aux deſirs qu'excite en moi l'amour extrême que j'ai pour vous. Mais à préſent que je ſuis ſeul, je manque de conducteur; j'ai beſoin de nouvelles leçons; il n'y a que vous qui m'en puiſſiez donner. Je me ſuis affermi dans mes ſentiments, rien ne les a combattus; tout ce que je vois en vous les juſtifie. Enfin, ma chere amie, vous pouvez compter que vous êtes aimée du plus tendre & du plus paſſionné de tous les hommes.

LETTRE XV.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

VOUS gronderai-je aujourd'hui ? Non. J'ai reçu hier de vos nouvelles, & votre lettre m'a mise en bonne humeur. Cependant vous le mériteriez bien pour les extravagances dont elle eſt remplie : vous vous faites rêver à volonté, pour me rendre complice de toutes les folies qui vous paſſent par la tête, ſans que je puiſſe le trouver mauvais. Vous croyez enſuite en être quitte en me diſant que mon abſence en eſt cauſe ; que manquant de guide lorſque vous ne m'avez pas, vous reſtez abandonné à tout ce que le feu de votre imagination vous inſpire. Mauvaiſe excuſe, que je ne reçois point. Je vous défends les ſonges à l'avenir, & je ne vous pardonne même celui dont vous

oſez me faire part, que parce qu'on pardonne tout à ce qu'on aime. Mais c'eſt aſſez vous quereller; auſſi-bien je ne ſens que trop que je ſoutiendrois mal, vis-à-vis de vous, le rôle d'une femme en colere, moi dont le cœur eſt ſi tendre pour vous. Vous me mandez que le vôtre eſt de même pour moi. Je le ſouhaite ardemment; cette aſſurance a tant de charmes pour moi, que je ne ſais même ſi je ne préférerois pas d'être abuſée, en me livrant à une illuſion, plutôt que de renoncer à une erreur qui fait ma félicité.. Avec de pareils ſentiments, vous voyez qu'il ſeroit très-facile de me tromper. Mais je ne vous en crois pas capable.

Vous dirai-je, mon cher ami, les divers mouvements qui m'ont agitée depuis quelques jours. Je ferois peut-être mieux de vous les taire : mais je ſens que je n'en ai pas la force. Je vous avouerai donc franchement que ma paſſion pour vous augmente de jour en

jour. Vous paroiſſez à mes yeux orné de mille qualités dont il me ſemble que je ne m'étois point encore apperçue. Comment m'avoient-elles échappé ? Combien n'ai-je pas deſiré, & ne deſirai-je pas encore de vous avoir auprès de moi, pour vous faire part de toutes mes découvertes, & de l'effet qu'elles ont produit ſur mon ame : vous ſeriez ſûrement ravi de joie ; du moins j'en juge par celle que je reſſentirois à vous dévoiler tous les replis de mon cœur. Il n'y en a pas un où vous ne trouvaſſiez l'empreinte des tendres ſentiments que j'ai pour vous. J'éprouve un plaiſir ſecret (dont je ne ſerois pas même maîtreſſe de me diſtraire) à conſidérer les progrès de mon amour. Je vous vois à chaque inſtant plus paſſionné & plus aimable. Je me reproche quelquefois de ne vous avoir pas aſſez témoigné l'excès de ma ſenſibilité. Je crains ſouvent que vous n'en doutiez. Raſſurez-moi ſur cette

inquiétude, mais ſur-tout ne rêvez plus, car vos rêves me font trembler. Ah ! s'ils ſe tournoient en réalité..... Cette idée me fait frémir..... Je n'oſe m'y arrêter. Adieu.

LETTRE XVI.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

VOILA déjà un mois que je ſuis loin de vous, ma chere amie : que ce temps paroît long à un homme qui compte les inſtants qu'il paſſe ſans vous voir ! Songez qu'il n'y avoit point de ſemaine que nous ne nous viſſions ſouvent plus d'une fois. Si des contre-temps nous empêchoient de jouir de cette ſatisfaction, j'en gémiſſois, j'en étois dans une douleur extrême ; je n'avois de conſolation que dans l'eſpérance de me retrouver avec vous peu de temps après : mais que cet heureux terme eſt encore éloigné ! J'enviſage avec effroi la durée de notre ſéparation : je cherche inutilement le moyen de me rapprocher de vous ; je penſe quelquefois qu'il n'y auroit rien de ſi

ſimple que d'aller vous trouver. On m'en a prié, je ſerois bien reçu, perſonne ne pourroit trouver ma viſite déplacée ; & cependant je ſuis arrêté par je ne ſais quelle convenance mal entendue, à laquelle je ne devrois pas être aſſervi. Je crains ſouvent de vous ſurprendre ; je me reproche de vous avoir dit poſitivement que je n'irai point à P...., & il me ſemble voir l'étonnement où vous ſeriez de mon arrivée inattendue. J'entre tout-d'un-coup ; je vous trouve dans le ſalon avec toute la compagnie ; je n'oſe vous regarder ; la politeſſe veut que je vous ſalue, vous me faites un accueil froid avec les yeux baiſſés ; nous éprouvons l'un & l'autre des mouvements qu'il eſt impoſſible de définir ; la crainte que vous avez de les laiſſer appercevoir, vous fait prendre le parti de ſortir de l'appartement ; vous y rentrez quelque-temps après ; je vous parle de choſes indifférentes, & qui ne le ſont pour-

tant plus pour nous, puiſque nous ſommes enſemble ; vous me dites que je ſuis fou, que j'ai penſé vous faire mourir, qu'il n'eſt pas poſſible de ſe précautionner contre un pareil événement ; je vous en demande mille pardons, & nous nous raſſurons par l'eſpérance de ne nous être laiſſés pénétrer par perſonne. Seroit-il mieux que j'arrivaſſe au moment où vous ſeriez dans votre chambre ? Je n'oſerois jamais y monter. Qui que ce ſoit, peut-être, ne s'offriroit de m'y mener ; & quand vous en deſcendriez, votre ſurpriſe ſeroit encore plus grande ; on la remarqueroit. Si quelqu'un me conduiſoit chez vous, ce ne pourroit être que celui devant lequel nous avons le plus d'intérêt de nous cacher ; & je le vois occupé dans ce moment à examiner les différentes impreſſions que nous cauſe notre entrevue. Nous les déguiſerions en vain, ſon intérêt les lui feroit découvrir ; & pour lors, dans quelle ſituation nous trouverions-nous ?

Mais comment voulez-vous donc que je faſſe? car il faut néceſſairement que je vous voie; ce ſera peut-être dès demain: attendez-vous-y, ma chere amie; j'en ai un deſir qu'il ne m'eſt plus poſſible de contenir. J'arriverai tard, je ferai beaucoup de bruit en entrant dans la cour, afin de ne vous point ſurprendre. Il ſera nuit; vous vous trouverez peut-être loin des lumieres, perſonne ne s'appercevra de rien. Je ne ſais pourtant s'il ne vaudroit pas mieux que je ne vinſſe que le ſurlendemain de ma Lettre d'avis, dans la matinée. Vous ſeriez à votre toilette, vous entendriez claquer des fouets, vous diriez à une de vos femmes de s'informer de la cauſe de ce tapage; on vous diroit que c'eſt moi: *Ah, ah! cela eſt ſingulier*, répondriez-vous; ſurpriſe toute naturelle, qui ne laiſſeroit rien appercevoir de votre trouble, ſi ce n'eſt à votre miroir. Il viendroit quelqu'un dans votre chambre, qui vous confirmeroit ce

que vos femmes vous auroient déjà annoncé ; vous ſeriez préparée inſenſiblement à me voir. D'ailleurs, comme on eſt moins raſſemblé le matin que l'après-midi, après avoir fait ma viſite aux maîtres de la maiſon, j'irois vous en rendre une : vous n'en ſeriez point étonnée. Politeſſes vagues de part & d'autre, en attendant que nous fuſſions libres. Ce moment arriveroit enfin, & pour lors quelle félicité ! Ces projets me paroiſſent très-bien arrangés ; je ne ſuis indécis que ſur celui qui vous conviendra le mieux. Il me faut néceſſairement une réponſe de votre part pour me déterminer ; mais vous ſerez aſſez cruelle pour ne me la pas faire. Eſt-ce pour me punir de ne vous avoir pas prévenue, avant de nous ſéparer, que je dûſſe vous aller voir ? Non, je ne le ſaurois croire. Vous m'inſtruirez de vos volontés ; je volerai quand je ſaurai qu'il ſera temps, & j'exécuterai vos ordres de point en point. Avec quel em-

preſſement ne m'en acquitterai-je pas ? Mais que vous êtes fou, me dites-vous ! Réveillez-vous donc : y penſez-vous ? Eh ! pourquoi ; ma chere amie, me tirer de mon rêve ? J'étois avec vous, je ne me ſentois pas de joie, & je n'entrevois plus qu'un eſpace immenſe entre nous deux, depuis que vous avez fait ceſſer mon illuſion. Pouvez-vous enviſager la vérité comme moi, ſans chercher à en détourner la vue quelquefois ? Elle me démontre que c'eſt inutilement que je tenterois de rendre mon exil moins long. Ma ſeule conſolation eſt de penſer qu'il ne ſera pas éternel. Adieu, ma chere amie. Je ſuis mille fois plus à vous qu'à moi-même.

LETTRE XVII.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

OH ! pour le coup, je ſuis vraiment en colere, non pas contre vous, (je ne le pourrois pas) mais contre un importun, qui, depuis deux heures, m'empêche de vous écrire. Si cet homme avoit ſu combien il m'étoit à charge, en me privant du plaiſir de m'entretenir avec vous, je me flatte qu'il y a long-temps qu'il ſeroit hors de ma chambre, & qu'il m'auroit délivrée de l'ennui de ſa converſation. Cette viſite m'a donné beaucoup d'humeur, & je crains bien que ma Lettre ne s'en reſſente. Mais non : la douceur que je goûte, quand je vous écris, doit effacer dans mon ame toute impreſſion déſagréable; & la ſeule penſée que je vous parle, y répand tant de joie, que le chagrin

n'y peut plus trouver d'entrée. Si vous ſaviez à quel point votre abſence a changé mon caractere, combien je ſuis devenue mauſſade, depuis que je ne vous vois plus, vous auriez ſûrement pitié de moi. Je ne veux pourtant pas que mon état augmente votre affliction. Au contraire, je prétends qu'il ſerve à vous faire ſupporter mon éloignement. Cette preuve de ma tendreſſe eſt un adouciſſement qui doit diminuer vos peines. A quelque moment que vous puiſſiez ſonger à moi, ſoyez certain que je ſuis occupée de vous, & que votre image eſt toujours préſente à mes yeux. Je me retrace ſans ceſſe les moments pleins de charmes que nous paſſions enſemble, quand nous étions dans le même lieu; je me rappelle continuellement les témoignages que vous m'y donniez de votre amour. Je n'ai que le regret d'en être privée : je vous avouerai même que bien ſouvent je me ſuis contrainte, pour ne pas vous laiſſer voir

voir toute ma foibleſſe. Je vous craignois, & je me craignois moi-même encore plus que vous. Cette défiance m'obligeoit à vous cacher ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Si j'oſe vous dévoiler ici les divers mouvements dont il étoit agité quand je vous voyois, que ma franchiſe ne me faſſe rien perdre de votre eſtime ; mes intentions ſont pures, & pour vous aimer éperduement, je n'en ſuis pas moins attachée à mes devoirs : ſi je m'en ſuis écartée quelquefois, le repentir a ſuivi de près mes fautes. Ma paſſion & ma raiſon ſe ſont livré bien des combats, où l'amour eſt ſouvent reſté vainqueur. Combien n'a-t-il pas fallu prendre ſur moi pour que mes réflexions puſſent me ſervir dans les occaſions où ma tendreſſe ſembloit vouloir l'emporter ſur ma vertu ! Vous avez calmé mes alarmes, vous m'avez aſſuré que vous ne me donneriez plus aucun ſujet de vous redouter. J'ai trop d'intérêt à vous croire, pour ne pas me

laiſſer perſuader aiſément : mais je ſens bien que je le deſire plus que je ne l'eſpere.

Vous me peignez ſi vivement l'envie & la poſſibilité de venir me trouver, qu'en liſant votre Lettre, il y avoit des moments où je croyois vous voir arriver, & le cœur m'en battoit de joie : mais un léger retour ſur les obſtacles invincibles qui nous ſéparent, me faiſoit bientôt paſſer de la ſuprême félicité à la douleur la plus amere, & cette illuſion paſſagere m'a rendu votre abſence encore plus douloureuſe. Renonçons, mon cher ami, à cette ſatisfaction, & n'aigriſſons pas nos maux par l'eſpoir d'un bonheur imaginaire, dont l'impoſſibilité ne peut que nous rendre plus malheureux. Adieu : aimez-moi toujours, & ſoyez ſûr de ma fidélité juſqu'au tombeau.

LETTRE XVIII.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

JE ne ſais pas, ma chere amie, ce qui a pu m'empêcher de continuer à vous faire le détail de ma vie. Cette négligence eſt peut-être cauſe que vous aurez cru que je ne ſongeois à vous que le matin; mais vous ſeriez bien injuſte. Vous avez vu par mes Lettres que rien ne pouvoit me diſtraire du plaiſir de penſer à vous, & que je vous portois toujours dans mon cœur. Que n'a-t-il la faculté de s'exprimer lui-même? Vous ſeriez étonnée de tout ce qu'il vous diroit. Ses ſentiments ſont ſi vifs, ſi tendres & ſi paſſionnés, que s'ils vous étoient bien connus; vous ſeriez forcée de convenir que vous ne ſavez pas encore aimer. Mais à propos, j'aurois bien à me plaindre de vous: mes Lettres ſont très-

longues, & vous n'y répondez que deux mots. Eſt-ce ainſi qu'on écrit quand on a le cœur bien touché ? Je voudrois pouvoir vous envoyer des volumes que vous fuſſiez huit jours à lire. Je ſuis jaloux de tout le temps où je ne vous occupe point. J'ignore à quoi vous l'employez : je ne reçois de vous que quelques lignes : il eſt vrai quelles ſont charmantes ; mais je les ai ſi-tôt parcourues, que leur briéveté ſemble m'interdire le plaiſir de penſer à vous plus d'une minute. Si c'eſt-là votre deſſein, il n'eſt pas rempli ; & je vous punis bien ; je lis votre petit billet ſans pouvoir m'arrêter, je le dévore ; je n'ai pas plutôt jetté les yeux deſſus, que je me trouve à la fin. Enſuite, je fais mes commentaires, & par ce moyen, vos Lettres, quelques courtes que vous vous ſoyez efforcée de les faire, me fourniſſent matiere aux plus agréables réflexions pendant pluſieurs jours. Si vous en êtes affligée, permettez-moi de vous donner

cette petite mortification. N'eſpérez point de grace. Il faut abſolument que vous ſubiſſiez la peine que vous méritez. C'eſt un arrêt irrévocable. Mais revenons à mes occupations.

J'en étois reſté à l'heure du dîner, ma chere amie, & même à l'inſtant où je me mettois à table. Je n'y ai pas toujours été depuis ce moment, car je vous ai écrit deux ou trois fois; ou ſi vous voulez que j'y ſois demeuré, l'ivreſſe dans laquelle je dois être, ne m'a pas empêché de penſer à vous, puiſque je vous en ai donné des preuves par mes Lettres. Il eſt queſtion de *tuer le temps*. On propoſe une partie, dont je ſuis preſque toujours, pour mon malheur. Si c'eſt le piquet, il m'excede d'ennui. Je me rappelle ces charmantes parties que nous avons faites enſemble; elles me donnent des diſtractions, & ſi l'on me demande à quoi je penſe, je ne ments pas en diſant que j'ai attention au jeu; il eſt vrai que c'eſt à celui dont j'étois

avec vous. Si c'eſt au trictrac, je ne m'y prête que parce que vous n'êtes point ici; car devant vous, je ne l'ai jamais joué que par prudence, ou par politique, ſachant qu'il vous déplaît. Vous m'y coûtez un argent énorme; vous m'y faites faire des écoles ſans nombre. On va enſuite à la promenade. Je l'aime quand je ſuis aſſez heureux pour y être ſeul, ce qui m'arrive ſouvent. Je me détermine alors pour le parc de..... pour les prairies..... le bord de la riviere..... les campagnes..... Si je veux quelques lieux plus champêtres, je choiſis le bois de Boulogne : quelquefois je me tranſporte au....., rarement à....; mais je n'ai garde d'oublier mon cher..... Quels plaiſirs n'ai-je pas goûtés dans tous ces lieux ! Quelle ſatisfaction de m'y rappeller tout ce que vous m'y avez dit ! Ce ſouvenir me remplit d'une joie inexprimable; mais cette illuſion ſe diſſipe bientôt, & je me retrouve dans mon

déſert. La nuit m'avertit de retourner ſur mes pas, & je regagne le château accablé de triſteſſe. Autre embarras, il faut amuſer la compagnie, juſqu'à ce que chacun ſe retire chez ſoi. C'eſt une chaîne d'ennuis dont je ſerois bien fâché de vous faire le détail. Vous me verriez de ſi mauvaiſe humeur, que vous ne comprendriez pas comment vous avez de l'amitié pour un homme d'un caractere auſſi bourru & auſſi revêche; & je n'ai garde de vous donner mauvaiſe opinion de moi. Vous m'avez ſouvent répété qu'on ne ceſſoit d'aimer une perſonne, que lorſqu'on lui remarquoit des défauts qui la dégradoient à nos yeux. Si vous me voyiez tel que je ſuis alors, je ne vous plairois plus; vous me trouveriez ſi mauſſade, que vous vous repentiriez de m'avoir donné votre cœur. Si je prévoyois que je duſſe le perdre un jour, j'en mourrois de douleur; la ſeule idée m'en fait frémir; cette crainte vient me tourmen-

ter quelquefois, quand je ſuis dans ces moments de triſteſſe profonde où votre abſence me plonge ſi ſouvent. Je penſe que ſi vous m'y ſurpreniez, vous ne me reconnoîtriez pas, je vous donnerois lieu de me déteſter; mais je me raſſure par la certitude du changement qui s'opéreroit en moi, ſi je vous voyois arriver ici; tous mes vœux ſeroient remplis, & à préſent, je n'ai rien de ce qui ſeul pourroit me ſatisfaire. Eſt-il étonnant que j'en gémiſſe! Sur les onze heures, nous nous retirons, & je commence à réſpirer. Je ſuis charmé d'avoir vieilli de vingt-quatre heures; c'eſt toujours du temps de gagné. Vous vous attendez à être inſtruite de tout ce qui ſe paſſe la nuit dans mon eſprit, mais vous ne le ſaurez point encore. Vous m'apprenez à vous écrire des Lettres courtes; je me fais un devoir de profiter de vos exemples, & une gloire de vous reſſembler. Si j'y parvenois, que je ſerois parfait! On me propoſe-

roit pour modele : je ferois tourner la tête à toutes les femmes ; il n'y en a pas une qui ne recherchât ma ſociété. J'aurois mille ſacrifices à vous faire, au lieu que je n'en ai point. Mon cœur eſt à vous ; c'étoit tout ce que je poſſédois ; vous m'avez payé de plus de retour que je n'oſois en attendre, & je ſuis bien ſûr que ſi vous étiez libre, vous vous donneriez toute entiere à moi.

LETTRE XIX.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

JE ne ſais plus ce que je vais devenir, ſi votre abſence dure encore long-temps. Aucune de vos Lettres ne me parle de votre retour. Si vous en aviez autant d'impatience que moi, vous m'en inſtruiriez ſans doute. Je ne puis vous pardonner votre ſilence ſur un objet qui devroit vous être auſſi intéreſſant. Pour moi, je ne ſaurois m'accoutumer à vivre loin de vous. J'ai épuiſé tout mon courage, pour tâcher de ſupporter patiemment mon exil. Ma tendreſſe l'emporte ſur tous mes raiſonnements. J'ai beau me dire cent fois le jour qu'il n'eſt pas en votre pouvoir de quitter les lieux que vous habitez, pour me rejoindre ; cette réflexion, loin de me conſoler, ne ſert, au contraire, qu'à

m'affliger encore davantage. Je regarde notre réunion dans un point de vue ſi éloigné, que je ne ſaurois me perſuader que vous puiſſiez jamais vous rapprocher de moi. En un mot, j'enviſage notre ſéparation comme devant être éternelle. Je ne vis plus, & je ſens bien que vous ſeul pouvez me rendre mon exiſtence. Mandez-moi donc au moins par pitié, quand vous prévoyez que je pourrai jouir du plaiſir de vous revoir. Ce ne ſera ſûrement jamais auſſitôt que je le deſire. Tout me déplaît ici, tout m'ennuie. Je gronderois preſque ceux qui m'environnent, comme s'ils étoient les auteurs de ma peine. La ſeule ſatisfaction que je goûte eſt de recevoir de vos Lettres. Pour lors, je ne ſuis plus la même; la gaieté douce prend la place de la triſteſſe; mais que cette joie eſt courte! Quand je fais réflexion à votre abſence, je retombe bientôt dans ma langueur ordinaire. Je cherche ſans ceſſe les moyens d'être

ſeule, pour rêver à vous plus à mon aiſe. Il me ſemble que lorſque je puis ſoupirer ſans me contraindre, je ſuis ſoulagée. Je vous parle, je crois vous entendre répondre à tout ce que je vous dis de tendre. Rien de plus doux pour moi que cette illuſion. Dans l'état où je ſuis, abandonnée à moi-même, iſolée, ſans aucune reſſource, puis-je avoir d'autre conſolation que celle de penſer à vous? Je regarde comme des moments perdus tous ceux que j'ai paſſés ſans vous aimer. Mais que je les répare bien! Et cependant vous vous plaignez de moi, mon cher ami: vous trouvez mes Lettres trop courtes. Ah! que vous êtes ingrat & injuſte! Si j'étois libre comme vous, ferois-je autre choſe que vous écrire, privée, comme je le ſuis, du ſeul bien qui puiſſe m'attacher à la vie? Mais, vous ne le ſavez que trop, à peine puis-je diſpoſer d'un inſtant. Ces Lettres mêmes, dont vous me reprochez la briéveté, ſont ſouvent re-

priſes & quittées bien des fois avant que je puiſſe parvenir à les finir. J'éprouve tous les malheurs enſemble; la privation de ce que j'aime, & l'eſclavage le plus affreux : non, quelque contrarié que vous ſoyez, par l'obligation où vous êtes ſouvent d'amuſer ceux qui vous ennuient, & de paroître content quand votre ame eſt plongée dans la triſteſſe, vos maux n'approchent pas des miens, & n'en approcheront jamais. Adieu. Je me ſens déchirer le cœur en traçant ce mot ; il me ſemble qu'on m'arrache à vous une ſeconde fois ; cependant il faut nous ſéparer. Je crains d'être ſurpriſe. Adieu donc encore une fois ; adieu, je me ſens mourir.

LETTRE XX.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

NE liſez pas cette Lettre, ma chere amie, ſi vous ne voulez pas y voir toutes les chimeres dont j'ai l'eſprit rempli. Je ne me connois plus. Mon imagination m'emporte ; je trouve un plaiſir infini à me laiſſer entraîner par elle. Que ne puis-je vous reſſembler ! La raiſon ne vous abandonne jamais ; vous ne ſouſcrivez à rien qu'elle ne l'approuve. Que vous êtes heureuſe ! Mais auſſi m'aimez-vous autant que je vous aime ? Vous m'en feriez ſouvent douter. Il n'eſt pas poſſible que l'amour ne faſſe tomber quelquefois dans le délire. Je vous vois ſans ceſſe d'une humeur égale ; vos idées ſont toujours juſtes & conſéquentes. Je n'oſe paroître devant vous dans l'état où me réduit ma paſſion ; elle

me tranſporte, elle me plonge dans des illuſions qui vous feroient trembler; je les chéris, je cherche à m'y entretenir. Je ne ſuis pas plutôt retiré dans ma chambre, que je vous appelle auprès de moi. Mon affliction eſt extrême, quand je ſonge aux obſtacles qui nous ſéparent. Je m'anéantis; toutes mes forces m'abandonnent. Je gémis, je pleure pendant une heure; je me couche enfin ſans vous avoir vue, & avec la certitude de ne vous voir encore de long-temps. Quelles triſtes penſées n'occupent pas alors mon eſprit! Quoiqu'aſſuré autant que je puiſſe l'être de la poſſeſſion de votre cœur, je crains quelquefois que l'éloignement ne vous ait fait rompre nos engagements. Vous vous êtes formé un plan nouveau; déſormais vous m'écartez d'auprès de vous, ou vous me recevez avec froideur; & ſi je vous reproche un changement auſſi cruel, je deviens pour vous un objet odieux: vous me condamnez à ne plus vous

parler de ma paſſion, c'eſt le ſeul moyen de me rendre ſupportable à vos yeux. Que faut-il donc que je devienne? Deſirez-vous ma mort? Encore ſi vous m'ôtiez la vie, vous me rendriez heureux; mais vous me la laiſſez, en me privant de tout ce qui en fait le bonheur. Vous voulez que je la paſſe dans le déſeſpoir..... Que je ſuis inſenſé! Vous m'aimez, & je vous accable de reproches! Vous ne trouvez de plaiſir que dans les témoignages de tendreſſe que vous me donnez, & je les prends pour des duretés! Que je ſuis ingénieux à me tourmenter! Que manque-t-il à mon bonheur? Le cœur de ma chere amie n'eſt pas fait pour changer: elle me l'a répété cent fois; je lui ferois le dernier des outrages, ſi je doutois de la ſincérité de ſes ſerments. Elle eſt ſi naïve & ſi ſincere! Chacune de ſes paroles m'exprime toujours de nouveaux ſentiments de tendreſſe. Il eſt vrai qu'ils ſont retenus par la vertu &

la raiſon. Mais puis-je m'y tromper, ſans me rendre indigne d'elle? Pardonnez-moi, ma chere Maîtreſſe, tous ces égarements. Je ſuis ſûr que vous m'aimez, & que vous n'en aimerez jamais un autre. Qui pourroit m'engager à croire le contraire? Vous m'en aſſurez. Les larmes que je vous ai fait répandre me cauſent les plus vifs regrets.

Si je paſſe quelquefois des jours & des nuits entieres dans les tourments que je viens de vous dépeindre, il y en a d'autres auſſi où les idées les plus délicieuſes viennent remplir mon imagination; mais la douleur dont je ſuis accablé dans ce moment, ma chere amie, me met hors d'état de vous les rendre. Je me ſens à peine la force de vous écrire; je n'ai pas même celle de penſer: je ne ſuis plus à moi. Le moment de notre ſéparation eſt ſans ceſſe devant mes yeux. Comment ai-je pu le ſoutenir! Ceux qui ſe voient ſans ceſſe cherchent à s'épargner une peine auſſi cuiſante.

Perſonne n'a d'attachement auſſi tendre que celui que nous avons l'un pour l'autre, & cependant nous avons éprouvé ce malheur ; & comment ? En préſence d'un grand nombre de témoins. Eſt-il rien de plus cruel ? A quel tourment auſſi ne fus-je pas en proie ? En vérité, je ne comprends pas comment j'ai pu vivre après vous avoir quittée. Rien ne m'attache maintenant ; nous ſommes tous deux dans la déſolation. Que j'appréhende que vous ne tombiez malade ! Comment en ſerois-je inſtruit ? Et, ſi je le ſavois, quel remede y pourrois-je apporter ? J'ai beau vouloir écarter loin de moi d'auſſi horribles images, elles ſe retracent toujours avec plus de force dans mon imagination. Je ſuis obligé, ma chere amie, de finir cette Lettre. Je ſuccombe à la douleur extrême dont je ſuis pénétré. Je ne vis plus. Adieu, ma chere maîtreſſe ; ſouvenez-vous du plus tendre amant qui ait jamais exiſté ; entretenez-vous de moi

ſans ceſſe, & ſoyez certaine que je vous aime plus que moi-même. Les doutes que vous en pourriez avoir m'outrageroient au dernier point. C'eſt autant de bleſſures mortelles que vous me feriez. Je vous adore; pourriez-vous craindre que je puſſe jamais changer? Ah! ſi vous connoiſſiez mon amour, vous ſeriez bien ſûre, par tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur, que de m'ôter le vôtre, ſeroit m'arracher la vie.

LETTRE XXI.

Madame de Mireyaux à M. de Nerville.

IL eſt donc bien certain que vous ne viendrez point dans ce pays-ci : votre derniere Lettre ne m'en inſtruit que trop, & la triſteſſe dans laquelle vous êtes plongé, en eſt une preuve évidente, quoique vous n'oſiez me le dire ; c'étoit pourtant l'eſpoir ſeul de vous y voir qui me ſoutenoit. Que vais-je devenir maintenant, privée de cette conſolation ? je n'aurai jamais aſſez de courage, pour ne pas me laiſſer accabler par ma douleur. Ecrivez-moi du moins pour m'aider à ſupporter mon malheur. Je ne connois que ce remede à mes peines. On parle ſouvent de vous ici. On y chante vos louanges ; ma bouche n'oſe prononcer tout ce que lui dicteroit mon cœur, s'il m'étoit permis d'a-

vouer les ſentiments que j'ai pour vous. Je me contente d'écouter en ſilence. J'applaudis ſeulement en moi-même à ceux qui ont aſſez de diſcernement pour connoître tout ce que vous valez. Je me plais à leur converſations. Il me ſemble qu'ils acquierent des perfections en relevant les vôtres. J'envie quelquefois leur bonheur, de pouvoir ſans contrainte dire tout ce qu'ils penſent de vous. Quel plaiſir ne ſeroit-ce pas pour moi, ſi j'étois libre, de m'entretenir ſans ceſſe de vous avec les perſonnes qui ſont ici. Hélas ! cette foible douceur m'eſt interdite ; je dis foible, parce qu'elle n'eſt rien en comparaiſon de celle de voir ce que l'on aime, & de lui témoigner, par les expreſſions les plus tendres, tout ce que l'amour inſpire. Le temps où je dois jouir de ce bonheur eſt encore bien éloigné. Il me ſemble quelquefois que je ne pourrai jamais y arriver ; ce temps cruel & barbare, qui diminue tous nos maux,

ne ſert qu'à augmenter les miens. Il n'a de rigueurs que pour moi. Que lui ai-je fait, pour me traiter autrement que le reſte des humains!..... Mais pourquoi me plaindrois-je de lui, s'il n'a point altéré votre tendreſſe pour moi; je lui dois trop, il me comble de ſes faveurs en me conſervant votre amour, ſans lequel la vie me ſeroit inſupportable.

Vous me marquez de l'inquiétude ſur ma conſtance. Quelle injuſtice à vous, mon cher amant, de me croire capable de changer! Avez-vous déjà oublié les ſerments que je vous ai faits, de n'exiſter que pour vous aimer? Non, il n'eſt pas poſſible que vous m'ayiez accuſée un moment de légéreté, ſans me juger indigne de votre attachement. Une idée auſſi injurieuſe auroit dû vous inſpirer de la haine ou du mépris pour moi, & cependant vous m'aſſurez que vous reſſentez toujours la paſſion la plus vive. Je ne puis donc ajouter foi à des ſoup-

çons que l'excès ſeul de votre tendreſſe vous a ſuggérés. Soyez ſûr qu'il n'y aura jamais que vous qui poſſéderez mon cœur. Je ne vois que vous qui ayiez les qualités néceſſaires pour le fixer. Sans vous, j'euſſe toujours été inſenſible. La gloire (ſi c'en eſt une) de m'avoir fait connoître l'amour, n'appartenoit qu'à vous; & je rends grace chaque jour au Deſtin, puiſqu'il falloit que je perdiſſe ma liberté, que ce ſoit vous qui me l'ayiez ravie..... Hélas! que dis-je? Je ne l'ai point perdue. Au lieu d'un eſclavage, je regarde comme un triomphe plus beau que celui que j'aurois remporté ſur moi-même, le bonheur de vous avoir fait naître une paſſion que vous m'avez aſſuré n'avoir jamais reſſentie pour aucune autre que pour moi. Adieu: Continuez de vous occuper de moi. Si je ne mérite pas votre attachement par les talents & les qualités extérieures, la tendreſſe que j'ai pour vous,

doit réparer ce qui me manque du côté des graces, & me rendre digne de posséder votre cœur à jamais.

LETTRE

LETTRE XXII.

Monſieur de Nerville à Madame de Mirevaux.

JE commence, ma chere amie, à entrevoir un terme à nos peines. Je n'ai plus que trois ſemaines à attendre un moment qui nous comblera de plaiſir. Je ſupporte mon exil avec plus de force, parce que j'en enviſage la fin. Je ne me reſſens pas de joie, quand je penſe aux premiers regards de vos yeux; combien j'y lirai de choſes! Quel empreſſement n'aurons-nous pas à nous apprendre tout ce que nous aurons fait, tout ce que nous aurons penſé! Je ne ſaurois croire que perſonne ait jamais goûté une ſatisfaction ſemblable à celle dont nous jouirons. Les nuages ſe diſſipent, un plus beau jour ſemble nous luire. J'imagine

vous entendre dire : *Je le verrai dans trois ſemaines ; quel bonheur ! Je le verrai plus paſſionné qu'il n'a jamais été ; je n'aurai d'autre peine que celle de modérer ſes tranſports.* En vérité, ma chere amie, je crois que vous avez bien raiſon. En arrivant, votre vue ſeule frappe mes regards ; je me précipite dans vos bras, & ſi par malheur il ſe trouve chez vous quelque importun, je crains les mouvements dont je ſerai agité. Je ne pourrai jamais les contenir : tous mes efforts ſeront inutiles. Mais où ſe fera notre premiere entrevue? Sera-ce à?.... Se pourroit-il que ce fût à?.... Que j'en ſerois enchanté ! Nous paſſerions plus de temps enſemble. Vous ne m'avez encore rien dit ſur cet objet : mandez-le moi donc bien vîte, ma chere maîtreſſe ; je vole au-devant du courier qui m'apportera votre Lettre. Si nous pouvions nous trouver ſeuls, que nous ſerions heureux ! L'idée m'en fait treſſaillir de joie ; mais j'ai encore la force

de la cacher aux yeux des perſonnes avec qui je ſuis ici. Je me retire ſouvent ; & quand je ſuis ſeul, je me jette à vos genoux, je vous embraſſe étroitement ; les expreſſions me manquent pour vous rendre tout ce que je ſens. Qu'il eſt doux de ſe revoir, après avoir ſupporté les tourments d'une abſence auſſi longue que la nôtre ! Notre ſéparation doit cependant être encore bien longue ; mais il me ſemble que le temps s'écoule plus rapidement depuis que j'ai l'eſpoir de me retrouver bientôt auprès de vous. J'y penſe continuellement : cette idée m'occupe ſi délicieuſement, que j'en oublie tous mes chagrins paſſés. Etes-vous de même, ma chere maîtreſſe ? Oh, oui, j'en ſuis bien ſûr ; car vous me ſoutenez toujours que vous m'aimez bien plus que je ne vous aime. Il eſt vrai que la ſeule preuve que vous apportez pour me perſuader, c'eſt que les femmes ſont plus paſſionnées que les hommes, parce qu'on l'a dit

ainſi de tout temps. Permettez-moi cependant de ne convenir de votre propoſition, que quand je ſerai plus convaincu de ſa vérité. Ces maximes me touchent peu, ſi l'expérience ne me les confirme. Vous ne m'avez jamais reproché que ma tendreſſe fût moins vive que la vôtre. Je ſuis ſûr auſſi du plus parfait retour de votre part; tout eſt égal entre nous ſur ce point; mais j'eſpere à la fin qu'un de nous deux ſera obligé de céder aux efforts que nous ferons pour nous ſurpaſſer, & je me flatte que la victoire ſera de mon côté. Vous en ſerez bien piquée: vous n'avez d'amour-propre que ſur ce ſeul objet, & je veux, à quelque prix que ce ſoit, en avoir plus que vous ſur le même article. Diſputez-moi cet avantage, je vous en conjure; car j'aurois bien du regret à triompher ſans combat. J'ai encore deux fois à recevoir de vos nouvelles; je les attends avec la derniere impatience. Adieu, ma chere

maîtreſſe : penſez à l'heureux moment qui va bientôt nous réunir ; c'eſt la plus grande conſolation que nous puiſſions avoir.

quelque ſatisfaction pareille à celle-là ? Non, je n'en connois point. Mais ſi l'amour eſt une félicité, qui en jouit plus que moi ? C'eſt à vous que je la dois, c'eſt vous qui me l'avez fait connoître ; ſans vous, j'ignorerois le ſentiment qui peut ſeul rendre heureux ; car j'ai beau me plaindre des rigueurs que j'éprouve ; mon cœur me dit à tout moment que ces peines ſont plus deſirables, que la triſte apathie d'une ame inſenſible, & qui n'a pas d'idée du vrai bien. En exiſte-t-il un autre, en effet, que dans l'union de deux amants tendrement épris l'un de l'autre ? Ne penſez-vous pas comme moi, mon cher ami, & ne trouvez-vous pas même une ſorte de plaiſir à ſoupirer de mon abſence ?

Je lus hier vingt fois la Lettre que vous m'avez écrite la ſemaine derniere ; elle me charma : elle eſt remplie d'expreſſions les plus touchantes & les plus propres à ſatisfaire une femme qui vous aime avec idolâtrie. Je l'ai baiſée mille

fois : il m'a ſemblé que de ma vie je n'avois été ſi tendre ; mais je n'en dois pas être étonnée : *vous avez le ſecret de faire des miracles à mon égard.* Vous avez totalement changé mon caractere : de froide & indifférente que j'étois, vous m'avez rendu la perſonne la plus paſſionnée qui fût jamais. Je ne vous en ferai point de reproche ; au contraire, vous m'avez deſſillé les yeux : quoique les hommes ne me fûſſent pas tous indifférents, je n'en voyois cependant aucun qui méritât un attachement plus particulier, que celui qu'inſpirent l'eſtime & l'amitié. Vous m'avez fait connoître cet être de raiſon dont vous prétendiez que je devois devenir la conquête. C'eſt en vous que je l'ai trouvé. J'ai vu l'objet dont il m'étoit impoſſible de me défendre ; & je ne ſais même quand cet effort eût été en mon pouvoir, ſi j'euſſe voulu faire ce tort à mon cœur. Non, ſans doute ; tout me diſoit qu'il falloit que je vous aimaſſe.

Comment ſe défendre contre les attaques d'un ennemi qui nous plaît, & par qui nous ſouhaitons en ſecret d'être vaincus? Si j'avois eu le courage de réſiſter au penchant qui m'entraînoit vers vous, j'euſſe été le phénix des femmes, mais je n'en aurois pas été plus aimable à vos yeux, & je vous avoue franchement que je m'en voudrois beaucoup, ſi ma raiſon eût triomphé..... Comme je finiſſois cette Lettre, on m'en a remis une de vous, qui me tranſporte d'une joie ſi vive & ſi inattendue, qu'à peine ai-je la force de vous l'exprimer. L'eſpérance étoit bannie de mon cœur, & je n'oſois même plus penſer au plaiſir de vous revoir. Il n'eſt donc pas perdu pour moi, ce bonheur inexprimable; & dans trois ſemaines, j'en jouirai! Je ne ſais ſi je veille. Oh! oui, un ſonge ne ſauroit avoir tant de charmes!.... Mais il faut que je vous quitte: l'heure me preſſe; mes Argus vont rentrer. Adieu; jamais je ne vous ai tant aimé.

LETTRE XXIV.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

JE n'ai plus que quinze jours à vivre ſéparé de vous, ma chere amie. Je vois approcher le moment auquel j'aurai la ſatisfaction de vous retrouver. Que j'ai de choſes à vous dire ! Mais mon émotion ſera ſi vive, qu'elle m'ôtera la faculté de parler ; car, dès-à-préſent, je ſuis tellement tranſporté de joie, en me repréſentant ma prochaine félicité, que mon eſprit en eſt troublé. Il me vient une foule d'idées plus agréables les unes que les autres ; je ne puis m'arrêter à aucune ; car tout eſt au-deſſous de ce que j'éprouverai en vous voyant. Que penſez-vous actuellement ? Que je voudrois le ſavoir ! Je me ſouviens de tout ce que vous me dites dans cette promenade que nous fîmes quatre jours

avant de nous quitter : vous aviez des doutes ſur ma conſtance : vous imaginiez que j'allois m'amuſer on ne peut davantage, quand je ſerois éloigné de vous ; que les fêtes & les plaiſirs partageroient tout mon temps, pendant que vous ſeriez livrée à l'ennui. Vous aviez encore la cruauté de me dire que vous appréhendiez que quelqu'autre femme ne me fît paſſer des moments dont il me ſeroit impoſſible de vous rendre compte. Que vous étiez injuſte, ma chere amie, & que je gagnerois à vous faire le détail de toutes mes actions ! Il n'y en a pas une dont vous puiſſiez me ſavoir mauvais gré. Vous n'êtes pas ſortie de mon cœur un ſeul moment. Je vous ai conſultée ſur les objets les plus indifférents ; cependant je m'attends bien à quelques petits reproches de votre part : on vous aura peut-être fait le récit de quelque voyage ou de quelque converſation dont j'aurai été. Vous me demanderez, peut-être, pourquoi j'en étois, & pour-

quoi je perdois un temps qui auroit dû être employé à penſer à vous : devois-je me diſſiper, ſachant que vous étiez accablée de chagrin ? Mais vous vous abuſeriez, ma chere amie, ſi vous croyiez que je pûſſe participer à aucun plaiſir. Vous ſentez par vous-même la peine que l'on éprouve dans bien des circonſtances auxquelles il faut ſe prêter néceſſairement. Me ſoupçonneriez-vous d'inconſtance ? Je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée. Si j'ai paru prendre part aux amuſements, ce n'a été qu'à regret, & je n'y ai éprouvé que le plus mortel ennui ; ſoyez-en perſuadée. Me ſuppoſeriez-vous aſſez d'inhumanité pour m'y livrer, lorſque je ſais que tout ce que j'ai de plus cher, eſt dans l'affliction ? Ne vous y méprenez pas, ma chere amie, vous feriez injure à mes ſentiments. Pourquoi vouloir me trouver coupable ? Vous laſſez-vous de votre attachement pour moi ? Cherchez-vous des prétextes ſpécieux

pour rompre nos engagements ? Mes imperfections ſont ſans nombre, j'en conviens : mais qu'eſt devenu le temps où l'amour les diminuoit à vos yeux ? Il faut que vous ne vous intéreſſiez plus à moi, pour m'accuſer d'avoir pris du plaiſir ſans vous. Non, ma chere amie ; ſi vous avez cru que mon cœur fût digne du vôtre, il l'eſt plus que jamais. Il ne reſpire que pour vous. A l'égard des qualités de l'eſprit, je conviens de tout l'avantage que vous avez ſur moi ; mais jamais vous ne vous en êtes prévalue. Si quelquefois il vous eſt arrivé de louer le mien, j'ai ſenti que ce n'étoit que par bonté, & pour ne pas me décourager. Quel ſujet vous ai-je donné, pour ne me plus traiter avec la même indulgence ? J'oſe dire que je la mérite. Je n'ai rien négligé de tout ce que vous m'avez preſcrit ; je tâche de profiter de tous les avis que vous me donnez : vous êtes l'ame de ma vie. Je ſens que je ne puis me bien conduire

que par les ſoins que vous prenez de moi : ſi vous daignez me les continuer, je ſuis le plus heureux de tous les hommes; & ſi vous mabandonnez, j'en deviens le plus malheureux.

Que j'attends avec impatience le moment de vous entretenir! Voilà deux mois que j'ai paſſés ſans entendre ſeulement parler de vous. Auparavant, nous nous voyions toutes les ſemaines; je goûtois un plaiſir inexprimable à vous faire part de tout ce que j'avois de plus ſecret; je liſois à chaque moment dans vos yeux; ils me témoignoient une ſatisfaction entiere. Il a fallu ſe ſéparer : quelles peines n'avons-nous pas éprouvées? Mais que ſeroit-ce ſi vous aviez ceſſé de m'aimer! Non, cela n'eſt pas poſſible; mon cœur me raſſure; il n'a rien à ſe reprocher; il eſt tel qu'il étoit lorſque j'ai eu le bonheur de vous plaire. Qu'aurois-je à craindre? Le temps ne peut avoir de pouvoir ſur le vôtre, dès qu'il n'en a point ſur le mien. Je

n'ai pas beſoin d'autres preuves pour diſſiper mes craintes : je ne doute plus de vos ſentiments ; les miens me ſont garants des vôtres, & il n'eſt pas poſſible qu'ils me trompent. Nous allons donc nous revoir, ma chere amie. Je n'y ſaurois penſer ſans être tranſporté de joie ; la ſentez-vous autant que moi ? Que je deſirerois d'en être témoin ! Je ſuis ſûr que je mourrois de plaiſir. Adieu, ma chere amie : je ne puis vous exprimer à quel point je vous aime, & mon amour ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE XXV.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

LA Lettre que je viens de recevoir de vous, m'a cauſé une joie qu'à peine puis-je exprimer. Eſt-il bien vrai que dans quinze jours je vous reverrai? J'ai cru le lire écrit de votre main : hélas! ſi mes yeux m'avoient trompée, & que, d'accord avec mon cœur, qui deſire votre retour avec tant d'ardeur, ils m'euſſent fait entrevoir un bonheur qui ne doit pas m'arriver ſi-tôt, que je ſerois malheureuſe! Non, je ne pourrois m'en conſoler. La ſatisfaction que j'ai reſſentie feroit place à la douleur la plus vive. Mais pourquoi chercher des ſujets d'affliction, quand tout conſpire à combler mes vœux? Je dois, au contraire, me livrer ſans réſerve à la douceur que cette nouvelle doit répandre dans mon

ame. Quoique notre ſéparation doive encore durer long-temps, la fin m'en ſera ſi agréable, que j'eſpere la ſupporter aiſément. Je vais m'occuper ſans ceſſe du bonheur qui m'attend. Nos cœurs éprouveront alors ces tranſports délicieux réſervés aux ſeuls amants. Le ſouvenir des peines que nous avons ſouffertes, au lieu de l'altérer, ne ſervira qu'à redoubler encore notre félicité. L'abſence, qui affoiblit les paſſions médiocres, n'aura fait qu'augmenter la nôtre, & nous nous aimerons en nous revoyant, encore plus, s'il eſt poſſible, que lorſque nous nous ſommes quittés. Quand arrivera cet heureux inſtant, qui doit réunir deux cœurs ſi tendrement attachés l'un à l'autre ! Que de choſes nous aurons à nous dire, après deux mois d'abſence ! J'ignore même ſi je pourrai me reſſouvenir de divers mouvements qui m'ont agitée depuis votre éloignement : d'ailleurs, le plaiſir que je goûterai, effacera de mon eſprit tou-

tes les inquiétudes qui l'ont alarmé ; il ne pourra plus être rempli que d'idées agréables, & propres à nous faire jouir d'un bonheur ſans égal. Je n'ai jamais reſſenti une impatience auſſi vive. Je compte les heures, & même les minutes, que j'ai encore à parcourir juſqu'à cet inſtant ſi deſiré. Mon cœur m'aſſure que je vous retrouverai auſſi amoureux que lorſque vous me quittâtes : je lirai dans vos yeux cette tendreſſe qui ne peut être comparée qu'à celle que j'ai pour vous. Ces diſcours dans leſquels vous peigniez ſi bien la paſſion dont vous brûlez pour moi, me retraceront ma félicité paſſée, en m'en faiſant éprouver une nouvelle qui n'aura pas moins de charmes. Mon cœur pourra à peine ſuffire à mon amour. Pourquoi n'en ai-je qu'un ?

Je vous attends de lundi en huit. Ne manquez pas de venir de bonne heure ; vous verrez mon ame voler au-devant de la vôtre. Je tâcherai d'écarter tous

les importuns qui pourroient nous troubler. J'ai peur qu'à la réception de cette Lettre, vous ne me croyiez folle ; mais je vous avouerai que je ne ſuis plus maîtreſſe de moi, tant la joie me tranſporte. Si vous m'aimez, vous devez être dans la même ivreſſe que moi. Adieu, mon ami, adieu tout ce que j'ai de plus cher au monde. Puiſſe un retour heureux vous ramener comme je le deſire, auprès d'une femme qui ſouhaite avec tant d'ardeur de ſe voir réunie à l'unique bien pour lequel elle reſpire. Je vais encore une fois relire vos Lettres ; elles me font un plaiſir extrême. Songez que je vous attends, que je vous adore, & que le moindre retardement me mettroit au déſeſpoir.

LETTRE XXVI.

De la même au même.

LE temps ne me permit pas la derniere fois que je vous écrivis, mon cher ami, de répondre aux différents articles de votre Lettre. J'étois d'ailleurs ſi tranſportée de l'idée de vous revoir bientôt, que je ne pouvois vous entretenir d'autres choſes. Je me trouve un moment de libre, & je l'emploie avec plaiſir à diſſiper les ſoupçons que vous me témoignez ſur ma conſtance. Vous devriez être perſuadé de mon amour. Cependant vous me paroiſſez preſque en douter. Vous me faites l'injure d'imaginer que je pourrai un jour oublier les ſerments que je vous ai faits cent fois de vous aimer toute ma vie. Mais je vous pardonne, à condition que vous bannirez pour jamais cette penſée de votre

eſprit. Au reſte je ne puis vous en ſavoir mauvais gré ; c'eſt un effet de votre délicateſſe. J'ai eu les mêmes alarmes ſur votre fidélité : j'ai craint que quelque objet, plus digne que moi de vous fixer, ne me fît perdre votre cœur ; je ne vous ai même pas caché mes inquiétudes à cet égard ; mais elles ſont paſſées. Oubliez mon injuſtice comme j'oublie la vôtre : ne ſongeons plus aux chagrins qu'elle a pu nous cauſer à l'un & à l'autre, & ne nous occupons que de notre tendreſſe.

Je vous attends ici avec une impatience inconcevable. Tâchez d'avancer mes plaiſirs, en hâtant votre retour. Mais pourquoi vous preſſai-je ? Votre cœur doit vous dire encore mieux que moi, de ne pas retarder votre départ. Quand on doit aller retrouver ce qu'on aime, a-t-on beſoin d'être excité à rompre tous les obſtacles qui pourroient s'y oppoſer ? Lorſque nous nous étions donnés un rendez-vous, quel ſoins ne

prenois-je pas, afin de n'y point manquer? Eh, que ces ſoins m'étoient chers! l'ardeur avec laquelle je m'y portois me faiſoit toujours trouver le temps que je paſſois éloignée de vous, comme un ſiecle, & celui où j'étois avec vous comme un inſtant. Quelle différence à préſent! Je ſuis loin de vous, & nous ne ſommes pas encore à la veille de nous rejoindre! Quand nous habitions la même ville, deux jours ſans nous voir me paroiſſoient une abſence inſupportable, & il faut que j'en paſſe encore douze ſans avoir ce plaiſir. Cependant, quand je les compare à tous ceux qui ſe ſont écoulés, je me trouve heureuſe de n'avoir qu'un terme auſſi court pour arriver au bonheur qui m'attend. Adieu; venez promptement, & ſoyez perſuadé que malgré les caprices du ſort, je vous aimerai toujours.

LETTRE XXVII.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

LES jours vous paroiſſent-ils auſſi longs qu'à moi, ma chere amie? En vérité, c'eſt autant de ſiecles. Je fais mon poſſible pour m'imaginer que vous m'avez donné le terme de huit jours pour vous voir. Il nous eſt ſouvent arrivé d'être ce temps-là ſans nous parler : mais je ne puis m'accoutumer à une ſemblable illuſion. Ce court intervalle ſe trouve à la ſuite d'une ſi longue abſence, qu'il ne ſert qu'à redoubler mon empreſſement. Mon impatience n'eſt pas concevable. Je dois partir d'ici mardi, pour arrivet à L... la veille de la Touſſaints. Je regarderai les jours que je paſſerai en voyage, comme des jours heureux; ils ſerviront à me conduire au bonheur où j'aſpire depuis ſi long-temps,

& à me rendre le plus fortuné de tous les hommes. Je ne ſais cependant quel préſage ſiniſtre me fait craindre d'arriver à... Que j'y appréhende le retour de mes parents ! Ils n'ont ceſſé de m'entretenir de projets qui me font frémir. Il y a deux jours que j'étois occupé de la plus agréable chimere ; mais en approchant de .... elle ne ſert qu'à me tourmenter. Je rêvois au plaiſir qui m'étoit préparé. Je m'endormis dans les idées les plus flatteuſes. L'on me remit une Lettre d'une écriture inconnue, cachetée de noir, ce qui me la fit ouvrir avec précipitation. J'y appris que vous étiez veuve. Je partis à l'inſtant, mais la promptitude fut inutile : vous n'étiez point prévenue, il me fut impoſſible de vous voir. Je revins quelques jours après, & je vous trouvai ; mais avec des importuns qui ne nous permettoient pas de nous parler librement. Je démêlai dans vos yeux les ſentiments de votre cœur : ils m'annonçoient des diſpoſitions dont le mien fut charmé.

charmé. Enfin, nous reſtâmes ſeuls. Vous commençâtes par me regarder attentivement : vous verſâtes quelques larmes ; vous me permîtes d'interpréter en ma faveur tout ce que la poſition où vous étiez vous défendoit de m'expliquer. Je me jettai à vos genoux. Vous ſouffrîtes que je vous y découvriſſe juſqu'à quel point j'étois pénétré de reconnoiſſance ; je vous fis des ſerments & des proteſtations que je brûlois d'envie de réitérer à la face des Autels. Vous me ſerrâtes la main, vous parûtes donner votre approbation aux meſures que j'avois deſſein de prendre pour aſſurer mon bonheur Vous ne me dîtes rien, mais que votre ſilence fut énergique ! Je ſortis, perſuadé que rien ne pouvoit plus s'oppoſer à ma félicité. Je voyois tout le monde empreſſé à vous plaindre ; mes parents me paroiſſoient prendre plus de part que qui que ce fût, à votre ſituation. Je les amenai au point de s'y intéreſſer véritablement. Enfin, je

leur découvris mes vues : ils m'en marquerent d'abord leur ſurpriſe ; je les conjurai de ſe rendre à mes deſirs. Je fus pluſieurs jours ſans vous voir, parce que je voulois vous rapporter un conſentement unanime, ſans vous fatiguer du détail des démarches que j'étois obligé de faire. Enfin je réuſſis. Toute ma famille applaudit à mon choix ; ſon ſeul regret même étoit que la bienſéance s'oppoſât au prompt accompliſſement d'une union ſi ſouhaitée. J'allai vous porter cette nouvelle : que vous m'en parûtes charmée ! Vous m'oubliâtes dans ce moment. Toute votre amitié, toute votre affection fut pour ceux qui conſentoient à notre félicité ; j'en étois preſque jaloux. Vous aviez un empreſſement exceſſif de leur témoigner votre joie. Que je les aimerai, mon cher ami, me diſiez-vous ! Jugez du bonheur dont je jouiſſois alors. Oui, quand j'y penſe, j'oublie tous mes chagrins & mes inquiétudes. Je ſuis ſi rempli de cette idée, que je ne me

figure pas que nous ne puiſſions quelque jour la réaliſer. Mon Dieu, que nous ſerions heureux ! Enfin, vous me dîtes que les plus grands obſtacles étoient levés. Je voulus ſavoir comment vous vous y prendriez pour obtenir le conſentement qui vous étoit néceſſaire : vous me répondîtes que vous n'aviez pas beſoin de conſeils ; que les efforts que vous alliez faire vous aſſuroient du ſuccès ; & effectivement, lorſque nous nous revîmes, quelques jours après, tous nos vœux étoient comblés. Nous pouvions nous entretenir librement ; il n'y avoit pas un inſtant de la journée qui ne nous fût favorable : nous n'aſpirions qu'au moment d'être unis pour jamais. Tout va nous faire un devoir de notre attachement, me diſiez-vous ; que nous trouverons de ſatisfaction à nous en acquitter ! Nous ne vivrons que pour nous aimer ! Telle ſera notre Loi ! Qu'il eſt doux & facile d'en ſuivre une ſemblable ! Voilà, ma chere Maîtreſſe, vos

châteaux en Eſpagne & les miens : mais vous ne ſauriez croire combien ils m'occupent ; cette idée ne me quitte point : c'eſt ce qui me perſuade quelquefois qu'elle n'eſt pas tout-à-fait chimérique. Elle me ſoutient & me fait paſſer du temps agréablement ; rien même ne la combat. Hélas ! à l'heure où je vous écris, j'en ſuis plus rempli que jamais. Je me dis que les plus grands événements peuvent s'opérer en peu de jours. On en a vu arriver de plus ſinguliers. Si celui dont dépend notre bonheur ſe trouvoit effectué à l'heure que vous ouvrez cette Lettre ! Hélas ! nous ne pouvons l'eſpérer, ni ne devons même le ſouhaiter ! Nous étions faits l'un pour l'autre, mais condamnés par le deſtin à vivre ſéparés pour jamais. Cette ſéparation me fait plus trembler que je ne puis dire. J'ai deſiré avec la plus vive impatience de voir arriver le moment qui me rapprocheroit de vous ; en y touchant, je m'apperçois que ſi j'ai gagné d'un côté, de l'autre ; j'arrive

à celui qui va me conduire au précipice le plus affreux. M'y verriez-vous tomber, ma chere amie, ſans daigner me tendre la main? Auriez-vous la cruauté de m'abandonner après m'avoir tant aimé? Voudriez-vous devenir mon bourreau? Hélas! j'ignore quelle ſera la conduite que vous tiendrez dans ce cas avec moi; mais je ſais bien que je ne ſurvivrois jamais à la douleur que me cauſeroit le moindre refroidiſſement de votre part. Adieu, ma chere amie; en vérité, c'eſt vous entretenir de choſes bien triſtes, dans un moment où je devrois me livrer à la plus grande joie. Mais l'idée de vous perdre, pour me donner à une autre qu'il me ſera impoſſible d'aimer, me plonge dans une ſi grande affliction, qu'elle efface toutes les images riantes que l'eſpérance de vous revoir bientôt préſente à mon imagination. Adieu, ma chere amie: je ne me ſens pas la force de vous en dire davantage.

LETTRE XXVIII.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

LA Lettre que je viens de recevoir de vous, mon cher ami, m'a cauſé une douleur inexprimable. Se peut-il que, preſqu'à la veille de nous revoir, après une auſſi longue abſence, votre ame ſoit plongée dans la triſteſſe, & que votre imagination ne vous préſente qu'un avenir funeſte. Les maux dont nous nous ſommes plaints juſqu'ici, ne ſont rien, à la vérité, en comparaiſon de ceux que vous redoutez ; mais pourquoi nous en occuper dans un moment où tout ſemble favoriſer nos vœux ? Vos triſtes préſages m'alarment autant que vous, & la douceur dont je jouiſſois en penſant au bonheur qui nous attend, s'eſt tournée en affliction. L'idée de n'être jamais à vous me déſeſpere ; mais celle de vous

voir dans les bras d'une autre, me met le poignard dans le cœur. Lorſque j'y réfléchis, la raiſon m'abandonne, & je n'enviſage plus qu'un abyme de malheurs où je me perds. Quoi donc! faut-il ſe réſoudre à être privé pour toujours du ſeul bien qui pourroit nous rendre heureux l'un & l'autre? Non, je ne puis renoncer à une eſpérance flatteuſe qui s'offre quelquefois à mon eſprit, ainſi qu'au vôtre, & qui me dit que le ſort ne nous ſera pas toujours contraire, & que, peut-être, nos vœux ſeront un jour ſatisfaits. Hélas! à l'inſtant où je vous écris, je ne vois que trop que tout détruit mon attente. Ma félicité s'évanouit, & ne me laiſſe après elle qu'un vuide affreux. Je ſens mes larmes prêtes à couleur. Finiſſons ce triſte entretien. Il vous afflige ſans doute autant que moi. Nous avons aſſez d'autres ſujets de nous plaindre, ſans chercher à nous occuper de peines qui ſont ſans remede. Faſſe le Ciel qu'au moins

celles que nous craignons, ne viennent pas mettre le comble à nos infortunes ! L'amour que j'ai pour vous me les repréſente avec toute l'horreur qui les accompagne. Adieu. Je vous embraſſe. Aimez-moi toujours. Pour moi, je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE XXIX.

De la même au même.

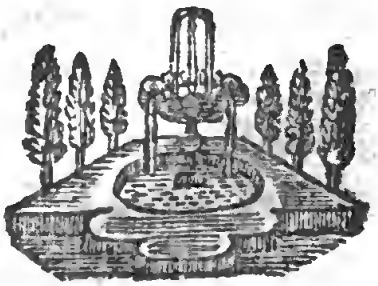
QUERELLEZ-MOI, mon cher ami, je le mérite; & ſoyez ſûr que quelques reproches que vous puiſſiez me faire de vous avoir retenu hier trop long-temps, vous n'ajouterez rien à ceux que je me ſuis faits à moi-même. M. H.... ne m'a pourtant point témoigné de mécontentement de vous avoir trouvé chez moi; mais il m'a rappellé ſeulement que je lui avois dit poſitivement la veille que je ſortirois, & que même ſa mere l'ayant envoyé pour me chercher, il étoit venu uniquement attendre que je fuſſe de retour pour m'emmener chez elle. Madame de A***, qui a compris dans le moment de quelle conſéquence pouvoit être ce qui-pro-quo, a repréſenté à M. H.... qu'étant incommo-

dée, elle m'avoit priée de lui tenir compagnie. Je ne ſais s'il l'a cru; je penſe que vous ferez mieux de ne pas aller ſouper mardi où vous comptiez; mais il n'y a aucun inconvénient que vous vous y rendiez, parce que, ſûrement, vous ne m'y trouverez pas; j'irai ſur les ſept heures & demies du ſoir chez Madame B.... Si vous voulez vous y trouver, je vous y verrai. Venez toujours jeudi, comme nous en ſommes convenus, ſur les quatre heures, & ne vous engagez point pour vendredi, parce que je compte ſur vous, ainſi que vous me l'avez promis.

Je ne ſais ſi vous avez dormi cette nuit; mais pour moi je n'ai pas fermé l'œil. Je ſuis folle, la tête me tourne, je vous aime plus que jamais. Je me reproche les marques que je vous en donne, ſans qu'il me ſoit poſſible de prendre la ferme réſolution de ne plus vous en accorder à l'avenir. En un mot, je ſuis dans un combat continuel entre

l'amour & la vertu; mais le premier l'emporte toujours. Que ne m'eſt-il permis de ne vous rien laiſſer à deſirer! Vous n'auriez plus à vous plaindre de ma cruauté, comme vous fîtes hier, & vous ſauriez que ma tendreſſe eſt pour le moins auſſi forte que la vôtre, par le plaiſir que j'aurois à vous ſacrifier tout ce qui m'eſt le plus cher au monde. Quelle ſatisfaction ne ſeroit-ce pas pour moi d'être aſſurée que je ferois tout votre bonheur! Il faut avoir une paſſion telle que la mienne, pour reſſentir la douceur qu'il y auroit à ne rien refuſer à ce qu'on aime. Mais qu'allez-vous penſer de moi? Mon cœur ſe dévoile trop à vos yeux; l'amour me le pardonnera; celui qui en eſt l'objet doit me le pardonner auſſi: il connoît la pureté de mes ſentiments, & doit être perſuadé qu'il n'y a que cet amour extrême qui puiſſe me cauſer un tel délire. Mais mon devoir s'offenſe de tant de foibleſſe. Je ne puis y être fidele en

m'abandonnant au penchant que j'ai pour vous. Adieu. Serai-je toujours eans cet état, livrée à ma tendreſſe & à mes remords ? En eſt-il un plus triſte ? Mais ſi vous m'aimez toujours, mes peines me ſeront cheres, puiſque c'eſt vous qui me les cauſerez. Adieu pour la derniere fois, mon cher ami. Songez à moi à tous les inſtants ; & ſoyez ſûr que vous m'occupez ſans ceſſe.



LETTRE XXX.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

J'AI mille choſes à vous dire, ma chere amie. Vos ſoupçons, votre inquiétude, vos agitations me fourniroient de quoi vous écrire un volume plus intéreſſant pour moi, que ne le ſeroit pour un Poëte une Tragédie, qu'il ſe ſeroit engagé à donner dans trois mois. Chacun s'affecte de ce qui le touche le plus : convenez-en avec moi. Un Géometre ne penſe qu'à la ſatisfaction qu'il aura d'avoir réduit l'opération la plus abſtraite à la démonſtration la plus ſimple & la plus évidente. A quelle gêne, à quelles tortures ne met-il pas ſon eſprit ? Le temps qu'il y employe s'écoule cependant avec délices. Un an ou deux ans même ne lui paroiſſent rien, s'il eſt enfin parvenu à ſe convaincre de la

juſteſſe de ſes conſéquences. Que de contentement pour lui ! D'un autre côté quels plaiſirs ſe prépare un Auteur par l'eſpérance de la réuſſite d'une piece de théatre ? Elle le ſéduit de maniere qu'il compte pour rien les peines & le travail qu'elle lui coutera. Le ſujet en eſt admirable, il eſt tiré de l'hiſtoire d'Angleterre. Y a-t-il rien de ſi beau qu'un ſujet Anglois ? Les idées ne ſe rangent pas ſi aiſément qu'on l'auroit pu déſirer. On les retourne, on les arrange. Il en ſurvient d'autres, on les ſaiſit : tout eſt utile ; on les laiſſe mûrir, elles trouveront leur place au quatrieme acte. C'eſt un enfant que l'on éleve, & qui né ſous les plus heureux auſpices, ne manquera pas, quand il aura pris de la force, de procurer à celui qui lui a donné l'être, toute la gloire qu'il en pouvoit attendre. Qu'on eſt heureux de n'avoir que de l'eſprit, & du jugement ! On s'occupe toujours utilement pour ſoi & pour les autres. L'ame eſt abſolument à elle-mê-

me. Elle n'eſt remplie que d'objets qui ne l'occupent qu'en l'amuſant : la mienne eſt perpétuellement au ſupplice. Je ſais bien que la vôtre y eſt auſſi quelquefois : mais que vous êtes heureuſe d'en avoir une ſoumiſe à votre raiſon ! Je ſuis bien éloigné de vous en blâmer, & bien ſûr que vous avez trop bonne opinion de moi, pour ne pas croire que je vous en eſtime davantage. C'eſt-là ce beau univerſel qui ſéduit tout le monde ; il faudroit être ſans goût & ſans principes, pour ne le pas admirer. Mais pardonnez aux tranſports d'un amant qui ne peut ſe diſtraire un moment de l'objet de ſa paſſion. Je n'ai d'ame que pour lui, je me ſens un éloignement total pour tout ce qui n'a aucun rapport à vous. Si les occupations auxquelles mon état m'aſſujetit, me font paroître indifférent pour tout le reſte, mon extérieur eſt bien démenti par tout ce que je reſſens au-dedans de moi. Je fais ſouvent ces réflexions, quand je me

ſurprens dans ce déguiſement. Je m'en veux du mal à moi-même. J'en gémis, je vous en demande pardon, & je me raſſure toujours par la certitude où vous êtes, que ces ſentiments que je ſuis contraint de feindre ſont contredits par ceux que j'éprouve en effet : je crains quelquefois que vous n'y ſoyez vous-même trompée. Rien ne me coûte davantage que cette diſſimulation. Je me ſens dans une gêne continuelle, parce qu'il m'eſt impoſſible de me montrer tel que je ſuis. J'affecte ſouvent devant vous une froideur & un air diſtrait, qui me déſeſpere. Les circonſtances m'y obligent. On m'en avertit la derniere fois que l'on me vit chez vous. J'y rêvai long-temps, paroiſſant encore penſer à autre choſe, pendant que vous ne ſembliez pas ſeulement vous appercevoir que je fuſſe préſent. Je ne devrois pas m'en plaindre. Car vous avez les mêmes raiſons que moi pour vous cacher auſſi: mais il n'y a rien de ſi injuſte qu'un

amant. Je me trouve perpétuellement en contradiction avec moi. Je ne ſais ſi vous êtes de même. Non, votre eſprit ne ſeroit pas ſi libre. Un travail obſtiné n'eſt pas compatible avec mon état : vous prétendez que la paſſion ne doit pas anéantir toutes nos facultés. Vous me l'avez dit en termes trop formels pour que je puiſſe douter que ce ne ſoit-là votre façon de penſer. J'ai ſenti d'abord l'avantage infini que vous aviez ſur moi, & je ne ſaurois diſſimuler juſqu'à quel point j'en ſuis jaloux. Je ne l'ai pas paru à vos yeux autant que je l'étois, parce que les remords que je reſſentois de mon injuſtice, me retinrent. Je ſuis certain que vous m'aimez. Mais j'apperçois des nuages qu'il m'eſt impoſſible de diſſiper. Vous avez eu raiſon de me dire que vous vous ſentiez contrainte avec moi. Je ne le vois que trop. Je me perds même en cherchant le motif qui vous a engagée à m'avouer que vous le ſeriez toujours. J'ai peur qu'il ne ſoit de nature à me

faire rougir. L'amitié ſeule devroit vous déterminer à ne pas me le cacher. L'amour n'a-t-il pas des prérogatives plus grandes. M'auriez-vous remarqué trop d'amour-propre ? Croiriez-vous n'être pas en droit de le réprimer ? Ce ſeroit un outrage que vous me feriez, d'employer des ménagements avec moi. Il n'y en a point à garder avec un homme que l'on a mis au comble du bonheur. Hélas ! Si cet inſtant m'avoit fait perdre votre eſtime, que je ſerois à plaindre ! J'ai penſé que ce malheur pourroit m'arriver, & que me croyant capable d'inconſtance, vous ne vous teniez en réſerve, que pour vous aſſurer ſi j'étois le même que j'avois toujours été. Je n'en ai que plus de paſſion & plus d'attachement ; & vous ne me témoignez que des ſoupçons. Vous jugez de moi par les autres hommes : effectivement je n'en ſuis diſtingué que par le choix que vous avez bien voulu faire de moi. Je trouve dans la préférence que

j'ai eu le bonheur d'obtenir, la raiſon de vous diſſuader de votre mauvaiſe opinion. Nous ne devons point au haſard les ſentiments que nous nous ſommes inſpirés mutuellement. Ils ſe ſont fortifiés par l'eſtime, du moins de ma part, & ſe ſont accrus par la réflexion. En conſéquence, j'ai donné carriere à mon imagination, & je ne vous cacherai pas que je l'ai laiſſé aller tout auſſi loin qu'elle le pouvoit. J'ai cru que ſans trop oſer me livrer à l'eſpoir, il étoit néceſſaire de ſuppoſer ce cas où je n'aurois plus rien à deſirer. J'ai examiné alors s'il étoit vrai, que la jouiſſance devint, comme on le prétend, le tombeau de l'amour, & je n'ai trouvé ce préjugé fondé qu'autant que les principes de l'attachement l'étoient peu, ou plutôt quand ce n'en étoit pas un véritable. Rien n'eſt ſi commun que la profanation du terme d'attachement. On le croit ſynonyme de celui de goût, & l'on emploie celui de paſſion pour déſigner l'un & l'autre. Je

penſe cependant qu'on doit y mettre une grande différence. Le goût n'affecte que les ſens. Il eſt quelquefois le germe du ſentiment, mais rarement. L'illuſion s'y joint pour l'ordinaire, & l'on n'ouvre les yeux que lorſqu'il n'eſt plus temps de s'appercevoir qu'on s'eſt trompé dans ſon choix. Un homme ſe demande alors les motifs de ſon changement : il en eſt étonné. Il cherche à ſe rappeller ce qui l'avoit ſéduit. Il n'y trouve que de l'idéal, rien de réel. Se préſente-t-il un autre objet ? le premier eſt oublié, ſouvent même ſans qu'il ſoit remplacé ; le dégoût ſurvient, & l'on ne doit pas en être ſurpris. L'amour n'avoit point l'eſtime pour baſe. Mais ſi au contraire deux perſonnes ſenſées remarquent d'abord de la conformité dans leurs caracteres, qu'elles aient été long-temps en garde contre la prévention, qu'elles ſe ſoient éprouvées réciproquement, qu'elles aient à-peu-près le même genre d'eſprit ; (la même étendue, la même ſaga-

cité n'eſt pas même bien néceſſaire) je crois qu'elles chercheront à ſe lier. Ce rapport cependant ne ſuffit pas encore pour s'aimer. Il faut connoître l'intérieur : mais ſi le cœur eſt droit, & toujours porté à la vertu, que l'eſprit ſoit juſte & le jugement ſolide, il eſt impoſſible que deux perſonnes douées de toutes ces qualités ne ſoient prévenues en faveur l'une de l'autre : ſi elles ſont aſſez heureuſes pour ſe voir ſouvent, la confiance s'établit bientôt entre elles, l'attachement devient éternel, & je ſoutiens que rien ne peut le rompre. Les mêmes reſſorts qui les ont fait agir dès le commencement, auront perfectionné l'ouvrage, & il ſubſiſtera toute leur vie. Elles s'en occuperont continuellement. Jamais aucun événement n'affoiblira une paſſion établie ſur de pareils fondements. Elles ne peuvent ceſſer de s'eſtimer juſques dans leurs foibleſſes ; & il ſeroit trop déshonorant pour l'humanité, que le plus précieux témoigna-

ge de l'amour devint l'époque de quelque refroidiſſement. Je vous laiſſe maîtreſſe de l'application des deux différentes paſſions, & que je viens de dépeindre, ma chere Amie. Que je ſerois flatté que d'après ma définition, vous trouvaſſiez dans le choix que vous avez fait, de quoi vous raſſurer ! Il ne ſeroit même pas en mon pouvoir de ne pas vous aimer toute ma vie. Je ne me rendrai jamais indigne de tout ce que vous avez fait pour moi. Mon ſeul bonheur ſera de vous être éternellement attaché, & de vous adorer le reſte de mes jours. Trouveriez-vous que ma tendreſſe fût diminuée pour vous ? J'oſe dire qu'il faudroit que vous fuſſiez changée à mon égard, & j'ai bien lieu de me flatter du contraire.

On me tira en particulier hier chez vous pour me faire part d'un ſecret, que vous m'aviez confié il y avoit déjà longtemps. Je parus fort étonné, & jouai très-bien mon perſonnage. On me dit

que c'étoit à mon refus que Mademoiſelle L..... épouſoit M. P..... On étoit inſtruit, à ce qu'il me ſemble, de tout le reſſentiment que ſa famille en conſervoit, & l'on me promit d'entrer dans de plus grands détails ſur cet objet. Adieu ma chere Amie. Aimez-moi toujours. Comptez ſur ma conſtance, & ſur la ſincérité de mes ſentiments pour vous. Il ne dépend plus de moi de ne les pas avoir. Je m'en occupe continuellement. Ils font mon bonheur, & toute la douceur de ma vie. J'eſpere avoir le plaiſir de vous voir mercredi. Adieu, diſſipez-vous davantage, s'il eſt poſſible, & calmez vos inquiétudes, ſi ma tranquillité vous eſt chere.

LETTRE XXXI.

Madame de Mirevaux à Monſieur de Nerville.

O CIEL ! que viens-je d'apprendre ! Vous vous mariez ? Je vous perds, & vous m'enviez encore la triſte conſolation d'en être inſtruite par vous-même. Me trahiriez-vous ? Non. Je ne le ſaurois croire. Mais ce coup eſt trop affreux pour que je puiſſe y ſurvivre. On venoit de me ſaigner, lorſque j'ai appris cette accablante nouvelle. J'ai penſé vingt fois arracher ma bande, & laiſſer couler mon ſang. Mais qu'ai-je beſoin de ſecours étranger, pour terminer des jours malheureux que vous venez de proſcrire ? Ma ſeule douleur ſaura bien mettre fin à une vie qui m'eſt odieuſe, puiſqu'elle ne peut plus vous être conſacrée. Vous avez ſigné l'arrêt de ma mort,

mort, en consentant à des liens qui nous séparent pour jamais. Je le subirai sans peine..... Notre ami Blaincourt entre dans ce moment dans ma chambre, sa vue me met le poignard dans le cœur.... les forces me manquent..... je ne puis en dire davantage.... Adieu.... je me meurs.

LETTRE XXXII.

M. de Blaincourt à Madame de Mirevaux.

VOTRE ſort me paroît ſi déplorable, Madame, & je vous trouve ſi digne de pitié, que depuis que je vous ai quittée, je n'ai pas été un moment ſans réfléchir à votre cruelle ſituation. Mais plus j'y penſe, plus je vois que ſi vous ne vous armez pas de courage, vous allez mettre le comble à votre malheur, en exigeant de Nerville qu'il renonce au mariage. Comme c'eſt la journée de demain qui peut en décider, je ne puis m'empêcher de vous en parler encore. Je ne vous dirai point de vous détacher en un inſtant. Je ſais aſſez combien il en coûte pour faire un pareil effort; mais rentrez en vous-même, & vous vous convaincrez que vous n'écoutez que votre amour; que vous vous abandonnez en-

tiérement à tout ce qu'il vous ſuggere, ſans vouloir conſulter votre raiſon. Rappellez-la pour un moment, cette raiſon, & toute la fermeté dont vous êtes capable. Vous verrez que vous allez vous perdre & vous plonger dans un abyme de maux. Vous me demandez des conſeils. Je n'en ai point d'autre à vous donner que celui de renoncer pour jamais à voir Nerville en particulier; de lui défendre de vous entretenir de ſa paſſion, & de vous interdire à vous-même la liberté de lui parler de la vôtre. Vous ne réuſſirez point encore, ſi vous le lui dites vous-même: Vous convenez qu'il a le talent de vous perſuader, & que vous ne pouvez réſiſter à l'impreſſion que vous fait ſa douleur. Ce n'eſt donc qu'en lui écrivant, que vous réuſſirez; mais ſur-tout évitez, après cette démarche, de vous trouver ſeule avec lui. Je ne doute point qu'avec le temps vous ne veniez à bout de ſurmonter votre foibleſſe; car en-

fin, ſuppoſons que vous laiſſiez Nerville ſe marier, & que vous le revoyiez enſuite, en ſerez-vous plus heureuſe? Vous exciterez peut-être la jalouſie de ſa femme: ſes aſſiduités auprès de vous ſe rallentiront à l'avenir; vous aurez tous les jours de nouveaux ſujets de chagrin; vous le plongerez lui-même dans des malheurs ſans fin, & vous menerez la vie la plus affreuſe. D'un autre côté, ſi, pour l'amour de vous, il refuſe tout engagement, vous affligez ſa famille: elle peut découvrir que c'eſt vous qui vous oppoſez à ſes deſirs, & cette découverte fera tort à votre réputation. Mais je veux bien encore que ce ſecret reſte enſeveli, en ſerez-vous moins à plaindre? Vous convenez vous-même que ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine que vous parvenez à vous voir en particulier, une fois en quinze jours. Vous vous laſſerez de cette contrainte, ce qu'il eſt très-naturel de préſumer. Vous laiſſerez venir Nerville plus ſouvent

chez vous : à la fin, ſes fréquentes viſites pourront faire naître des ſoupçons, peut-être à votre mari même. Sans tous ces motifs, les remords ſeuls dont vous ſerez ſans ceſſe déchirée, feront votre tourment. D'ailleurs les goûts changent ; on n'en a que trop d'exemples : ſi vous veniez à ceſſer d'aimer Nerville, quels reproches n'auriez-vous point à vous faire ? Son amour peut finir auſſi, & dans ce cas, nouvelles peines. De quelque côté que j'enviſage votre poſition, je n'y vois pour vous que des ſujets éternels d'affliction ; au lieu que ſi vous ſuivez mes conſeils, vous ſouffrirez ſans doute, mais vos ſouffrances auront un terme, ſur-tout ſi vous vous armez de courage. Je me flatte que vous ne me ſaurez pas mauvais gré de vous dire mon avis avec tant de franchiſe : ſongez que c'eſt l'amitié la plus tendre qui me le ſuggere, & que je voudrois vous voir la plus fortunée de toutes les femmes, fût-ce aux dépens même de

mon propre bonheur. Je vous le répete encore, ma trop malheureuſe amie, faites réflexion à tout ce que je viens de vous dire. Ce ſera l'entretien que vous aurez avec votre amant, ou ce que vous lui écrirez, qui décidera de votre ſort. En tout cas, à quelque parti que vous vous déterminiez, vous me verrez toujours prendre l'intérêt le plus vif à tout ce qui vous arrivera, & vous trouverez en moi l'ami le plus tendre & le plus fidele.

LETTRE XXXIII.

Madame de Mirevaux, à M. de Nerville.

JE ne puis me refuſer, mon cher ami, la triſte conſolation de vous tracer ici, pour la derniere fois, tous les ſentiments dont mon ame n'eſt que trop remplie. Je devrois peut-être vous les cacher, pour vous aider à me bannir de votre ſouvenir ; mais mon amour s'oppoſe à cet effort. Oui, je vous ai aimé, & je vous aime encore mille fois plus que ma vie. Ma ſeule conſolation, dans mon malheur, eſt de n'avoir point au moins à rougir de l'objet de mon attachement. Vous méritiez ſeul toute la tendreſſe dont j'ai été capable ; tout en vous la juſtifioit. La paſſion reſpectueuſe que vous avez ſi long-temps reſſentie pour moi, ſans oſer me la découvrir ; les qualités auſſi aimables qu'eſ-

timables que vous poſſédiez, & que ceux qui vous connoiſſoient vous trouvoient comme moi, tout enfin me ſollicitoit en votre faveur. Comment y réſiſter ? Il m'auroit fallu une force plus qu'humaine. C'étoit donc une néceſſité pour mon cœur de ſe livrer au penchant qui l'entraînoit vers vous. Que j'y ai cédé avec plaiſir, & qu'il me ſeroit doux d'y céder encore ! Mais le deſtin, contraire à nos deſirs, vient arracher le voile que j'avois ſur les yeux. Ce bandeau fatal me cachoit tous les périls où je m'expoſois, & où vous vous précipitiez vous-même. Il eſt temps, mon cher ami, de faire de ſérieuſes réflexions. Elles m'engagent à vous conjurer de m'oublier pour jamais. Je crois que vous n'ignorez pas combien il m'en coûte pour exiger de vous un ſacrifice ſi contraire à l'amour dont je brûle encore ; mais il le faut, mon devoir me l'ordonne. Je vais ſubir la loi qu'il m'impoſe, quelque dure qu'elle me pa-

roiſſe : vous me verrez déſormais ferme à exécuter ma réſolution. Plus de foibleſſe, du moins à vos yeux. Je prévois tous les tourments que je m'apprête : j'en frémis quand j'y penſe ; mais vous devez vous-même m'encourager à les ſupporter, & j'oſe vous ſupplier, au nom des ſentiments que vous avez pour moi, de ne point chercher à me faire violer mes ſerments. Je vous défends de me parler davantage d'une paſſion qui va faire le malheur de ma vie. Je ne me ſens point encore aſſez de forces pour répondre de moi. Chaque mot que vous prononceriez, me pénétreroit de douleur. Je vais recourir à Dieu dans la ſincérité de mon ame : lui ſeul peut me ſoutenir dans les chagrins qui m'attendent. Nous avons vécu juſqu'à préſent l'un pour l'autre ; ne vivons plus que pour lui. J'eſpere qu'il me donnera un cœur nouveau, digne de le ſervir. Le mien eſt trop ſouillé de l'amour que j'ai pour vous. Plus de rendez-vous ; je

ne veux plus vous voir ſeule. Ce ſeroit m'expoſer à un danger trop évident; je pourrois y ſuccomber : en un mot, je le crains, & ma raiſon ne me dit que trop que ma crainte eſt bien fondée. Quelle réſolution ! qu'il va m'en coûter ! N'importe. Votre bonheur & votre tranquillité y ſont attachés. J'ai tout fait pour vous; il ne me reſte plus qu'à vous ſacrifier ce plaiſir ineffable que je trouvois à vous dévoiler mon ame : c'étoit un crime que je renouvellois chaque jour. Dieu m'en a punie; mais il m'ouvre aujourd'hui les bras de ſa miſéricorde : j'y cours les yeux baignés de larmes. Plût au Ciel que je ne les répandiſſe que pour expier mes fautes; mais hélas! je porterai malgré moi juſqu'au pied de ſes autels le trait fatal dont mon cœur eſt bleſſé. Je n'ai plus à vous demander qu'une grace, & je l'attends de vous. Conſervez toujours pour moi l'eſtime dont vous m'avez cru digne, & que je tâcherai de mériter en

effet, par la violence que je vais me faire pour étouffer ce malheureux penchant qui m'a conduite dans le précipice d'où je veux ſortir. Brûlez cette Lettre, je vous prie, & ſi vous en avez encore quelques-unes des miennes, faites-en de même. Adieu, mon cher ami. Quel adieu! j'en friſſonne. Il me ſeroit impoſſible de vous décrire l'état où je me trouve dans cet inſtant. J'éprouve au-dedans de moi un combat univerſel, dont je ſuis la triſte victime. Les forces m'abandonnent, ma plume me tombe des mains; je ne ſais plus ce que je fais. Adieu pour toujous. Souvenez-vous quelquefois de moi, & n'oubliez jamais que je ne ſuis malheureuſe, que pour vous avoir trop aimé.

LETTRE XXXIV.

Monſieur de Nerville à Madame de Mirevaux.

NON, Madame, non, je ne puis m'y réſoudre, & je ſens qu'il m'eſt impoſſible d'obéir à vos ordres rigoureux. Vous me défendez en vain de vous revoir. Plongez-moi, j'y conſens, un poignard dans le cœur, & laiſſez-moi expirer à vos pieds; c'eſt le ſeul bonheur qui me reſte à eſpérer. Contraint comme je le ſuis de paſſer dans les bras d'une autre, vous-même m'y forcez, cruelle, & vous m'abandonnez dans ce moment affreux. Je perds tout en un inſtant. Que vais-je devenir! Je ne vois plus qu'un vuide horrible. Non, vous ne pouſſerez pas l'inhumanité juſqu'à ce point; votre ame n'eſt point barba-

re : vous ne me priverez pas de votre préſence ; vous me recevrez encore : je volerai ce ſoir chez vous, pour vous fléchir ou mourir à vos yeux.

LETTRE XXXV.

Madame de Mireyaux à M. de Nerville.

COMME je ne veux pas que vous ayiez à me reprocher de vous avoir caché ma façon de penſer, relativement à la conduite que vous avez tenue envers moi, je vais vous découvrir ſans détours le fond de mon ame. Je crois que vous ne ſerez pas ſurpris que je veuille abſolument rompre avec vous, après que vous avez fait tout ce qui étoit néceſſaire pour m'y forcer. Si c'étoit votre projet, vous y avez réuſſi pleinement; ainſi vous devez être ſatisfait. Si vous m'euſſiez aimée véritablement, rien n'eût été capable de vous contraindre à prendre aucun engagement. Ne vous avois-je pas aſſuré que je ne vous reverrois plus de ce moment? Vous aurez à m'objecter, ſans

doute, que je vous l'ai conſeillé, & que je l'ai même exigé de vous, malgré le déſeſpoir où je prévoyois que votre mariage me plongeroit : mais je vous répondrai que mon devoir m'obligeoit à vous l'ordonner, & que le vôtre conſiſtoit à me déſobéir. D'ailleurs ce n'eſt point par vous que je l'ai appris ; vous m'avez en vain proteſté qu'il ne vous avoit pas été poſſible de m'en inſtruire. Vos larmes feintes n'ont fait que vous rendre plus coupable à mes yeux. Au moins, pour me perſuader de votre innocence, deviez-vous chercher à m'entretenir, & me montrer à quel point vous ſouffriez du ſacrifice que vous alliez faire. Mais non. Vous avez pouſſé l'ingratitude & la fauſſeté juſqu'au bout. Vous m'avez abandonnée malgré l'état où vous ſaviez que j'étois réduite ; vous en avez été témoin : mais au lieu d'en être attendri, vous avez inſulté à ma douleur. Enfin, voulant pénétrer le fond de votre ame, j'avoue

à ma honte, que j'eus la foibleſſe de vous prier de me venir voir pour m'éclaircir. Loin d'être touché de mes reproches, vous les tournâtes en plaiſanteries. Vous eûtes même la cruauté de me dire que vous étiez heureux, & de m'exagérer les qualités de la perſonne que le ſort vous a deſtinée; combien vous aviez de confiance en elle, & combien vous l'aimiez. Depuis ce jour, vous avez manqué deux fois au rendez-vous que je vous avois donné; & lorſque vous vous y êtes rendu, vous êtes venu tard, & toujours preſſé de me quitter. Mardi dernier, vous me dîtes en arrivant que vous ne ſeriez qu'un inſtant avec moi, parce que vous aviez une affaire indiſpenſable. Vous ſortîtes en effet, mais ce fut pour aller faire une viſite, afin de vous dédommager, ſans doute, de l'ennui que je vous avois cauſé, & vous n'en ſortîtes qu'à huit heures & demie. En un mot, mes yeux ſe ſont ouverts, mon ivreſſe eſt paſſée,

je vois votre inconſtance ; & ce qui m'accable, c'eſt de ſentir que ma foibleſſe en eſt la ſeule cauſe. Au reſte, je l'aurois peut-être éprouvée de même, quand je n'euſſe eu aucun tort ; mais au moins n'aurois-je pas à me reprocher un moment de délire, dont le ſouvenir me déchirera le cœur, & empoiſonnera le reſte de ma vie. Adieu. Je n'ai plus qu'une grace à vous demander, c'eſt de me rendre cette Lettre. Laiſſez-moi mourir en paix ; votre préſence ne ſerviroit qu'à redoubler mon martyre Je ne veux plus vous revoir, que le ſeul jour où vous me rapporterez ce dernier gage d'un amour dont vous étiez ſi peu digne.

LETTRE XXXVI.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

J'AI tout perdu, Madame; la Lettre que je viens de recevoir de vous ne m'en inſtruit que trop. Vous m'accablez des reproches les plus ſanglants ; vous me croyez coupable de l'ingratitude & de la perfidie la plus noire. Si j'avois tous les torts dont vous m'accuſez, je ſerois indigne en effet de paroître jamais à vos yeux. Mais j'eſpere que puiſque vous voulez bien daigner m'entendre encore une fois, vous rendrez juſtice à ma ſincérité & à mon amour. Je me flatte, dis-je, que je ſerai aſſez heureux pour vous convaincre que jamais mon cœur n'a ceſſé d'être à vous, & qu'il y ſera juſqu'au dernier moment de ma vie. J'irai demain vous remettre cette fatale Lettre, puiſque vous l'exigez de moi,

& que vous me faites l'injure de me ſoupçonner, ſans doute, capable d'en faire un mauvais uſage. Mais je ne vous rendrai jamais la promeſſe que vous m'avez faite de m'aimer toujours, & j'en conſerverai le ſouvenir juſqu'au tombeau.

LETTRE XXXVII.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

VOUS êtes donc parti, mon cher ami, & je ne vous verrai de quinze jours. Qu'ils vont me paroître longs ! je n'y ſaurois penſer ſans frémir. C'eſt de mon lit que je vous écris. Il me ſeroit inſupportable, s'il ne me donnoit la facilité de pouvoir penſer à vous ſans en être détournée : mais cette liberté m'y fait trouver mille charmes. J'y ſonge à vous ſans ceſſe ; on y raſſemble plus facilement ſes idées. Je m'imagine quelquefois vous voir, vous parler. Ce ſeul bien me ſuffit ; & pourroit on en goûter d'autre pendant l'abſence de ce qu'on aime ? Cette douce illuſion me fait oublier tous mes maux ; mais tandis que vous rempliſſez ſeul mon ame, êtes-vous auſſi occupé de moi ? Excuſez

mes craintes. C'eſt l'amour qui les cauſe, & ce motif doit vous les faire chérir. Une paſſion auſſi tendre que la mienne, ne ſauroit être tranquille. Agitée ſans ceſſe de différents mouvements, tantôt je ſuis jalouſe à l'excès : un inſtant après, ſi je vous vois, toutes mes inquiétudes diſparoiſſent. Vous avez un ſecret infaillible pour diſſiper les nuages qui s'élevent dans mon eſprit. Votre vue enfin eſt un ſpécifique pour toutes mes peines. Elle répand dans mon ame une douce langueur. Je n'exiſte plus que par vous. En un mot, vous aimer eſt la ſeule faculté qui puiſſe agir en moi. J'avois cru vainement qu'il me ſeroit poſſible de vous oublier. Comment ai-je pu l'eſpérer? Je n'avois pas ſans doute conſulté mon cœur, puiſque j'avois oſé former cette réſolution téméraire. J'en ai été bien punie. Que n'ai-je point ſouffert en voulant l'exécuter ! J'armois en vain mon courage. Toute entiere à l'amour, mes combats

n'ont ſervi qu'à mieux aſſurer votre victoire. Elle eſt telle, que rien au monde ne peut vous l'enlever. Mais que j'ai lieu de craindre qu'elle ne vous ſoit indifférente ! Vous trouvez dans une autre les qualités néceſſaires pour vous plaire. Tout vous engage à l'aimer. Je n'ai d'avantage ſur elle que celui de vous être mille fois plus attachée. Foible reſſource ! je le ſens bien. Je deſirerois poſſéder toutes les perfections, pour que votre raiſon ſe trouvât d'accord avec vos ſentiments. Raſſurez-moi, mon cher ami, ſi je vous ſuis encore chere ; ſongez que c'eſt la violence de ma paſſion pour vous, qui m'agite ſi cruellement, & que vous ſeul pouvez y apporter remede. La vôtre doit vous dicter ce qui eſt propre à me calmer ; ce qu'elle vous inſpirera, guérira peut-être mes ſoupçons.

Vous vous rappellez, ſans doute, les promeſſes mutuelles que nous nous fîmes avant votre départ : ne les oubliez

pas, je vous prie; ce quart-d'heure que vous devez employer chaque jour à m'écrire, me prouvera la ſincérité de vos ſerments; jugez s'il me ſera précieux. Je ne ſaurois vous exprimer le plaiſir que je reſſens lorſque je reçois quelqu'une de vos Lettres, & je veux dorénavant que nous en établiſſions un commerce réglé entre nous. Nous nous les donnerons, lorſque nous nous verrons, & nous nous occuperons à les lire, quand nous ſerons ſéparés l'un de l'autre. Ce projet m'enchante. Je deſire fort que vous l'adoptiez. Adieu, mon cher ami. Ce n'eſt pas ſans regret que je vous quitte. J'ai perdu ma joie en vous perdant, & la ſeule conſolation que je puiſſe goûter, eſt de vous écrire & d'apprendre de vos nouvelles. Ne m'en privez pas, je vous prie.

LETTRE XXXVIII.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

JE ne puis vous témoigner, ma chere amie, la joie que m'a cauſé la permiſſion que vous m'avez donnée de vous écrire. C'eſt une marque que je vous ſuis cher encore, & que vous m'aimez autant que je vous aime. Que je ſuis heureux d'avoir conſervé votre tendreſſe, après tout ce que j'ai fait en apparence pour m'en rendre indigne ! Mais vous avez eu la bonté d'entendre mes raiſons. Vous vous êtes donné la peine de les examiner. Je reſſens mon bonheur dans toute ſon étendue; Je vous ſerai attaché toute ma vie ; rien n'effacera jamais de mon cœur les témoignages de tendreſſe que j'ai reçus de vous. Regardez-moi, je vous en conjure, comme l'ami le plus fidele

fidele que vous puſſiez avoir ; & ſi j'étois libre de vous voir avec aſſiduité, rien ne me ſeroit plus facile que de vous convaincre de mon amour pour vous : mais il faut que je ménage ce plaiſir pour le conſerver plus long-temps. Que je ſerois malheureux, s'il m'alloit être interdit ! J'en mourrois de douleur. J'en goûte un bien véritable à me rappeller toutes nos converſations. Celles que je ſuis obligé d'avoir à préſent, ſont pour moi un ſupplice effroyable. Je ne l'ai jamais éprouvé comme mardi dernier. La triſteſſe s'empara de moi dès que je vous eus quittée. J'avois un poids ſur le cœur qui me fit paroître ſi diſtrait, que l'on s'en apperçut. J'eus beau me repréſenter mon devoir, pour éloigner votre image de mon ſouvenir : vous m'occupiez uniquement, & ce qui n'étoit point vous me cauſoit un ennui inſurmontable, dont j'avoue même que je me ſais bon gré. Quelle différence, en effet, des ſentiments que je ne puis

avoir que pour vous d'avec ceux que je ſuis obligé de feindre. Qu'il m'eſt inſupportable d'affecter pour une autre tous les mouvements qui me ſeroient ſi naturels auprès de vous ! Il le faut cependant néceſſairement. Quelle affreuſe néceſſité ! En vérité, ma chere amie, je ne penſe pas que vous me croyiez auſſi à plaindre que je le ſuis. Il faut être dans ma cruelle poſition pour le concevoir. Vous m'avez dit quelquefois : *Ne ſuis-je pas dans la même?* Mais notre ſituation eſt bien différente ; car enfin, vous connoiſſez depuis longtemps celui auquel vous êtes liée. Moi je ne connois point celle à laquelle le ſort m'a uni, & il eſt de la plus grande conſéquence que j'agiſſe de maniere à ne pas laiſſer appercevoir la plus légere idée de ce qui m'occupe uniquement. Si je donnois lieu, par malheur, au plus petit ſoupçon, je ſerois perdu : mais heureuſement j'en ſuis bien éloigné. On n'imagine pas que je penſe

à autre choſe qu'à feuilleter des papiers. On me plaint beaucoup d'être aſſujetti à des devoirs auſſi gênants que ceux de mon état. En vérité, ce ne ſont pas ceux-là qui me coûtent le plus à remplir. Jamais je ne les ai trouvés ſi doux, puiſque dorénavant ils me ſerviront de prétexte toutes les fois que je voudrai me plonger dans mes méditations les plus délicieuſes. Ecrivez-moi que vous m'aimez; répétez-le moi cent fois. Que j'aurois de plaiſir à revoir encore ces mots tracés de votre main ! Autrefois vous n'en faiſiez aucune difficulté. Me refuſériez-vous, dans mon malheur, la ſeule conſolation qui puiſſe l'adoucir ? Non ; je vous ſuis cher encore, je vais le voir dans la Lettre que j'eſpere recevoir de vous. Je ne vous crois point changée ; cette certitude me rend le plus heureux de tous les hommes. Adieu, ma tendre amie : vous voulez bien m'accorder la permiſſion de m'entretenir avec vous par

écrit, j'en jouirai avec le plus grand empreſſement. Je ſens que je vous aime mille fois plus qu'il ne m'eſt poſſible de l'exprimer.

LETTRE XXXIX.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

QUAND reviendrez-vous, mon cher ami ? Votre abſence me déſeſpere. Je meurs de triſteſſe. Venez promptement me rendre la vie ; car je ſens que votre préſence me reſſuſcitera. Votre gloire ne ſera pas médiocre, d'opérer un tel miracle, puiſqu'il n'y a que vous ſeul qui en ayiez le pouvoir. Que j'aurai de choſes à vous dire ! Dieux ! que je vous aimerai ! Vos tranſports me charmeront. Je ne ſerai occupée que du ſoin de les réprimer ; car vous n'êtes pas toujours auſſi ſage que je deſirerois que vous le fuſſiez, & il vous arrive ſouvent de mettre ma vertu à de cruelles épreuves. Je vous avouerai ingénuement que je les crains ; elles ne ſont que trop redoutables pour un cœur

noiſſance ſera éternelle, & ma paſſion ne craindra plus de paroître à vos yeux dans toute ſa vivacité. En ſûreté près de vous, vous m'y verrez toujours libre & ſans contrainte, vous prouver à chaque inſtant juſqu'à quel point vous m'êtes cher. Tous ces motifs ne doivent-ils pas vous engager à modérer vos deſirs, ou du moins à me les cacher? J'attends cette complaiſance de vous; je la demande en amie, & l'amour me donne droit de l'exiger.

Mais revenons au principal objet de ma Lettre. Quand vous reverrai-je? Comment apprendrai-je que vous ſerez de retour, & le jour que vous pourrez me voir. Cette ignorance abſolue ſur ce qui m'intéreſſe le plus au monde, m'afflige beaucoup: mais voici une idée qui me vient. Ne pourriez-vous pas envoyer ſavoir de mes nouvelles la veille du jour que vous compteriez paſſer chez moi? Je ſaurois, par ce moyen, que je dois vous attendre le lendemain: ou

bien faites-mieux : arrangez-vous pour dîner ici ce jour-là ; vous me trouverez ſûrement, & nous prendrons enſemble des meſures pour nous voir, quelque-temps après, plus commodément, en cas qu'on ne nous laiſſe pas libres, ou que vous ne puiſſiez pas reſter juſqu'à cinq ou ſix heures du ſoir avec moi. Vous choiſirez des deux manieres celle qui vous convient le mieux. Adieu, mon cher ami ; ne m'oubliez point & ſoyez ſûr que vous ſeul poſſédez un cœur qui eſt à vous pour jamais.

LETTRE XL.

M. de Nerville à Madame de Mireyaux.

J'AI peine à revenir de mon étonnement, ma chere amie. Je reçois de vos Lettres; je ne devois plus m'attendre à ce bonheur. Je me ſuis rappellé tout le contenu de celle que vous m'adreſſâtes au mois de Janvier dernier. Comment avez-vous pu l'écrire, ſi nous n'étions changés ni l'un ni l'autre. Mais que je me rends peu de juſtice! Je méritois votre colere. Toutes mes démarches ne pouvoient que vous aigrir contre moi. Que je vous ai coûté de peines & de chagrins, & que ne vous dois-je point, pour avoir bien voulu les oublier! Je ne puis penſer aux maux que je vous ai cauſés, ſans frémir; je vous ai vue dans un état affreux; j'étois la cauſe de vos ſouffrances. Vous me les avez pardon-

nées, & je vois maintenant, tracées de votre main, les assurances de toute votre tendresse. Qu'elles me sont cheres ! elles me raviſſent, j'en ſuis tranſporté de joie. Il me tarde bien d'être de retour, pour vous aller témoigner toute ma reconnoiſſance. Mais hélas ! je reprendrai mes chaînes ; l'eſclavage le plus affreux me fera ſentir tout ce que j'ai perdu, avec d'autant plus de force, que j'aurai goûté pendant quelque jours la douceur de la liberté. Que j'en jouiſſois avec délice, ma chere amie, lorſque vous étiez la ſeule à qui je duſſe compte de ma conduite ! Que le détail que vous m'en demandiez me coûtoit peu ! il n'étoit pas différent de celui que je me ſerois rendu à moi-même. Préſentement tout eſt changé pour moi. Mes jours étoient tous heureux, & je vais en paſſer dix bien cruels pour moi, puiſque je ſerai privé du plaiſir de vous voir. Ne m'abandonnez pas, ma chere amie. Conduiſez-moi toujours ; aidez-moi de

vos conſeils. Qu'il me ſera doux de n'agir que de concert avec vous ! Ce ſera le ſeul dédommagement que je trouverai dans mon malheur. Adieu, ma bonne amie. Je ne puis vous en écrire d'avantage, parce que je ne veux pas perdre l'occaſion de faire partir cette Lettre. Il ne m'a pas été poſſible de quitter de bonne heure la compagnie qui eſt ici, & il faut que je ſorte demain de grand matin. Penſez à moi, je vous en prie, & conſervez-moi votre tendreſſe. Je n'ai rien de plus cher au monde.

LETTRE XLI.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

MA ſurpriſe vient d'être extrême, mon cher ami, en voyant entrer votre laquais dans ma chambre. Je n'eſpérois pas que votre retour ſeroit ſi prompt. Ma joie ne ſe peut concevoir. Quoi donc, eſt-il bien vrai que je vous embraſſerai demain ! Après quinze jours d'abſence, quel plaiſir de ſe revoir ! Vous m'en voudrez, ſans doute, & je ſerois même fâché que vous ne m'en vouluſſiez pas, d'avoir paſſé les quinze jours de votre abſence ſans vous avoir écrit une ſeule fois. Mais je veux en même-temps que vous me le pardonniez, lorſque vous en apprendrez la raiſon, & la voici. Premiérement, j'ai toujours été au même état où vous m'avez laiſſée, c'eſt-à-dire fort incommodée. Seconde-

ment, j'ai eu des affaires qui ne m'ont pas laiſſé un moment de libre, & vous n'en ſerez point étonné. La ſeule choſe qui m'ait dédommagée, c'eſt que j'ai employé ce temps à conclure un mariage où il m'a paru que vous vous intéreſſiez beaucoup. Jugez avec quel zele je m'y ſuis portée. J'aime tout ce que vous aimez. Je m'en ſuis fait une loi, & il m'eſt bien doux de la ſuivre. A préſent, je me crois entiérement diſculpée auprès de vous, de ma prétendue négligence. Je vais répondre à vos deux Lettres.

Je ſuis charmée, mon cher ami, que vous reconnoiſſiez vos torts : vous les avouez, & je vous les pardonne. Je vous dirai pourtant que j'ai peine à oublier les procédés peu convenables que vous avez eus avec moi. Toutes les fois que j'y penſe, il me prend des envies (mais violentes) de vous haïr, & je ſuis preſque convaincue alors que vous me trompez, par l'étrange différence qu'il y

a entre votre conduite actuelle & celle que vous avez tenue il y a trois mois : car enfin, vous avez été juſqu'au point de négliger même les bienſéances. Je ſais très-bien les circonſtances qui vous empêchoient de me voir comme avant votre mariage; mais au moins vous pouviez envoyer vous informer de mes nouvelles, me ſachant malade, & n'en ignorant pas la cauſe. Il vous étoit encore poſſible de m'écrire par la même voie dont je m'étois ſervie. Vous n'en avez rien fait. Cependant je vous aimois malgré moi-même, & je vous aime encore mille fois plus que ma vie. Quelle foibleſſe ! Mais l'objet qui la cauſe a pour moi tant de charmes, que je ne puis m'en ſavoir mauvais gré. Il me la fait chérir, au contraire, & je dédaigne un empire abſolu ſur mon cœur, puiſque, pour me le procurer, il faudroit ceſſer d'avoir pour vous les ſentiments qui m'y attachent. Cette victoire me coûteroit trop cher. Non, mon cher ami, ne

craignez point que je tente jamais de la remporter. Si j'ai osé en former le projet, je vous en demande pardon ; oubliez-le, je vous prie. Si nous sommes destiné à n'être jamais unis l'un à l'autre, nous nous aimerons au moins, & tous les caprices du sort, contraire à nos desirs, ne pourront nous ravir ce bien suprême, qui ne dépend que de nous. Adieu ; mon cher ami ; je vous embrasse de tout mon cœur. Des devoirs indispensables m'empêchent de m'entretenir plus long-temps avec vous. J'attends le jour de demain avec une impatience digne de votre amour.

LETTRE XLII.

Monſieur de Nerville à Madame de Mirevaux.

JE n'ai pu, ma très-chere amie, me conformer encore à vos volontés, en conſacrant chaque jour un quart-d'heure à vous écrire : mais ſoyez perſuadée que je n'en ai pas moins penſé à vous. Il ne s'eſt pas écoulé un moment, dont je ne me ſois reproché la perte comme un vol fait à mon amour. Mais comment me débarraſſer de cinq ou ſix perſonnes qui ne me laiſſent pas un inſtant de liberté ? Je paſſe ici mon temps avec un plus grand monde que je ne l'avois cru. Je cours tous les matins aux endroits où mes affaires m'obligent d'aller ; chemin faiſant, il ſe rencontre des gens de connoiſſance, aux inſtances deſquels je ne puis refuſer ſoit

un dîner, ſoit un ſouper, une promenade, un ſpectacle, des viſites : la journée finit ſans avoir rien fait de ce qui m'auroit le plus intéreſſé. Voilà mon hiſtoire, ou plutôt ma confeſſion générale depuis que je ne vous ai vue. J'ai ſu de vos nouvelles dans ce pays-ci, & elles n'étoient propres qu'à augmenter mes alarmes ſur votre ſanté ; car une Lettre d'un de vos parents à un de nos amis communs avec qui je demeure, m'apprit que vous vous étiez trouvée plus mal. J'en ai beaucoup d'inquiétude, & rien, ſelon toutes les apparences, ne m'en tirera, que mon retour auprès de vous. J'ignore quand ce bonheur arrivera ; car mes affaires dans ce pays-ci ſe multiplient chaque jour. Cependant mardi prochain je compte en être mieux inſtruit. Tout ce dont je ſuis très-certain, & dont j'ai ſans ceſſe l'eſprit occupé, c'eſt que vous m'aimez, & cette certitude me rend le plus heureux de tous les hommes. Je m'entretiens jour & nuit de

cette idée, de tout ce que vous avez fait, & de tout ce que vous voulez bien faire encore pour me prouver votre tendreſſe. Pour tant de bontés, vous ne me demandez que du retour ; je ſuis quelquefois étonné que vous puiſſiez vous contenter d'une preuve ſi foible de ma reconnoiſſance. Il ſemble que vous vouliez m'obliger gratuitement, en ne me demandant que ce qu'il m'eſt impoſſible de vous refuſer. Je voudrois avoir en ma puiſſance ce qui ſeroit capable de ſatisfaire tous les deſirs imaginables ; enfin pouvoir faire envier à tout le monde le bonheur de la perſonne qui n'auroit pas mépriſé les ſoins que j'aurois pris pour lui plaire. Hélas ! j'allois dire que c'eût été pour vous faire un ſort au-deſſus de l'humanité. Mais je ſerois encore au-deſſous de ce que je vous dois. Vous m'aimeriez toujours, & les marques de ma reconnoiſſance ſeroient encore inférieures à vos bienfaits. En eſt-

il un plus grand que la grace que vous m'avez accordée, en me pardonnant mes torts ? Vous vous contentez de mes ſentiments pour vous, ma chere amie ; j'oſe vous aſſurer qu'il n'en eſt point de plus tendres : je vous aime de tout mon cœur, & mon amour ne peut finir qu'avec ma vie.

LETTRE XLIII.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

VOUS en direz tout ce qu'il vous plaira ; mais je ſuis jalouſe, & le ſuis à l'excès. Je vous défends même de le trouver mauvais. On m'a inſtruite des ſoins que vous preniez auprès d'une femme pour laquelle je vous ai témoigné que je vous ſoupçonnois d'avoir du goût. Ne ménagerez-vous jamais ma délicateſſe, qui s'offenſe des plus légeres préférences ? Vous ne manquerez pas de dire, en liſant cette Lettre, que je ne vous écris que pour vous quereller ; mais c'eſt votre faute. Pourquoi m'en donnez-vous ſujet ? Vaudroit-il mieux que je gardaſſe dans mon cœur le mécontentement que votre conduite y fait naître ? Non, ſans doute : pour peu que vous m'aimiez, vous devez ſou-

haiter que je ne vous déguiſe rien des ſujets de plainte que je puis avoir contre vous. En conſéquence, attendez-vous à être grondé encore long-temps. Si je ne vous aimois pas, les apparences d'une infidélité ne me toucheroient pas ſi vivement.

Pour reprendre donc la ſuite des griefs que j'ai contre vous, dites-moi, je vous prie, ce qui peut vous engager à ſuivre par-tout Madame ***; car enfin, ſoit chez vous, ſoit chez elle, ou même en maiſon tierce, vous trouvez toujours moyen de la voir & de vous entretenir avec elle d'une maniere qui m'eſt extrêmement ſuſpecte. Vous avouez vous-même qu'elle eſt belle & qu'elle a de l'eſprit : j'en conviens; mais je ſuis fâchée que vous vous en apperceviez au point de vous en occuper. Je connois tous ſes avantages ſur moi ; je ne ſais même ſi vous n'avez pas été de mon avis à cet égard. Ne croyez pas que je ſois jalouſe de ſes agréments. Je ne ſuis

point jolie, & je n'ai jamais prétendu l'être aux yeux de perſonne. Vous ſeul ſeriez capable de me le faire deſirer, pour pouvoir être plus certaine de vous plaire. Moi, qui vous vois avec des yeux intéreſſés, je découvre en vous toutes les qualités propres à vous faire aimer de tout l'Univers. Si vous me voyiez de même, aucune autre femme ne pourroit vous toucher; vous vous ennuieriez par-tout où je ne ſerois pas. Mais, hélas! quelle différence! elle n'eſt que trop évidente. L'amour me donne des yeux bien clair-voyants, je vous en avertis. Si vous avez pour moi cette tendreſſe que vous m'avez jurée tant de fois, vous ne me donnerez plus ſujet d'être à chaque inſtant dans la crainte de vous perdre. Répondez-moi ſur tous ces objets, mon cher ami; raſſurez-moi, mon cœur en a beſoin. Adieu. Jugez, s'il ſe peut, de mon amour, par l'inquiétude que je vous témoigne de n'être pas aſſez digne de vous. Quelque

vif que votre imagination puiſſe vous le peindre, elle ne vous trompera jamais ; il eſt au-deſſus de toute expreſſion.

LETTRE LXIV.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

JE ſais bien, ma chere amie, qu'il vous eſt permis de dire tout ce qu'il vous plaît ; mais je ſais encore mieux que je ne mérite pas les reproches que vous me faites. Je ne rends, & ne rendrai jamais de ſoins qu'à vous, ma tendre Amie ; ſoyez-en perſuadée. Aucune autre n'a le droit de m'attacher. J'ai trouvé en vous ſeule tout ce que l'on chercheroit en vain dans tout le monde ; & bien loin de vous en vouloir, je ne ſaurois vous exprimer à quel point vos ſoupçons augmentent mon amour pour vous. Ils me prouvent la tendreſſe que vous avez pour moi. Les inquiétudes que vous me témoignez, m'en font connoître toute la force ; & leur peu de de fondement me perſuade de plus en

plus

plus de votre délicateſſe. Que je ſuis heureux, ma chere amie que vous m'ayiez conſervé votre cœur ! En vérité, je ne comprends pas comment ma conduite avec Madadame *** a pu vous faire croire que j'euſſe du goût pour elle. Il eſt vrai que je la vois, mais c'eſt ſans aucun intérêt. Tous les jours je lui trouve des ridicules nouveaux; je m'en amuſe, même devant elle, ſans qu'elle s'en apperçoive, & je vous aſſure que rien n'eſt plus éloigné de mon cœur que les ſentiments que vous me ſuppoſez. Elle m'eſt très-indifférente. J'eſpere qu'il me ſera bien facile de vous en convaincre; car mon parti eſt pris, je n'irai jamais ſeul chez elle; mes viſites ne ſeront pas fréquentes, & vous ſerez bientôt forcée de dire qu'il vous eſt égal que je lui parle, ou que je ne lui diſe rien. Peut-être m'avez-vous entendu louer ſa figure, & la vivacité de ſon eſprit, mais en même-temps je ne crois pas que vous ayiez pu

vous appercevoir que j'en fuſſe ſéduit, & vous vous rabaiſſez beaucoup, en prétendant qu'elle a toutes ſortes d'avantages ſur vous. Mon deſſein n'eſt pas aſſurément de vous prodiguer des louanges. Je vous mets trop au-deſſus de toutes celles que je pourrois vous donner. Je vous paroîtrois peut-être partial, ſi je tentois de vous démontrer combien elle vous eſt inférieure à tous égards; mais je m'en rapporte au jugement de toutes les perſonnes de bon goût. Vous avez, à mon ſens, toutes les graces, tout l'eſprit & toutes les qualités imaginables. Je n'ai encore vu qui que ce fût qui pût vous être comparé. Ainſi ne parlons plus de Madame***; car je la hais de toute mon ame, puiſqu'elle a pu vous faire naître des ſoupçons contre moi, & qu'elle eſt cauſe, d'ailleurs, que j'ai perdu, pour me juſtifier auprès de vous, un temps qui auroit été beaucoup mieux employé, quand il ne l'eût été qu'à parler du Grand-Turc.

Revenons à un objet plus intéreſſant. Je ne comprends pas trop, ma chere amie, ce qu'ont pu ſignifier vos deux meſſages. Je les ai peut-être mal interprétés. Je le crains fort, & je n'en ſerai certain, que lorſque je vous verrai vendredi. Car votre ame ſe peint dans vos yeux, & j'y lis en un inſtant tout ce qui ſe paſſe dans votre cœur. Je vais vous faire part de ce qui m'eſt venu dans la tête. Vous ſavez bien où nous devions nous trouver jeudi dernier. Cet arrangement avoit été fait il y a long-temps : mais il a fallu aller ſouper en cérémonie au fauxbourg, & je fus lié & garoté toute la journée : la partie ayant manqué, j'eſpérois au moins vous voir la veille ; mais par le meſſage que vous m'envoyâtes le mercredi, je jugeai qu'il ne falloit pas venir ce jour-là, parce que nous en uſions autrefois de la même façon, quand nous voulions nous faire entendre que nos rendez-vous étoient changés. J'ai donc

compris que le lendemain qui eſt aujourd'hui, m'étoit indiqué : mais il m'eſt impoſſible de ſortir, parce que j'ai des affaires indiſpenſables. Ainſi je me trouve dans la néceſſité de remettre à demain après-midi le plaiſir de vous voir : j'en ſuis déſeſpéré, & je le ſerai encore davantage, ſi je me ſuis trompé. Je paſſai mercredi deux fois devant votre porte, ſans oſer vous demander, & il ſe trouvera peut-être que je ne ſerai qu'un ſot, ce qui me fâcheroit beaucoup : quoique vous prétendiez que je ne conviens jamais de mes torts, j'avouerai cependant celui-là, quand je verrai que cet excès de prudence que vous me reprochez ſi ſouvent, m'aura fait manquer l'occaſion de vous entretenir. Adieu, ma chere amie. Aimez-moi toujours, je vous en conjure, & ſoyez perſuadée des ſentiments de tendreſſe & d'amour que je ne ceſſerai jamais d'avoir pour vous. Vous m'occupez continuellement ; les journées s'é-

coulent dans l'eſpérance & la crainte ; & ces ſentiments ſont dictés par une paſſion, que malheureuſement ma cruelle poſition m'empêche de vous témoigner auſſi ſouvent que je le deſirerois. Vous avez aſſez de bonté pour m'aſſurer quelquefois que vous éprouvez les mêmes agitations que moi. Vous m'aimez donc, ma chere amie ? Comment pourriez-vous douter que je ne fuſſe le plus fortuné de tous les hommes ?

LETTRE XLV.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

JE vois bien, mon cher ami, qu'il faut que je vous pardonne, & cette néceſſité me ravit. Oui, je ſuis convaincue que vous n'avez pas été réellement coupable, & la promeſſe que vous me faites de ne l'être déſormais ni en apparence, ni en effet, met le comble à ma joie. Il eſt donc bien vrai que votre cœur eſt uniquement à moi. Le mien n'en eſt que trop charmé. Pourquoi faut-il que mon devoir s'oppoſe à la ſatisfaction que je reſſens de vous aimer autant que vous m'aimez? J'en ferois mon bien ſuprême; mais il ne ſe paſſe pas un inſtant où je n'éprouve le plus cruel combat entre ma vertu & ma paſſion. Je me reproche ma foibleſſe. Je forme des réſolutions que mon

amour vient détruire auſſi-tôt. Quelle triſte ſituation ! J'ai toujours l'ame agitée par des mouvements contraires. Concevez-vous bien la rigueur de mon état, mon cher ami ? Je me repréſente mille fois le jour, que je ſuis la malheureuſe cauſe qui prive de votre cœur la ſeule perſonne qui devroit le poſſéder tout entier. J'ai ſouvent le projet de faire mes efforts pour vous engager à vous détacher de moi. Je vais même quelquefois juſqu'à le ſouhaiter. Je le crains cependant. Non, il n'eſt point de ſort pareil au mien. Victime continuelle de mes remords, hélas ! je ſuis cent fois plus à plaindre que vous ! Avouez-le, mon cher ami : vous vous livrez ſans vous faire aucun reproche, au penchant qui vous entraîne, vous n'avez que la douleur d'être ſéparé de moi. Elle eſt grande ſans doute, quand on aime : mais je l'éprouve ainſi que vous, & pour mettre le comble à mon malheur, il s'y joint encore le repentir

d'avoir trahi mon devoir. Comment ai-je pu l'abandonner ! Nous ſerions plus heureux l'un & l'autre, s'il m'eût toujours ſervi de guide. Avec le temps vous m'auriez oubliée, & je ne ſerois pas ſans ceſſe en proie aux tourments les plus affreux. Reſſouvenez-vous, mon cher ami, de ce que vous me dîtes hier : *Une femme n'eſt plus vertueuſe, dès qu'elle s'eſt relâchée de cette auſtérité de mœurs dont elle ne doit jamais s'écarter.* Je ne le ſuis donc plus : cette idée m'arrache des larmes. Je ne puis plus avoir aucune eſtime pour moi. Triſte vie que celle qu'il faut paſſer à ſe fuir. Car, enfin je ſuis dans la néceſſité de chercher à éloigner tout ce qui peut me rappeller à moi-même. Je n'y trouverois que de la honte & de la confuſion. *Je ne ſuis plus vertueuſe !* J'en frémis. N'en parlons plus. Vous ſavez, mon cher ami, ce que vous m'avez promis. J'eſpere que vous aurez aſſez de complaiſance pour n'y pas manquer. Je vous le demande

au nom de la tendreſſe que nous nous ſommes jurée. Adieu, tout ce que j'aime. Adieu. Ayez pitié d'un cœur qui n'eſt à plaindre que pour vous trop aimer. Je chéris même juſqu'à ma douleur. Pourroit-elle avoir une cauſe qui me fît moins regretter la perte de mon repos : repos dont il m'eſt impoſſible de jouir ſans être unie à vous pour toujours ?

LETTRE LXVI.

Monſieur de Nerville à Madame de Mirevaux.

J'AI penſé plus de dix fois, ma chere amie, à la façon charmante dont vous vous y êtes priſe, pour me ménager le plaiſir de vous reconduire vendredi dernier. Que vous m'avez cauſé de joie, & que j'appréhendois que vous n'euſſiez à vous plaindre de moi, d'avoir été ſi long-temps ſans aller chez vous. J'avois cru m'appercevoir de quelque mécontentement : car vous affectiez de ne me point parler, ou du moins fort peu. Il me ſembloit encore que j'aggravois mes fautes, en ne me trouvant pas à portée de vous donner la main en ſortant du ſpectacle. Je maudiſſois le haſard qui me privoit du plaiſir de vous voir, & de m'entretenir avec vous. Je ne ſau-

rois vous dire combien je reſſentis de joie à la propoſition que vous me fîtes de vous ramener. De retour chez moi, on me félicita de ma bonne fortune ; on voulut me queſtionner en particulier, & ſavoir les raiſons qui pouvoient vous avoir déterminée à m'accorder plutôt qu'à un autre, l'avantage de votre tête-à-tête. J'eus beau exagérer vos frayeurs en carroſſe la nuit. On me dit que vous n'étiez point du tout femme à petites foibleſſes. Les compliments recommencerent. Le fidele ami de M. votre oncle, & que vous regardez auſſi comme le vôtre, m'en accabla. Il prétendit qu'on ne devoit point être étonné de cette préférence de votre part ; que j'avois depuis long-temps la confiance de toute votre famille ; que j'y avois même acquis le droit d'être conſulté dans les affaires de la plus grande conſéquence ; que mes avis étoient goûtés, & qu'on s'y étoit toujours conformé ; que cependant pour me conſerver

dans la bonne opinion qu'on avoit de moi, il me conſeilloit de ne pas vous marquer publiquement tant d'intérêt ; qu'il étoit flatteur d'avoir la confiance des perſonnes qui m'en jugeoient digne ; mais qu'il me croyoit trop honnête-homme & trop diſcret pour abuſer de la vôtre, & que la faveur que vous m'aviez accordée, lui faiſoit tout craindre pour mon cœur. Enfin, je n'eſſuyai de ma vie tant de plaiſanteries : car toute la compagnie s'en mêla. Heureuſement perſonne de tous ceux qui m'attaquoient, ne comptoit dire un mot de vérité. Ainſi j'en fus quitte pour payer d'effronterie, & on me laiſſa en repos. C'eſt le peu de cas que j'ai fait de leurs diſcours, qui m'a empêché de vous en rendre compte hier, lorſque j'arrivai dans l'endroit où vous me vîtes. On parloit dans le moment de notre tête-à-tête. Vous jugez bien qui l'avoit mis ſur le tapis ; mais on ſe tut alors. J'ai été comblé de plaiſir de vous

y rencontrer, cependant à la ſurpriſe dont vous me parûtes en m'appercevant, j'eus peur que vous n'imaginaſſiez que je n'y étois venu que dans l'eſpérance d'y trouver Madame ***. J'en fis la réflexion ſur l'heure, & peu s'en fallut que je n'euſſe regret à ma viſite, dans la crainte que ma vue dans cette occaſion, ne vous fît la moindre peine, & ne vous cauſât la plus légere inquiétude. Mais je ne vous fatiguerai point de répétitions ſur tout ce que je penſe au ſujet de votre prétendue rivale; car elle n'en mérite pas la peine.

Nous avons établi entre nous, un commerce épiſtolaire bien agréable. Je ſouhaite qu'il vous le ſoit autant qu'à moi. Il me procure un plaiſir toujours nouveau: ne l'interrompons jamais, ma chere amie. Vous en avez eu l'idée la premiere, & il ſeroit mal à vous de ne pas le continuer. Je conſentirai plutôt à brûler toutes vos lettres, que de le ceſſer. Je ne pourrai vous voir que ſamedi ou

Dimanche, parce que je ſuis obligé d'aller paſſer trois jours à Verſailles. Ce temps ſera plus ennuyeux pour moi, que vous ne le pouvez comprendre. Adieu, ma chere amie. Je vous aime plus que ma vie; car je n'y tiens que par les liens qui m'attachent à vous.

LETTRE XLVII.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

JE ſuis bien fâchée, mon cher ami, de toutes les plaiſanteries que vous ont occaſionné mes frayeurs : ſi je les euſſe prévues, j'aurois pris aiſément ſur moi de revenir ſeule, & je crois même qu'il m'en auroit peu coûté, hors la privation d'être avec vous. Je ne vous célerai point que j'étois un peu fâchée de ce que vous aviez été ſi long-temps ſans venir me voir. Vous le lûtes dans mes yeux. Ils ne vous tromperent point, mais je vous le pardonne. Il vous ſeroit cependant aiſé de ne pas me mettre ſi ſouvent dans le cas d'exercer ma clémence envers vous : car lorſque vous prévoyez ne devoir pas être libre l'après-midi, qui vous empêche de paſſer un inſtant chez moi le matin, pour

m'épargner l'agitation & l'inquiétude que j'éprouve en vous attendant. C'eſt un effet de la tendreſſe que j'ai pour vous. Ainſi vous ne devez pas m'en ſavoir mauvais gré. Quand on aime, on n'eſt jamais tranquille. On craint ſans ceſſe de perdre l'objet aimé, & c'eſt cette même crainte qui me fait ſentir que je vous ſuis plus attachée que jamais. Il ſemble que les obſtacles qui s'oppoſent à notre bonheur, redoublent ma paſſion. Mais que je ſuis folle de vous peindre ainſi ma foibleſſe! N'en êtes-vous pas déjà trop certain, & n'eſt-ce pas vous donner lieu de mal penſer de moi, que de vous découvrir les divers mouvements de mon ame? Mais non, je vous connois, mon cher ami, vous n'en abuſerez point, vous ſentirez ſeulement la violence de mon amour, & vous jugerez combien il faut qu'il ait d'empire ſur moi, pour que je m'écarte, comme je le fais, des bornes que me preſcrit mon devoir.

Mais où avez-vous pris, s'il vous plaît, l'idée que vous avez que cet ami de mon oncle & de vos parents, eſt auſſi le mien ? Il ne devroit pas être le vôtre. C'eſt lui qui a engagé votre famille à vous contraindre de former cet engagement fatal qui vous arrachoit à moi. Vous ſeriez bien plutôt en droit de le haïr autant que je le déteſte. Je crains fort cependant que vous ne lui en ayiez une ſecrette obligation que vous n'oſez m'avouer. Mais vous vous trompez. Aſſurez-moi que vous avez donné votre cœur à l'objet auquel il devoit appartenir, je ne vous en ferai nul reproche. La douleur que j'en pourrai reſſentir, ne paroîtra point à vos yeux, je ſaurai la diſſimuler, & même ſatisfaite du bonheur dont vous jouirez, vous me verrez vous encourager moi-même à remplir un devoir qui peut ſeul vous rendre heureux. Oui, mon cher ami, je voudrois que vous le fuſſiez, aux dépens même de ma tranquillité. Que

ne ſacrifie-t-on pas, quand on aime ? Rien ne coûte à l'amour, lorſque le motif qui nous conduit, eſt de faire le bonheur de ce qui nous eſt cher. Je conſens de bon cœur à continuer notre commerce de Lettres, mais ſachez que ce n'eſt qu'à condition que vous me les rendrez, ainſi que celles vous avez déjà de moi. Car je ne me fie plus à vos promeſſes. Vous m'aviez juré que vous brûleriez toutes celles que je vous écrirois, & vous n'en avez rien fait. Ainſi il m'eſt permis de ne plus croire à vos ſerments. Adieu. Je vous attends avec impatience.

LETTRE LXVIII.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

QUE je ſuis grondé, ma chere amie, & que vous êtes injuſte ! J'ai plus ſouffert que je ne puis vous dire, de l'impoſſibilité où j'ai été d'aller prendre congé de vous avant de partir. Cette eſpérance me conſoloit depuis que je vous avois quittée. Je touchois même au moment de voir mes vœux remplis, lorſqu'on vint m'avertir, pendant que j'étois à la Meſſe, que M***, que je déteſte bien cordialement, m'attendoit chez mes parents, où il devoit dîner. Je fus obligé de m'y rendre. Je le trouvai dans la triſteſſe de la mort d'un de ſes amis. Je parus y prendre part, à la faveur de celle que j'avois moi-même, d'être obligé de manquer au plus charmant rendez-vous. Blaincourt m'envoya dire

de paſſer chez lui, dans l'inſtant où nous allions ſouper à la campagne. Je ne vous ai point vue, je n'ai point reçu de vos nouvelles, j'étois déſeſpéré, & Blaincourt m'accabla encore de reproches. Je ſerois inconſolable, s'il n'étoit auſſi bon que vous êtes cruelle. J'ai été ce matin chez lui, & lui ai demandé en grace de me faire part de ce que vous lui écriviez à mon ſujet. Il ne m'en a preſque rien lu, mais aſſez cependant pour me charmer; car je vois bien que vous m'aimez toujours, & moi je vous adore, ma chere amie; dans ce moment même, je ne puis vous exprimer tout ce que je reſſens. Il a bien voulu m'accorder la grace que je lui demandois, de renfermer cette Lettre dans la ſienne, quoique vous lui euſſiez défendu de ſe charger d'aucune des miennes. Je me trouve auſſi heureux dans cet inſtant, que je puis l'être abſent de vous. Je ſuis ſeul, perſonne ne m'importune; je ſuis venu hier en diligence trou-

ver notre ami, dont j'avois appris l'arrivée dans ce pays. J'ai laiſſé tous mes ennuis à trois lieues d'ici, & vous ne ſauriez croire combien la préſence d'une perſonne pour qui l'on n'a rien de caché, procure de plaiſir. Vous l'avez éprouvé bien long-temps, & il me ſemble que vous ne vous en êtes privée que pour m'en faire ſentir la douceur. Je ne la connoiſſois pas.

Je ſuis informé de votre brouillerie avec M. O..... J'épouſe votre querelle de bon cœur. Vous ſavez bien qu'intérieurement, je ſuis moins de ſes amis que qui que ce ſoit, mais il ſeroit imprudent à moi, de lui témoigner ouvertement tout ce que je penſe de lui. Il y a même long-temps que j'aurois levé le maſque, ſi mon amour pour vous ne m'avoit retenu : mais je le crois néceſſaire à ménager, car c'eſt un homme dangereux.

Je vous dirai que Madame de Nerville ne ceſſe de me parler de vous. Elle

a dans l'eſprit que je n'aime pas une ingrate, elle éclaire toutes mes démarches avec une attention infinie. Je ne me retire pas un moment dans ma chambre, qu'elle ne vienne voir ce que j'y fais. Si j'y écris, elle eſt d'une inquiétude mortelle : enfin c'eſt une perſécution. Je ſuis tyranniſé à chaque inſtant. J'ai tenté vainement de me ſervir de l'encre de ſympathie que vous m'avez donnée, mais je ne puis y réuſſir, & je ſuis trop heureux que Blaincourt veuille bien vous faire tenir ma lettre. Oui, ma chere amie, vous ſerez toujours ce que j'aurai de plus cher. Quel bonheur eût été le mien, ſi vous fuſſiez venue dans ce pays-ci ! Nous ſerions actuellement enſemble. Que de choſes j'aurois à vous dire ! Quelque fachée que vous ſoyiez contre moi, votre colere pourroit-elle tenir contre tout ce que je reſſens de tendreſſe ? Non, il ne vous ſeroit pas poſſible. Vous m'aimez toujours. Blaincourt m'a

permis de l'entrevoir, & je me flatte que je lirois mon bonheur dans vos yeux. Ils n'ont jamais eu rien de caché pour moi. Que je les aime! Adieu, ma chere amie. J'eſpere vous donner encore de mes nouvelles au premier ordinaire. Seriez-vous aſſez bonne pour m'accorder mon pardon, & pour m'en aſſurer par un petit billet qui accompagneroit la premiere de vos Lettres à notre ami? Comme j'irai ſûrement à.... Je le recevrois des mains de Blaincourt. Adieu, encore une fois; comptez, ma chere amie, ſur l'amour que je ne ceſſerai jamais d'avoir pour vous.

LETTRE XLIX.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

QUOI ! faudra-t-il toujours être dans la néceſſité de vous pardonner ? Se trouvera-t-il ſans ceſſe des circonſtances qui vous feront paroître coupable à mes yeux, tandis que j'ai tant d'envie de vous trouver innocent ? Mais, non. J'ai tort moi-même de le deſirer. Je devrois plutôt ſouhaiter que vous m'offenſaſſiez aſſez griévement, pour qu'il me fût impoſſible de jamais vous abſoudre. J'en reſſentirois, ſans doute, le chagrin le plus vif : mais le dépit viendroit peut-être enfin en prendre la place ; & lorſqu'il ſeroit paſſé, je retrouverois cette heureuſe tranquillité dont j'ai joui avant de vous connoître. Vous faites le malheur de ma vie. Oui, mon cher ami. Je vous aime trop pour être ſans inquiétude :

quiétude : je doute toujours de votre attachement, & mon imagination continuellement occupée à me tourmenter, vous peint ſouvent inconſtant. Pour lors quel déchirement n'éprouvé-je pas ! Non, je ne puis vous l'exprimer. Vous n'avez donc pas pu venir me dire adieu, & vous en avez été fâché, je veux bien le croire, pour me tranquilliſer un peu : mais dès le lendemain ne deviez-vous pas aller voir Blaincourt ſans attendre qu'il vous en priât ? Eſt-il poſſible que vous conſerviez votre nonchalance naturelle, quand il s'agit d'apprendre de mes nouvelles, & de me donner des vôtres. Avouez de bonne foi, que ſur cet article vous n'êtes pas excuſable. Notre ami ne partant que le mercredi après-midi, vous ne me perſuaderez point que vous n'avez pas pu trouver un inſtant pour paſſer chez lui le lundi matin. Je vous avouerai franchement que j'ai été fort piquée de votre négligence, & que j'ai encore

bien de la peine à vous la pardonner : mais je ſens que vainement je voudrois paroître en colere contre vous. Mon cœur démentiroit ce que ma main écriroit, & cette Lettre ne ſeroit pas plutôt partie, que ma tendreſſe me reprocheroit ma dureté envers vous. Je ſerois alors en proie à une douleur plus grande que n'eſt la honte que j'éprouve en vous découvrant ma foibleſſe. Mais pendant que je ſuis à vous gronder, il faut que je vous diſe tout ce que j'ai ſur le cœur. Depuis que vous êtes à M..... comment n'avez-vous pas imaginé d'aller à..... vous informer de mes nouvelles? Si Blaincourt ne fût pas venu vous chercher, vous euſſiez ignoré ſi j'étois au monde. Voyez combien de griefs contre vous ; & combien vous devez m'être obligé de vouloir bien les oublier? Mais le cruel Blaincourt prend même votre parti, & me demande grace pour vous. En vérité, c'en eſt trop, & c'eſt prendre une perſonne de

force. L'amour, un amant adoré, un ami tendre, tout conſpire à la fois pour me ravir ma liberté, & empêcher ma raiſon de me défendre; ſi elle s'en plaint, je lui répondrai comme Iſſé à Hylas :

Accuſez-en l'amour, qui m'a fait violence.

Je ne ſais cependant ſi cette réponſe me juſtifiera auprès d'elle. Mais que faire! Je n'ai dans ce moment de faculté que pour vous aimer. Toute autre m'eſt interdite, & j'avoue, avec confuſion, que je ſens à m'y livrer une douceur infinie. Je ſuis bien aiſe que vous conveniez qu'O.... a le plus mauvais caractere qu'il y ait peut-être au monde, & que ma querelle avec lui vous devienne perſonnelle. J'aurois lieu de vous en vouloir, ſi elle n'augmentoit pas la haine que vous aviez déjà pour lui : mais je conſens néanmoins que vous ne lui en laiſſiez rien paroître, à cauſe des conſéquences qui pourroient en réſulter. Votre Lettre m'eſt parvenue très-heu-

reuſement, ainſi l'encre de ſympathie vous eſt inutile. Parlez ſouvent avec Blaincourt de votre malheureuſe amie. C'eſt une ſatisfaction pour moi, d'imaginer que les deux perſonnes de l'univers que j'aime le plus, s'entretiennent de celle qui ne penſe & n'exiſte que pour elles. Mais je m'apperçois qu'après m'être bien promis de ne vous témoigner que de l'indifférence, je vous ai dévoilé mon cœur. Me voilà avec toute ma foibleſſe. Je n'exécute jamais ce que j'avois projetté. Je me dis à tous les inſtants qu'il faut que je vous oublie, & dès que je vous vois ou que vous m'écrivez, ou même que j'entends parler de vous, toutes mes réſolutions s'évanouiſſent. Tâchez cependant, mon cher ami, d'avoir plus de courage que moi. Faites vos efforts pour me bannir de votre cœur, & pour vous donner tout entier à une femme qui le mérite. Sa ſituation me fait une peine extrême. J'eſtime Ma-

dame de Nerville. Je vais même jusqu'à l'aimer, & à desirer qu'elle soit heureuse, quand il devroit m'en coûter la perte de votre tendresse, bien que je chéris plus que ma vie. Ne croyez point, mon cher ami, que ce soit une fausse grandeur d'ame dont je veuille me parer. Non, ce sont mes vrais sentiments, & je me trouverois indigne de vous, s'ils n'étoient pas tels que je vous les exprime. Adieu, faites tout ce qui dépendra de vous, pour dissuader Madame de Nerville de l'attachement qu'elle croit, avec juste raison, que vous avez pour moi. Je laisse ce soin à votre prudence. Vous devez sentir de quelle conséquence il est qu'elle ignore aussi mes sentiments pour vous : notre repos & & le sien en dépendent. Combien de motifs pour vous engager à ne rien négliger. Adieu encore une fois. C'est avec un regret inconcevable que je vous quitte. Vous me connoissez trop bien pour en douter. J'ai un desir extrême

de vous revoir, mais cet heureux terme me paroît encore bien éloigné. Je ſouhaite qu'il vous paroiſſe auſſi long qu'à moi. Mais non ; ne le deſirez pas. Je me repens de ce que je viens de vous dire ; mon devoir s'en offenſe. Bon Dieu ! que je ſuis malheureuſe d'être ainſi continuellement en guerre avec moi-même, & toujours la triſte victime des vains remords qui me déchirent ! Plaignez-moi. Jamais vous n'avez accordé votre compaſſion à perſonne qui la méritât davantage, ni même autant que moi. Adieu, je m'arrache d'avec vous. Que ce ſacrifice me coûte !

LETTRE L.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

CE n'eſt pas ſans peine, ma chere amie, que je trouve un moment pour vous écrire. Madame de Nerville, que j'ai été obligé de venir retrouver, m'obſede plus que jamais, & je ne ſais même s'il me ſera poſſible à l'avenir de vous donner de mes nouvelles, tant que nous ferons dans ce pays-ci. Sa chambre eſt ſi près de la mienne, que je crains à chaque inſtant qu'elle ne vienne me ſurprendre. Cette contrainte continuelle eſt affreuſe. Ayez pitié de moi, ma chere amie, car on ne peut être plus à plaindre que je le ſuis. Avec la plus violente paſſion dans le cœur, j'ai été forcé de me donner à une autre, & depuis ce fatal événement, qui a mis le comble à tous nos maux, je n'ai pas ceſſé, malgré moi,

de vous cauſer de nouveaux chagrins, parce que je ne puis plus diſpoſer de ma liberté. Vous m'accuſez des fautes du deſtin, & je vous parois coupable, tandis que je ne ſuis que malheureux. Pour ne pas laiſſer pénétrer mon ſecret, je ſuis dans la néceſſité de me prêter aux circonſtances, & de rendre des ſoins à l'objet qui me prive pour toujours de ce qui m'eſt le plus cher au monde. C'eſt trop de tourments à la fois, & ſi je n'étois aſſuré de votre tendreſſe, je renoncerois à la vie, car la mort eſt préférable à la cruelle ſituation où je ſuis..... J'entends monter quelqu'un; C'eſt ſans doute Madame de Nerville. Adieu, ma chere amie; jamais on n'a été plus amoureux & plus infortuné que moi.

LETTRE LI.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

OUI, je vous plains, ſans doute, mon cher ami, malgré tous les torts dont vous voudriez en vain vous défendre. Je n'éprouve que trop, par moi-même combien il eſt affreux d'être privé de ce qu'on aime, & de n'avoir pas ſeulement la triſte conſolation de pouvoir au moins s'en occuper en liberté. Mais plus je ſens vos malheurs & les miens, plus je vois que c'eſt à moi de les terminer par un généreux effort. Mon devoir & mon amour ſe réuniſſent pour m'en faire une loi. Les remords me conſument; il n'y a pas un ſeul inſtant de ma vie qui ne ſoit marqué par le repentir le plus amer. J'aggrave ſans ceſſe mon tourment en faiſant le vôtre, & celui d'une femme eſ-

timable à qui votre ſort eſt lié : en lui enlevant votre cœur, je lui ravis un bien qui devroit lui appartenir. Cette idée me pourſuit par-tout, & les témoignages même de tendreſſe que nous nous donnons, ſont empoiſonnés par ce cruel ſouvenir. Quelque horrible que puiſſe être pour moi le ſacrifice que la vertu m'ordonne, je l'enviſage encore avec moins d'effroi, qu'une ſuite de jours troublés ſans ceſſe par la crainte & par les remords. Tous nos deſirs ſont des crimes, & quoique nous n'y cédions pas, nous ſommes coupables en nous expoſant au danger d'y céder. Il faut abſolument ſortir de cet état, à quelque prix que ce puiſſe être; & pour y parvenir, nous n'avons pas d'autre moyen que celui de nous fuir avec autant de ſoin que nous nous ſommes cherchés juſqu'à préſent. Ce n'eſt pas tout encore, il faut même nous refuſer la conſolation de nous écrire : elle eſt cruelle, puiſqu'elle ne ſert qu'à entretenir un feu

qu'il faut éteindre. Croyez-moi, mon cher ami, en devenant vertueux, nous ſerons moins miſérables. Adieu, je n'oſe vous en dire davantage; je craindrois de m'affoiblir, & j'ai beſoin d'un courage plus qu'humain, pour exécuter une entrepriſe auſſi difficile que celle que je médite. Oubliez-moi, s'il eſt poſſible. Pour moi, je ſens que je ne vous oublierai jamais.

LETTRE LII.

M. de Nerville à Madame de Mirevaux.

QUE me propoſez-vous, ma chere amie ! Je ne puis y penſer ſans frémir ! Moi, vous oublier ! Vous, m'abandonner pour jamais ! Non, cela n'eſt pas poſſible. Vous pouvez m'arracher la vie ; mais mon amour pour vous fait partie de mon être, & ne finira qu'avec moi. Ma ſituation eſt horrible, en effet ; mais telle qu'elle eſt, je la trouve mille fois préférable au malheur d'être privé de la conſolation de vous voir & de vous écrire. Si mon ſort vous touche, ma chere amie, révoquez un arrêt cruel, ou donnez-moi la mort ; pourrois-je ſurvivre à un exil auſſi rigoureux ? Je vous ai fait tous les ſacrifices que vous avez exigés de moi ; je ne vous importune plus, en vous preſſant de ſatisfaire mes

deſirs ; je brûle ſans même oſer me plaindre, & pour me récompenſer de ma ſoumiſſion à vos volontés, vous voulez me bannir de votre préſence. Non, ma chere amie, vous n'aurez pas cette barbarie ; vous ne me reprendrez pas votre cœur, ſi vous m'avez jugé digne de le poſſéder. J'oſe dire que je le mérite plus que jamais ; car je vous aime mille fois davantage, & je ſuis cent fois plus malheureux.

LETTRE LIII.

Madame de Mirevaux à M. de Nerville.

CE n'eſt plus, mon cher ami, cette triſte victime de la paſſion la plus tendre & la plus malheureuſe qui vous écrit : c'eſt une femme qui vous adore, & qui vous adorera peut-être toujours, mais qui vous le dit pour la derniere fois. Une mort inopinée vient de m'enlever celui auquel les ſerments les plus ſacrés m'avoient liée, ſerments que je violois tous les jours depuis le fatal inſtant où je vous ai connu. Libre déſormais de mon ſort, je vais employer le peu de temps qui me reſte peut-être à vivre ; à me repentir d'avoir vécu. Quelque ferme que ſoit ma réſolution, j'ai trop fait d'épreuves de ma foibleſſe, pour m'expoſer davantage au danger d'y céder. Je ne me ſens pas aſſez de forces

pour réſiſter à vos reproches & à votre amour. Je ne puis donc trouver de ſalut que dans la fuite, & de courage qu'en mettant entre vous & moi une barriere inſurmontable. Tant que j'habiterois la même ville que vous, & que je vivrois dans le monde, quelques précautions que je priſſe, vous pourriez trouver les moyens de me voir chez moi, ou du moins de me rencontrer; & ſi je vous voyois une fois, je ſens que je ſerois perdue. Un ſeul inſtant ſeroit capable de détruire le travail de pluſieurs mois, & même de pluſieurs années. Je connois aſſez, par une triſte expérience, le pouvoir que vous avez ſur moi, pour oſer tenter de le combattre. La bleſſure de mon cœur eſt trop profonde, pour eſpérer de la guérir autrement que par notre ſéparation. Il faut donc vous fuir, & j'y ſuis réſolue. Lorſque vous recevrez cette Lettre, je ſerai très-loin de vous. Un aſyle impénétrable va mettre une barriere éternelle entre nous. Ce

ſeroit en vain que vous tenteriez de m'écrire, & encore plus de me voir. Les ordres que je donnerai ſeront trop précis, pour que je puiſſe craindre qu'ils ſoient enfreints. J'irai pleurer parmi les épouſes du Seigneur, nos fautes & nos malheurs. Indigne de partager avec elles le bonheur de le ſervir, je m'aiderai de leurs prieres pour obtenir la grace de n'éprouver au moins que le déchirement du repentir. Hélas! dans ce moment encore, je ſens mon cœur brûler de l'amour le plus tendre. Je ſens tout ce qu'il va m'en coûter pour renoncer à vous, & encore davantage, s'il eſt poſſible, les tourments que je vous apprête; eux ſeuls ſeroient capables d'ébranler ma conſtance: mais le ſouvenir des maux que je vous ai cauſés, & que je vous cauſe encore, ranime mon courage. O amour, ô devoir! à qui des deux ſacrifié-je? J'ai beſoin, pour ſuivre la loi que la vertu m'impoſe, de penſer que je vais terminer vos peines; vous ren-

dre à vous-même, à la vertu, à une femme à qui vous avez juré, à la face des Autels, d'être fidele; travailler à ſon bonheur, & réparer, du moins autant qu'il eſt en mon pouvoir, tous les chagrins involontaires que je lui ai occaſionnés. Vous m'oublierez peut-être.... pour vous donner entiérement à elle... Quel mot! il me fait frémir.... la main me tremble en l'écrivant.... Je me ſens mourir..... D'où vient que je ſuis effrayé de ce qui doit faire l'objet de mes deſirs? L'idée de votre félicité m'afflige.... Non, je ne vous ai jamais aimée..... Vous devez me haïr.... Je ſuis une furie attachée à vos pas pour troubler vos jours & vous perſécuter.... Je ne vous ai jamais aimé!..... Quel blaſphême viens-je de prononcer!.... Qui t'auroit donc aimé, ſi ce n'eſt moi?..... Oui, c'eſt cet amour, dont je brûle encore, qui m'oblige à m'arracher à tout ce qui m'eſt cher, qui va me contraindre à m'enfermer pour toujours dans un cloî-

tre; qui me fait tout quitter, tout ſacrifier à ton repos. Dis à préſent, ſi tu l'oſes, dis, ingrat, que je ne t'aime pas!..... Mais où m'emporte ma paſſion?.... Les pleurs inondent mon viſage... Quel trouble horrible s'empare de tous mes ſens!... Quel friſſonnement me ſaiſit!... Mon ſang ſe glace dans mes veines.... Adieu, adieu pour jamais.

LETTRE

De Monſieur de Blaincourt à Madame la Marquiſe de L....

VOUS vous plaignez de moi, Madame, & vous m'accuſez de négligence, d'avoir été ſi long-temps ſans tenir la promeſſe que je vous avois faite, de vous envoyer les Lettres de Monſieur de Nerville & de Madame de Mirevaux : mais avec un cœur auſſi ſenſible que le vôtre, vous m'excuſerez, ſans doute, quand vous ſaurez que l'état d'accablement où vous m'avez vu de la perte de cette femme charmante, ne m'a pas permis de revoir des objets qui ne pouvoient que me retracer la cauſe de ſa mort. C'eſt même avec les yeux encore baignés de larmes, que je vous envoie ce triſte monument de la paſſion la plus tendre & la plus malheureuſe qui fût jamais. Si le peu de temps que vous avez connu Mada-

me de Mirevaux, vous a laiſſé les regrets les plus amers, jugez de l'état où je dois être. Le courage plus qu'humain qui la porta à tout quitter pour vaincre ſa foibleſſe, & procurer à ſon amant une paix dont elle n'eſpéroit pas jouir elle-même, doit nous faire oublier ſes égarements, toujours accompagnés de remords, pour ne nous ſouvenir que de ſa vertu & de ſon repentir. Elle mena pendant près de deux ans, dans ſa retraite, la vie la plus mortifiée & la plus exemplaire. M. de Nerville tenta vainement de la fléchir par les Lettres les plus touchantes. Elle refuſa conſtamment d'en ouvrir aucune, & me défendit de lui en jamais parler, ni même de prononcer ſon nom devant elle. M. de Nerville déſeſpéré de l'avoir perdue, menoit la vie la plus languiſſante. Au bout de dix-huit mois de cette cruelle ſéparation, il fut attaqué d'une maladie très-vive. Il m'envoya chercher : dès qu'il me vit, il fondit en larmes, & me dit, en me donnant un porte-feuille qui contenoit toutes les Let-

tres de Madame de Mirevaux : Remets, je te prie, à ton amie ce triſte gage de l'attachement qu'elle a eu pour moi ; dis-lui que ſa cruauté me conduit au tombeau, & que je meurs en l'adorant. Il mourut, en effet, peu de jours après, & malgré les défenſes de Madame de Mirevaux, je ne pus m'empêcher d'exécuter les dernieres volontés de mon ami. Sa douleur, à la funeſte nouvelle de la mort de M. de Nerville, n'éclata point en tranſports. Elle parut accablée du coup qui la frappoit ; mais ſa réſignation lui permit à peine de verſer quelques larmes. Elle regarda la mort de M. de Nerville comme une juſte punition de leurs fautes mutuelles, & ne penſa plus qu'à les expier, par la pénitence la plus rigoureuſe. Elle eſpéroit fléchir le Tout-Puiſſant par ſes prieres & ſes auſtérités, en faveur de celui qu'elle avoit tant aimé, & lui mériter un bonheur éternel. Elle refuſa conſtamment de reprendre ſes Lettres, & me remit celles de mon ami, afin de ne rien

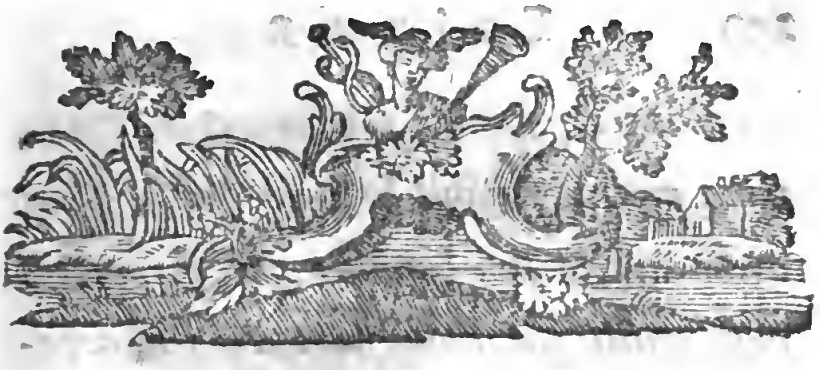
conſerver qui pût lui rappeller un attachement qui lui avoit coûté tant de larmes. Hélas ! elle n'en étoit que trop occupée, & quoiqu'elle ne m'en parlât preſque jamais, je l'entendois ſouvent pouſſer de profonds ſoupirs, & je voyois même quelquefois ſes pleurs prêts à couler. Pendant l'eſpace de trois mois qu'elle a ſurvécu à M. de Nerville, elle n'a fait que dépérir. Une fievre l'a conſumée, & l'a enfin emportée en peu de temps. Il ne lui eſt échappé aucune plainte pendant toute ſa maladie, & elle n'a pas prononcé une ſeule fois le nom de Nerville. Enfin, elle eſt morte, cette femme auſſi reſpectable que malheureuſe, avec un courage vraiment héroïque. Elle étoit digne d'un meilleur ſort. Sa mémoire ne s'effacera jamais de mon ſouvenir; Madame de Mirevaux ſera l'objet éternel de mon eſtime & de mes regrets.

Fin des Lettres de M. de Nerville.

HISTOIRE
D'AMYNTOR
ET
DE THÉRESE,

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

PREMIERE PARTIE.



EPITRE DÉDICATOIRE, A THÉRESE.

CE petit Ouvrage, ma chere THÉRESE, *eſt la peinture la plus touchante de la tendreſſe & de la conſtance conjugale : la vertu en eſt le principe, & ſous ce titre il a le droit de vous être offert. La conformité de votre nom avec celui de l'Héroïne de ce Roman, eſt un motif de plus, qui m'engage à vous le dédier. Théreſe eſſuya des malheurs que vous*

n'éprouverez jamais ; mais votre cœur, non moins ſenſible que le ſien, ſans avoir acheté ſon bonheur par des revers auſſi cruels que ceux dont elle fut accablée, vous fait goûter, dans un heureux lien, les mêmes douceurs que ſon courage & ſa fidélité lui ont méritées. Théreſe ne fut récompenſée qu'après les chagrins les plus vifs. Le Ciel lui fit payer cher ſes faveurs, parce qu'il prévoyoit, ſans doute, que l'adverſité lui étoit néceſſaire, pour l'affermir dans le bien. La ſageſſe innée dans votre ame, n'a pas beſoin de cette rigoureuſe école, pour rendre vos jours fortunés & votre conduite eſtimable. Jouiſſez long-temps, ſans crainte & ſans alarmes, de la félicité inexprimable d'aimer & d'être aimée. L'avantage d'y avoir contribué, ne me

laisse rien à desirer, que la certitude d'ajouter à votre bonheur en le partageant.

PREFACE.

PAR les peines les plus cruelles
Le ciel éprouve les amants ;
Sans doute à leurs tendres ferments
Il veut les rendre plus fideles.
Il couronne les cœurs unis par la vertu :
Mais un cœur vil & lâche eſt toujours confondu.

HISTOIRE

D'AMYNTOR

ET

DE THÉRESE,

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

PREMIERE PARTIE.

LA jeune Théreſe reſta orpheline dès l'âge le plus tendre : ſes idées, trop foibles encore, n'avoient point gravé dans ſon ame les doux noms de pere & de mere. Sa mémoire ne pouvoit lui en retracer l'image chérie. Elle ne ſentit pas la perte qu'elle

faiſoit, & elle fut exempte d'un chagrin d'autant plus cuiſant, que jamais parents ne mériterent plus que les ſiens d'être regrettés & pleurés.

Ainſi, malgré cette perte, Théreſe ſe trouvoit heureuſe. Elle avoit reçu de la nature un fonds de gaieté inaltérable, & une égalité d'ame qu'on rencontre rarement dans les Angloiſes. La ſanté brillante, dont elle jouit pendant une longue ſuite d'années, ajouta encore à ces deux qualités précieuſes.

Rien n'approchoit d'elle pour la beauté; &, ce qu'on aura peine à croire, c'eſt qu'elle étoit encore plus aimable que belle. Au moins tel eſt le jugement qu'en ont porté ceux qui ſavent le mieux deſſiner les traits, les proportions & les contours propres à former une figure parfaite. Elle avoit les cheveux & les yeux noirs: une expreſſion douce & tendre tempéroit l'éclat & la vivacité de ces derniers; ſon teint étoit frais & animé: la forme de ſon viſage

plutôt ronde qu'ovale. Elle avoit le nez petit, les dents blanches & bien rangées. Ses ſourcils étoient très-agréables, quoiqu'ils ne fuſſent pas de la plus grande régularité. Sa taille moyenne, mais bien priſe, la légéreté de ſa démarche, l'aiſance de ſes mouvements, ſes geſtes, ſes manieres, le ſon de ſa voix, tout en elle étoit rempli de graces & d'attraits. Sa bouche n'étoit pas des plus petites : mais la douceur & les charmes de ſon ſourire enchanteur, prévenoient d'abord en ſa faveur, tous ceux qui la regardoient.

Théreſe n'avoit que ſix ans lorſqu'elle perdit ſa mere : ſon pere la quitta preſqu'auſſi-tôt. Il prit le parti de voyager, pour diſſiper le chagrin mortel qu'il reſſentoit de la perte d'une femme chérie. Il avoit appris qu'une de ſes parentes, établie en Turquie depuis longtemps, venoit de mourir : il s'y rendit pour recueillir ſa ſucceſſion, mais il n'en revint pas. Et l'on reçut au bout

menta encore après la mort de ſa fille, comme on aura occaſion de le voir dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Théreſe avoit pour aïeule paternelle la bonne Criſtiane, dont la fortune étoit très-bornée ; elle demeuroit avec Senex. Cette Dame avoit pour Théreſe la plus vive tendreſſe. Il eſt vrai que mille raiſons la juſtifioient, ſans parler de ſa qualité de grand'mere. Elle voulut l'avoir auprès d'elle après le départ de Criſtiano. C'étoit le nom de ſon fils. La vue & la compagnie de cette aimable enfant lui devenoient alors encore plus néceſſaires. C'étoit l'unique conſolation qui lui reſtât. Criſtiane s'occupoit donc entiérement de ſa petite-fille, & lui donnoit la meilleure éducation qu'il lui étoit poſſible.

Déjà Théreſe commençoit à grandir, & exigeoit des ſoins plus aſſidus. Criſtiane ſe trouva hors d'état de ſe charger de ſon éducation. Senex venoit de lui apprendre la mort de ſon fils. Cette

tendre mere, livrée toute entiere à ſa douleur, n'étoit occupée qu'à pleurer ſon cher Criſtiano.

Théreſe alla demeurer chez une de de ſes tantes, où elle étoit plus à portée de ſe former & de s'inſtruire que chez Senex. Ce vieillard s'y étoit d'abord oppoſé, mais cédant enfin aux preſſantes ſollicitations de ſa parente & de pluſieurs de ſes amis, il avoit conſenti à cette ſéparation pour quelques mois.

A meſure que Théreſe avançoit en âge, le goût qu'elle avoit pris pour Amyntor, & celui qu'Amyntor ſe ſentoit pour elle, ſe fortifioit de part & d'autre. Ce jeune homme poſſédoit toutes les qualités qu'on peut deſirer, tant du côté de la figure que de l'eſprit. La nature l'avoit traité auſſi libéralement que Théreſe. Il étoit auſſi, comme elle, l'unique héritier de ſon pere & de ſa mere; mais ſa fortune devoit être beaucoup plus conſidérable.

Amyntor étoit grand & bien fait. Il avoit l'air noble & gracieux. La fraîcheur & l'éclat de ſon teint annonçoit la jeuneſſe & la ſanté. Ses yeux, d'un bleu foncé, exprimoient la bonté de ſon cœur, & les longs cils qui ornoient ſes paupieres, en tempéroient la grande vivacité : lorſqu'un agréable ſourire entr'ouvroit ſes levres de corail, on voyoit briller deux rangs de perles de la plus grande blancheur. Le ſon de ſa voix étoit mâle, mais ſans rudeſſe. Enfin la beauté de ſon ame ſe peignoit dans tout ſon extérieur. Parmi ſes différentes perfections, on remarquoit ſur-tout ſa douceur & ſa ſenſibilité. Son mérite ne fut jamais terni par l'amour-propre, ni par aucune autre paſſion, & quoiqu'il eût à peine vingt-un ans, il avoit toute la ſolidité & toute la ſageſſe de l'âge mûr.

Cet attachement d'Amyntor & de Théreſe, l'un pour l'autre, fut approuvé de tous ceux qui les connoiſ-

ſoient; mais perſonne ne le vit naître avec plus de plaiſir que le pere & la mere d'Amyntor. Malheureuſement ils ne vécurent pas aſſez long-temps pour être témoins de leur union; la mort les enleva avant qu'Amyntor pût épouſer Théreſe. Ils laiſſerent à ce digne fils, la libre jouiſſance de leurs biens, dont le revenu annuel étoit de plus de mille livres ſterlings. Ils connoiſſoient ſa capacité & la ſageſſe de ſa conduite, & ils jugerent qu'il n'avoit pas beſoin de tuteur.

Amyntor reſſentit la plus vive affliction de la perte d'un pere & d'une mere auſſi tendres. Il les pleura ſincérement. Il fut pluſieurs mois ſans pouvoir goûter aucune ſorte de plaiſirs. *On ne le vit pas inſulter à la douleur, en paroiſſant au milieu des danſes & des ſpectacles publics.* Pendant tout ſon deuil, il ſe priva de la vue de ſon aimable Théreſe. Il ſembloit que ſa triſteſſe eût détruit les ſentiments qu'il avoit pour elle. Enfin le

temps & le courage commençoient à apporter quelque ſoulagement à ſes chagrins, & ranimoient ſes eſprits abattus, lorſqu'il apprit que Théreſe demeuroit dans ſon voiſinage chez Miſſ Bellone, ſœur de Senex. Il lui écrivit auſſi-tôt la lettre ſuivante. C'étoit la premiere qu'il eût oſé lui adreſſer.

» O ma chere ! ô mon aimable Théreſe, vous qui faites maintenant ma » plus grande & ma ſeule conſolation. » Vous n'avez ſûrement pas été ſurpriſe » de ma trop longue abſence. Vous n'en » avez pas ignoré la cauſe. Vous ſavez » la perte cruelle que j'ai faite. Dieu ! » quelle perte ! Hélas ! je ne l'ai ſentie qu'imparfaitement. La violence de » ce coup imprévu avoit anéanti toutes » les facultés de mon ame, & l'excès » de ma douleur m'a dérobé une partie » de ſon amertume. Non, jamais on ne » vit de parents ſi tendres & ſi chéris ? » Vous les connoiſſiez, mon adorable

» amie ; je ſuis bien ſûr que vous les
» regrettez auſſi ſincérement que moi,
» & que vous mêlez vos larmes aux
» miennes. Je connois trop la ſenſibi-
» lité de votre cœur pour en douter.
» Non, lumiere de mes jours, non, il
» ne falloit pas moins qu'un pareil
» motif, pour me juſtifier d'avoir été
» ſi long-temps ſans me préſenter chez
» vous. Hélas ! pourquoi ne m'avez-
» vous accordé que dans ce fatal mo-
» ment la permiſſion de vous demander
» à votre grand-pere, & de le ſupplier
» de conſentir à une union qui doit
» faire le bonheur de notre vie? Pour-
» quoi, ô trouble délicieux de mon
» ame, avez-vous tant différé à me faire
» ce tendre aveu? Je n'ai plus perſonne
» pour ſolliciter cette faveur. J'ai perdu
» les ſeuls avocats qui pouvoient plai-
» der ma cauſe avec ſuccès. Mon pere,
» qui ne ſurvécut que peu de jours à la
» partie la plus chere de lui-même ;
» (c'eſt ainſi qu'il appelloit ma mere)

» me dit, quelques inſtants avant ſa » mort, que tout ſon deſir eût été de » nous voir unis.. Ses inquiétudes étoient » l'effet d'un preſſentiment, dont il ne » pouvoit rendre raiſon. Il me recom- » manda de preſſer notre mariage, & » ſur-tout d'agir avec prudence. Je n'ai » pu encore exécuter ſes ordres, quel- » que chers qu'ils ſoient à mon cœur. » Mais j'eſpere avoir demain le bonheur » de vous revoir, ô doux charme de » mes jours ! Votre vue rendra la vie à » votre fidele AMYNTOR «.

Le lendemain Amyntor ſe leva avec empreſſement. Son cœur étoit plein de confiance : la ſérénité brilloit ſur ſon viſage : il avoit l'eſprit exempt de toute inquiétude : ſon humeur étoit douce & riante. Ses domeſtiques furent enchantés de le voir dans une auſſi agréable diſpoſition. Ils prirent tous part à ſa joie : c'étoit un ſi bon maître ! Jamais il ne leur avoit fait ſentir le joug de la ſervitude.

Amyntor ſe préſenta à midi chez Miſſ Bellone, &, après l'avoir ſaluée, il demanda à parler à Théreſe. Miſſ Bellone lui répondit que ſa niece venoit de la quitter, & que peut-être elle n'auroit jamais le plaiſir de la revoir ; qu'un nouveau caprice avoit paſſé par la tête de ſon bizarre frere ; qu'il étoit venu le le matin même chercher ſa petite-fille, & l'avoit emmenée de la maniere la plus bruſque & la plus outrageante ; que Théreſe l'avoit en vain ſupplié, les larmes aux yeux, de la laiſſer encore quelques jours chez ſa tante ; qu'elle-même s'étoit jointe à ſa niece, pour obtenir cette grace, mais que ſes prieres n'avoient fait qu'irriter davantage la fureur de Senex, enſorte qu'elle craignoit d'en être ſéparée pour long-temps ; qu'il n'avoit ceſſé de répéter à Théreſe, en l'arrachant d'entre ſes bras, que déſormais il vouloit la garder chez lui, afin qu'elle apprît à mieux placer ſes affections à l'avenir.

Cette nouvelle, & ſur-tout les dernieres paroles de Senex, jetterent Amyntor dans les plus vives alarmes.. Sa ſurpriſe & ſa conſternation lui ôterent l'uſage de toutes ſes facultés. Il demeura près de deux heures dans le plus grand abattement : enfin, il ſe leva, prit congé de Miſſ Bellone, & s'en retourna chez lui, plongé dans la plus profonde affliction. Il étoit inquiet & irréſolu, & ne ſavoit à quoi ſe déterminer, lorſqu'on lui apporta la lettre ſuivante, de la part de l'infortunée Théreſe :

» Vous ne doutez pas, ſans doute, » mon cher Amyntor, que je ne partage » votre chagrin. Pour moi, je ſuis bien » ſûre que le mien vous affecte autant » que moi-même. O cruelle deſtinée ! » j'ajoute à vos peines au lieu de les di- » minuer. Vous ávez probablement été » inſtruit de la maniere odieuſe dont j'ai » été enlevée de chez ma tante. Vous » n'ignorez pas les obſtacles qui nous

» ont empêchés de jouir du plaiſir de
» nous revoir, après une auſſi longue
» ſéparation. Je crains que nous ne
» ſoyons menacés de malheurs plus
» grands encore. Mes inquiétudes ne
» ſont pas ſans fondement. Hâtez-vous
» de faire connoître vos intentions à
» mon grand-pere, (ſi toutefois vous
» ne dédaignez pas l'alliance de Thé-
reſe,
» dont la famille n'eſt peut-être pas di-
» gne de celle d'Amyntor) Hâtez-vous,
» mon cher ami, ſi vous voulez me par-
» ler encore; c'eſt ici que vous devez
» vous rendre. Ici.... hélas! je trem-
» ble, lorſque je ſonge combien vous y
» trouverez de difficulté. Adieu: je n'ai
» pas la force de vous en écrire davan-
» tage. Je ſuis contrainte de recevoir,
» dans le moment, une viſite, qui ne
» ſera ni ſi flatteuſe, ni ſi agréable, que
» le ſeroit celle d'Amyntor pour ſon
» infortunée, mais fidelle THERESE.

Il eſt plus aiſé d'imaginer que de pein-

dre quelle fut la ſurpriſe de notre jeune amant. Le foible rayon d'eſpérance qui brilloit encore dans ſon cœur, s'éteignit tout-à-coup. Il ſe trouva en proie aux craintes les plus déchirantes. Plus il parcouroit cette lettre, plus il y voyoit de ſujets de s'alarmer ; mais rien ne l'effrayoit davantage que la viſite dont elle lui parloit. Ce fut cependant à elle qu'il dut ſon bonheur. Comme il n'y avoit pas un moment à perdre, il recueillit toutes ſes forces, & tout ce que l'amour pouvoit lui inſpirer de courage & d'intrépidité. En moins d'une heure, il ſe détermina à tout tenter, plutôt que de ſexpoſer, en s'abandonnant au déſeſpoir, à perdre ce qu'il avoit de plus cher au monde : mais ſon intérêt perſonnel n'étoit pas ce qui l'animoit le plus. La vue de ſon incomparable Théreſe, qui alloit être la victime du moindre retard, fut le principal motif qui lui fit ſurmonter ſa timidité.

Il fit donc mettre les chevaux à ſon

carroſſe, & partit auſſi-tôt, réſolu de voir Thereſe le jour même. De chez lui à la maiſon de campagne de Senex, il n'y avoit que ſeize milles. Cette maiſon étoit ſituée près d'une petite ville, où Amyntor arriva pour dîner. L'après-midi, à l'heure qu'il jugea la plus convenable, il ſe rendit chez Senex; c'étoit la premiere viſite qu'il lui faiſoit. Il l'avoit vu cependant deux ou trois fois dans des maiſons particulieres. Sa converſation & ſa façon de penſer lui avoient paru fort extraordinaires. Il ne lui avoit trouvé d'autre mérite qu'un grand fond de tendreſſe pour Thereſe.

Déjà Amyntor approchoit du lieu où demeuroit ſon aimable maîtreſſe. Il ne vivoit que pour elle; elle étoit l'unique objet de ſes deſirs. Elle ſeule pouvoit faire ſon bonheur : aucune autre paſſion n'avoit jamais balancé dans ſon cœur celle qu'il avoit pour ſa chere Thereſe, excepté ſon attachement pour ſon pere & ſa mere. Ces jeunes amants avoient

commencé à s'aimer dès leur bas-âge. Ce ſentiment s'étoit accru & fortifié avec les années. Pur comme leurs ames, les querelles & les noirs ſoupçons ne l'avoient jamais troublé; la jalouſie étoit bannie de leurs cœurs; enfin, ils n'avoient point encore connu les obſtacles & les traverſes. Quel changement, hélas! ils n'ont plus ces amis communs qui favoriſoient leur goût réciproque, & chez leſquels ils avoient coutume de ſe voir : les uns ſont morts, les autres abſents. Théreſe a été enlevée de chez ſa tante, qui approuvoit ſon penchant, & elle eſt renfermée maintenant chez un grand-pere, dont l'humeur fâcheuſe & revêche avoit toujours éloigné les amis d'Amyntor, & Amyntor lui-même.

Ce dernier étant arrivé à la maiſon de Senex, s'adreſſa à un homme qui travailloit dans la cour, & lui demanda où étoit Miſſ Théreſe. Cet homme ne pouvant ſe faire entendre, parce qu'il

bégayoit, indiqua du doigt à Amyntor l'endroit où étoit la jeune Demoiſelle qu'il demandoit. Il y vole plein d'impatience. Il pouſſe la porte, qui s'ouvre auſſi-tôt, & il apperçoit ſa chere maîtreſſe, occupée à broder. Celui dont elle lui avoit parlé dans ſa lettre, & qui devoit lui rendre cette odieuſe viſite, étoit aſſis près d'elle. Il tournoit le dos à la porte, & tenoit un livre à la main. Ses regards ſe portoient languiſſamment ſur Théreſe, en liſant cet endroit de Cowles: « O! vainqueur trop aimable, » pourquoi diſputes-tu mon cœur à Dieu » même? Pourquoi m'arracher à ſes in» vitations, à ſa voix qui m'appelle, en » te mettant entre le ciel & moi. Je » crois d'abord que c'eſt à lui que mes » vœux s'adreſſent, mais je m'apperçois » bientôt que tu es le ſeul Dieu que j'a» dore «.

Le trouble où cette vue jetta Amyntor ne lui permit pas de témoigner à Théreſe tous les ſentiments dont ſon

ame étoit pénétrée. A peine eut-il la force, en la ſaluant d'une maniere embarraſſée, de prononcer ces mots : *Votre ſerviteur, Mademoiſelle, je me flatte que vous vous portez bien.*

Au ſon de ſa voix, Théreſe, qui ne l'avoit point remarqué, ſe leva auſſitôt, & ſe tournant vers lui, d'un air poli, mais contraint, lui répondit avec émotion : *Je ſouhaite que vous vous portiez auſſi-bien que moi.*

Amyntor tira enſuite une chaiſe, & ſe plaçant auprès de Théreſe, lui dit qu'il ne pouvoit pas aſſurer que ſa ſanté fût parfaitement bonne, & ſans rien ajouter, il fixa ſes regards ſur le plancher.

Arbanes, (c'eſt ainſi que ſe nommoit l'homme qu'il avoit trouvé auprès de Théreſe) à la vue d'Amyntor qu'il ne connoiſſoit pas, s'éloigna un peu ; après lui avoir fait une courte révérence. Alors il ſe mit à conſidérer Amyntor avec un œil ſoupçonneux. Tous les trois, renfermant avec ſoin leurs ſentiments

en eux-mêmes, gardoient un profond ſilence, & tâchoient de lire réciproquement ſur leurs viſages ce qui ſe paſſoit dans leurs cœurs. Ils ne reſterent pas long-temps dans cette ſituation. Senex parut bientôt. Un laquais l'avoit averti promptement de la viſite d'Amyntor, & le vieux gentilhomme avoit auſſi-tôt interrompu, quoiqu'à regret, le ſommeil auquel il avoit coutume de ſe livrer l'après-dîner. Il arriva encore à moitié endormi, ouvrant d'une main la porte du ſallon & de l'autre ſe frottant les yeux. Il fit quelques pas, puis s'arrêta, & regarda Amyntor avec une eſpece de ſurpriſe & d'embarras, comme s'il eût cherché à ſe rappeller qui il étoit.

Amyntor s'étoit déjà avancé vers Senex, d'une maniere polie & reſpectueuſe, en lui faiſant les compliments de cérémonie, que l'uſage dicte plus ſouvent que le cœur. Le vieux gentilhomme, ſans répondre à ſes honnêtetés, ſe retira

retira un peu en arriere, & le fixant d'un air fâcheux & mépriſant, lui dit qu'il ne ſe ſouvenoit pas de l'avoir jamais vu, & qu'il deſiroit ſavoir quel ſujet l'amenoit chez lui. Amyntor, étonné d'un pareil accueil, lui répondit que quelques affaires l'ayant conduit dans ſon voiſinage, il n'avoit pas cru l'offenſer en venant l'aſſurer de ſes reſpects, ainſi que Mademoiſelle Théreſe, à laquelle il n'étoit pas inconnu.

Jeune Cavalier, lui répliqua bruſquement Senex, ma petite-fille peut vous remercier de votre extrême politeſſe. Pour moi, je vous dirai naturellement que je n'aime ni les compliments ni la ſociété, hors celle de quelques amis de mon choix. Cependant je vous prie de vous aſſeoir & de vous repoſer; vous devez être fatigué. Au reſte, je me doute bien, reprit-il, du ſujet de votre viſite. C'eſt l'amour qui vous amene ici. Je puis parler ouvertement: ce gentilhomme que vous voyez eſt mon in-

time ami, je n'ai rien de caché pour lui. Mais vous devez ſavoir, pourſuivit-il, que je veille ſur Théreſe avec un ſoin paternel; & tant qu'elle ſera en mon pouvoir, je vous certifie qu'elle ne verra d'autre compagnie que celle que j'aurai approuvée.

Une réception auſſi dure excita dans l'ame d'Amyntor des mouvemements d'indignation qu'il eut peine à contenir. Il étoit en même-temps ſi ſurpris & ſi troublé, qu'il ne pouvoit trouver une réponſe convenable. Théreſe, de ſon côté, n'étoit pas dans une ſituation moins pénible ni moins agitée. On la voyoit rougir, pâlir, baiſſer les yeux & les relever alternativement; on eût dit qu'elle alloit prendre la parole pour juſtifier ſon amant; mais ſon embarras la retenoit. Cependant Amyntor s'étant raſſuré, répondit ainſi à Senex, avec une noble hardieſſe :

Je m'apperçois bien, en effet, Monſieur, que ce gentilhomme eſt de vos amis. La franchiſe avec laquelle vous vous

expliquez devant lui ne me permet pas d'en douter. Pour moi, qui n'ai pas les mêmes droits que vous à ſa bienveillance, je n'uſerai pas de la même liberté; le reſpect d'ailleurs que j'ai pour Miſſ Théreſe, m'empêche de m'expliquer ſur ſon ſujet, comme il ſeroit convenable. J'eſpere que je trouverai une occaſion plus favorable pour la voir; mais je vous préviens que je ne renoncerai pas aiſément à l'attachement inviolable que je lui ai juré, ni à l'ancienne liaiſon qui exiſte depuis long-temps entre ſa famille & la mienne.

Ah! ah! je me rappelle effectivement cette liaiſon, reprit Senex du ton de l'emportement: mais elle ne ſubſiſte plus pour moi. Je me rappelle bien à préſent que je vous ai vu quelquefois, mais vous étiez tout-à-fait banni de ma mémoire. Cela n'eſt pas étonnant, dit Théreſe, il y a ſi long-temps que vous n'avez vu Monſieur! d'ailleurs, comme vous l'obſervâtes vous-même hier, vo-

tre mémoire & vos yeux ne vous ſervent pas très-fidelement.

A ces mots, Arbanes lança un regard de jalouſie ſur lès deux amants, & ſe hâta d'indiquer à Senex, par un ſourire cruel, que les dernieres paroles de Théreſe étoient une ſatyre. Senex, dont l'humeur fâcheuſe & tyrannique n'avoit pas beſoin d'être excitée, répondit amérement à Théreſe. Oui, Mademoiſelle l'impertinente, oui, j'ai fait, il eſt vrai, cette obſervation : mais quand ma mémoire & mes yeux euſſent été plus fideles, ils ne m'auroient jamais retracé auſſi-bien qu'à vous les traits de Monſieur ; ils ont fait, comme je vois, une impreſſion plus vive & plus durable ſur vous que ſur moi. Il ſe tourna enſuite vers Amyntor, & lui dit : Non, Monſieur, je n'ignore pas quels ſont vos deſſeins ; j'en ai entendu parler à pluſieurs de mes amis avant que vous vinſſiez chez moi. Je crois votre alliance très-honorable ; je ſais auſſi que votre

fortune eſt beaucoup au-deſſus de celle de Théreſe, & c'eſt plus que je ne pourrois deſirer, ſi vous me conveniez. Mais je vous déclare que je n'approuve point la recherche que vous faites de ma petite-fille, & puiſque nous autres vieillards nous devons donner aux jeunes gens des raiſons de notre conduite, je ſuis bien aiſe de vous dire, que j'ai déjà eu aſſez de chagrin de la part de ma propre fille, la mere de Théreſe, pour un mariage d'amour auquel je fus aſſez fou de conſentir; & que je ſuis bien réſolu d'agir plus ſagement à l'égard de ma petite-fille.

Amyntor ſe mettoit en devoir de lui répondre; mais Arbanes s'étant levé bruſquement, dit à Senex qu'il alloit prendre congé de lui; que ſa préſence pouvoit le gêner, ayant une affaire auſſi importante à traiter; que d'ailleurs il étoit trop ſenſible pour pouvoir être témoin de l'embarras & de l'affliction de Miſſ Théreſe. Senex l'obligea de reprendre ſon

ſiege, en lui diſant qu'il n'avoit plus rien à dire à Amyntor; que tout étoit terminé.

Amyntor & Théreſe, animés tous deux du même deſir de répliquer à Senex, avoient déjà prononcé en même-temps: *Je ſuis, &c.* quand on annonça un gentilhomme qui venoit au ſujet d'une ſomme conſidérable qu'il vouloit rembourſer. Il étoit accompagné d'un grand nombre de domeſtiques. Amyntor, outré de dépit, ſortit auſſi-tôt, en tirant la porte moins reſpectueuſement qu'il ne l'avoit ouverte; mais ayant apperçu dans le même inſtant ſa chere Théreſe, qui traverſoit la ſalle pour venir à lui, il rentra, & courut à elle d'un air empreſſé. Il l'embraſſa avec tranſport, & lui dit tout bas: Oh! chere ame de ma vie, ſerez-vous à moi? puis je encore me flatter d'être heureux? Oui, je vous le jure, répondit Théreſe de la maniere la plus touchante; oui, il n'y a que la mort qui puiſſe m'empêcher d'être à vous. Ils entendirent dans le moment

quelqu'un derriere eux; i's furent obligés de ſe ſéparer. Amyntor alla retrouver ſon carroſſe, & Théreſe rejoignit la compagnie. Elle s'apperçut que c'étoit Arbanes qui les avoit ſuivis pour les obſerver, & elle penſa que peut-être Senex l'avoit engagé à cette vile démarche.

Amyntor avoit à peine quitté Théreſe, qu'il ſentit ſon cœur en proie aux paſſions les plus tumultueuſes: l'amour, les noirs ſoucis & la jalouſie dévorante l'agitoient tour à-tour. Le ſeul deſir de la vengeance n'eut point d'accès dans ſon ame. Les principes de religion qui y étoient gravés ſurent l'en défendre. Cependant il ne ſavoit quel parti prendre. Il flotta long-temps dans la plus cruelle perplexité. Enfin il réſolut de ne point retourner chez lui, qu'il ne ſe fût procuré l'aſſurance d'un avenir plus heureux, & le moyen de voir encore l'unique objet de ſes vœux & de ſes alarmes. Il retourna donc à l'hôtellerie où

il avoit dîné : il y paſſa la nuit, mais ſans pouvoir prendre un inſtant de repos. Le lendemain, il dit à ſes gens qu'il n'avoit point encore décidé le moment de ſon départ. Il leur recommanda de reſter dans l'auberge, & donna ordre qu'on ne les laiſſât manquer de rien pendant ſon abſence.

Il y avoit un verger près de la maiſon de Senex; un chemin étroit y conduiſoit : Amyntor s'y rendit par ce ſentier. Il étoit de trop bonne heure pour craindre d'y rencontrer le vieux gentilhomme. Il s'y promena quelque-temps plein d'impatience & de trouble, regardant ſans ceſſe vers la porte par laquelle les domeſtiques avoient coutume d'entrer. Il eſpéroit voir bientôt paroître quelqu'un. Son attente ne fut point vaine. Il apperçoit une ſervante, à laquelle on envoyoit faire une commiſſion dans le voiſinage. Il court à elle, & reconnoît avec la plus grande joie que c'eſt la femme-de-chambre de Théreſe. Elle

alloit, ſuivant ſa coutume, chercher, pour le déjeûner de ſes maîtres, de la crême & du beurre frais chez ſon pere, qui demeuroit au bout du verger, & qui étoit le fermier de Senex.

Anne, (c'étoit le nom de cette fille) parut enchantée auſſi de rencontrer Amyntor. Elle lui dit, avec une franchiſe innocente & naïve, que ſi elle avoit oſé, elle lui auroit apporté plus de cent lettres de la part de ſa jeune maîtreſſe, qu'elle aimoit, après ſon pere & ſa mere, plus que perſonne au monde; que depuis qu'elle la ſervoit elle ne l'avoit jamais vu ſoupirer & pleurer que depuis la veille; qu'elle en ignoroit la cauſe; qu'elle ſoupçonnoit cependant que c'étoit l'effet d'une converſation très-vive que ſon vieux maître avoit eue avec Théreſe.

Tout ce que cette fille dit à Amyntor, le confirma de plus en plus dans l'opinion où il étoit déjà, qu'il n'obtiendroit jamais l'objet de ſes deſirs de l'aveu

de Senex. En effet, ce vieillard impérieux & opiniâtre étoit ſi prévenu en faveur d'Arbanes, qu'il n'y avoit pas lieu de croire qu'il changeât de ſentiment. Amyntor ne ſongea donc plus qu'à trouver d'autres moyens pour ſe procurer une entrevue avec ſa maîtreſſe. Il avoit été témoin des menaces de Senex à ſa petite-fille; il ne pouvoit douter qu'il ne la tînt à l'avenir plus renfermée que jamais. Mais ſur les différentes queſtions qu'il fit à Anne, il apprit que la fenêtre de la garderobe de Théreſe donnoit ſur le verger dont je viens de parler; que cette garderobe étoit ſur le retour de la chambre où elle couchoit avec ſa grand'mere, la bonne Criſtiane, & que par conſéquent elle étoit éloignée pendant la nuit de l'œil vigilant du vieux gentilhomme. Amyntor charmé de cette découverte, ſuivit la fidelle Anne chez ſon pere, & dès qu'il y fut, il écrivit promptement la lettre ſuivante à ſa maîtreſſe:

» O trouble délicieux de mon ame ! » ô ma tendre & chere Théreſe, je fa- » tigue en vain mon imagination pour » trouver le moyen de vous voir & de » vous parler ; je n'en vois qu'un ſeul, » dont Anne, qui vous remettra cette » lettre, m'a donné l'idée. Si vous n'ê- » tes point rebutée par les difficultés » injuſtes & cruelles qu'on nous oppo- » ſe, vous le ſeconderez de tout votre » pouvoir ; vous me rendrez la vie, en » me faiſant part ce ſoir de vos réſolu- » tions, par la fenêtre de votre cabinet. » Votre femme-de-chambre aſſure que » je puis me rendre à neuf heures & de- » mie avec ſûreté au bas de cette fenê- » tre. Elle eſt la ſeule qui donne ſur le » verger ; ainſi vous n'avez pas lieu de » craindre d'être obſervée. Soyez ſûre » que rien ne traverſera un projet ſi bien » concerté. Tout le monde ſera alors » dans les bras du ſommeil. Ne man- » quez pas au rendez-vous, je vous en » conjure, ma tendre amie, par les aſ-

» ſurances que nous nous ſommes don-
» nées d'un éternel attachement. Son-
» gez que juſqu'à cet heureux moment,
» tous les inſtants ſeront des heures pour
» votre fidele AMYNTOR «.

La pauvre Théreſe, qui étoit abattue & conſternée, depuis l'indigne réception que ſon grand-pere avoit faite à Amyntor, ſembla revivre à la lecture de cette lettre. L'eſpérance d'une entrevue libre & ſecrette avec ſon amant, lui rendit ſa premiere gaieté. Senex s'apperçut de ce changement; il l'attribua à ſes menaces & à la converſation qu'il avoit eue avec elle le jour précédent. Il lui en témoigna plus d'une fois ſa ſatisfaction : il ne l'appella pas autrement ce jour-là, que *bonne fille*, lui paſſant de temps en temps la main ſous le menton, & l'embraſſant par maniere de récompenſe. Arbanes, qui avoit été toute la journée avec Théreſe, ſe flattoit de lui avoir inſpiré cette joie. Il ſe perſuadoit que c'étoit l'heureux effet de ſon

mérite & de ſes rares qualités; il croyoit lire ce doux témoignage dans les yeux animés de la petite-fille de Senex : ſa vanité lui promettoit que ſon rival n'oſeroit plus paroître, & qu'Amyntor ne lui avoit diſputé un inſtant la victoire, que pour relever davantage ſon triomphe, & être enſuite condamné au ſupplice honteux d'une jalouſie ſtérile. Plein de ces agréables idées, Arbanes s'en retourna dans ſon château, qui étoit voiſin de celui de Senex.

Il étoit déjà tard, & l'heure de ſe coucher approchoit, lorſque le vieux gentilhomme, qui ne ſe piquoit ni de politeſſe ni d'égards, monta chez la bonne Criſtiane, & lui propoſa de changer d'appartement. Cette complaiſance dépendoit auſſi de Théreſe, qui couchoit avec ſa grand'mere; mais Senex ne jugea pas à propos de l'en prévenir: Il ſe contenta de dire à Criſtiane, que la nuit précédente il avoit eu la reſpiration moins libre qu'à l'ordinaire; qu'il

ne pouvoit en attribuer la cauſe qu'à la mauvaiſe expoſition de ſa chambre à coucher ; que celle qu'il la prioit de lui céder étant plus grande & plus aërée que la ſienne, il eſpéroit qu'il n'y éprouveroit pas la même incommodité.

Criſtiane, dont le caractere étoit doux & obligeant, conſentit ſans peine à cette propoſition, & appella auſſi-tôt les gens de Senex pour faire le lit de leur maître. Ce nouvel arrangement étoit à peine fini, que Théreſe, qui étoit allée préparer quelques ſucreries pour ſon grand-pere, monta dans ſa chambre. Quel fut ſon étonnement de la trouver occupée par Senex, qui lui ſouhaita le bon ſoir, en lui diſant de ſe hâter d'aller rejoindre ſa grand'mere dans ſon nouveau logement.

Ce coup, auſſi imprévu que terrible, jetta cette jeune amante dans une confuſion & un déſordre qui ne lui permirent pas de répliquer une ſeule parole. Elle alla auſſi-tôt faire part de ce cruel

événement à la fidelle Anne, qui ne savoit rien de tout ce qui s'étoit passé. Comment prévenir l'infortuné Amyntor ? Senex se faisoit remetre tous les soirs les clefs du château, & les emportoit avec lui dans sa chambre. Il falloit attendre au lendemain matin, pour que cette fille pût courir chez son pere, le digne Pastora, (c'étoit son nom) où Amyntor étoit convenu de passer une ou deux nuits.

Théreſe, abattue & consternée, eut à peine la force de gagner son nouvel appartement. Elle poussoit de temps en temps de profonds soupirs. Cristiane, qu'elle croyoit endormie, l'entendit, & s'empressa avec bonté de la consoler, l'engageant à chercher du repos dans le sein du sommeil, & la priant de ne pas la rendre plus malheureuse qu'elle n'étoit, en lui déchirant le cœur, comme elle faisoit depuis quelques jours, par ses plaintes & ses gémissements.

Théreſe, qui aimoit tendrement sa

grand'mere, étouffa ſes ſanglots, & lui obéit, en gardant un profond ſilence. Mais ſon ame n'en étoit que plus agitée; ſes inquiétudes redoubloient à chaque inſtant : elle trembloit pour ſon cher Amyntor. En effet, il étoit venu au rendez-vous à l'heure indiquée, & avoit attendu près d'une heure, dans la plus grande impatience. Enfin, ne voyant point paroître ſa tendre amie, il gagne, à la foible lueur de la lune, un des arbres du verger, en rompt une branche, & vient frapper deux ou trois fois contre la fenêtre du cabinet.

Senex, toujours oppreſſé par ſa difficulté de reſpirer, n'avoit point, malheureuſement, trouvé le repos qu'il avoit cherché. Il étoit alors aſſis ſur ſon lit, enveloppé dans ſa robe-de-chambre. Au premier bruit qu'il entend, il ne doute point que ce ne ſoient des voleurs, qui cherchent à forcer la fenêtre pour pénétrer dans la maiſon. Il ſe jette auſſi-tôt à bas de ſon lit, accourt à l'ap-

partement de ſa petite-fille, qui étoit dans la plus grande perplexité, & frappe à la porte : Théreſe, dit-il d'une voix tremblante & effrayée, Théreſe, levez-vous vîte, ouvrez-moi, dépêchez-vous, je vous prie.

Ce bruit éveilla Criſtiane. Surpriſe & troublée, elle s'écrie : O ciel, ayez pitié de nous ! Qu'eſt-il donc arrivé ? Monſieur, quel peut être le ſujet qui vous amene & qui vous agite au milieu de la nuit ?

L'infortunée Théreſe ne devina que trop, hélas ! la cauſe de ce mouvement précipité. La crainte s'empara de ſon ame. A peine eut-elle la force de lui répondre. Cependant elle avoit remarqué que ſes cris ne reſſembloient point à ceux d'un homme qui fût en colere : elle reprit courage, ſe leva, & vint ouvrir. Auſſi-tôt Senex lui dit : Allez me chercher ce mouſqueton .... car nous avons des coquins autour du logis.

C'eſt alors que Théreſe fut ſaiſie de la plus grande frayeur. Son état ne fit naître aucun ſoupçon à Senex. Ce trouble & cette inquiétude lui ſembloient tout naturels. Auſſi-tôt ſa petite-fille joignit les mains, & dans l'attitude d'une perſonne au déſeſpoir, elle s'écria : Oh ! non, Monſieur, non, je vous ſupplie, pour l'amour de moi, calmez-vous. Vous êtes dans l'erreur ; j'en ſuis certaine. Je n'ai rien entendu.

Le vieux gentilhomme, irrité de cette réſiſtance, fronça le ſourcil, frappa du pied, appella cent fois Théreſe folle & ſtupide, & s'empreſſa d'aller lui-même chercher ſon arme. Théreſe l'arrêta encore quelques minutes, en ſe jettant à ſon paſſage, & employa toutes les raiſons qu'elle put imaginer pour le détourner d'un ſi cruel deſſein. Cependant Senex parloit ſans ceſſe, & avec fureur, du bruit qu'il avoit entendu à la fenêtre de la garderobe, & menaçoit de ſe venger bientôt de ces filous, avec les bal-

les meurtrieres dont ſon mouſqueton étoit chargé. Oh ! Monſieur, diſoit ſa petite-fille, ne haſardez pas une vie, une vie ſi chere.... Vous ſavez bien que cette arme eſt chargée depuis long-temps, elle pourroit crever entre vos mains. Je veux moi ſeule en courir les riſques. Ma main eſt plus ferme que la vôtre, je dirigerai le coup plus ſûrement. Je vous en prie, je vous en ſupplie, laiſſez-moi tirer; j'en ſerai moins effrayée.

Senex étoit déjà muni du mouſqueton; & Théreſe tenoit fermement une de ſes mains ſur cette arme terrible, lorſque la fidelle Anne, qui couchoit au-deſſus de la chambre de ſa maîtreſſe, arriva hors d'haleine & pleine d'effroi. Au bruit qu'elle avoit entendu, elle s'étoit précipitée ſur ſes vêtements, & accouroit au ſecours de Théreſe; Criſtiane, malgré l'accablement où l'avoient jettée ces mouvements & ces cris tumultueux, s'étoit levée auſſi avec toute la diligence

que ſon grand âge pouvoit lui permettre.

Toutes trois réunies eſſayoient de calmer la fureur de Senex. Mais leurs repréſentations furent inutiles. Il s'arracha de leurs mains, & alla droit au cabinet. Dans ce fatal moment, Théreſe, toute éperdue, vole, arrive la premiere à la fenêtre, l'ouvre précipitamment, & entendant la voix d'Amyntor, qui appelloit tout bas : Théreſe,..... Théreſe, elle lui crie : O cher amant, fuyez, fuyez au plutôt de ce lieu funeſte, où vous allez perdre la vie, une vie ineſtimable. Hélas ! je ne reverrois jamais mon cher Amyntor.

Ces paroles furent comme un coup de foudre pour Anne, qui voyoit Senex derriere ſa jeune maîtreſſe. Elle en fut ſi étourdie, que, s'oubliant elle-même, elle s'avança & pouſſa doucement Théreſe, en lui diſant : Juſte ciel ! Mademoiſelle, êtes-vous devenue folle ? Qu'avez-vous fait ? Nous ſommes perdues.

Ah ! je vous le garantis, Bohémiennes, s'écria Senex plein d'emportement. Je vous ai donc découvertes ; les vrais aſſaſſins ſont dans ma maiſon : je les trouve dans des femmes.... Viens ici, malheureuſe, continua-t-il, en ſaiſiſſant ſa petite-fille d'une main, tandis qu'il balançoit de l'autre ſon mouſqueton, j'ai preſqu'envie de te tuer à la place de ton complice qui m'eſt échappé.

Criſtiane & la ſervante, effrayées des menaces du vieillard, s'empreſſerent de lui ôter une arme dont il pouvoit abuſer. Cependant Théreſe, fondant en larmes, étoit à ſes genoux, & le ſupplioit de lui pardonner, ſi elle lui avoit caché juſqu'à préſent le ſecret de ſon cœur. Elle lui repréſenta que la crainte ſeule l'avoit arrêtée ; le changement, continua-t-elle, que j'ai apperçu dans votre façon de penſer, m'a ôté l'eſpoir d'obtenir votre aveu ; j'ai en horreur la fauſſeté & le menſonge, je ne me ſervirai plus déſormais de déguiſement ;

& je ſerai ſincere avec vous, quelque funeſtes qu'en puiſſent être pour moi les conſéquences : mais j'ai donné depuis long-temps mon cœur au jeune Amyntor, qui en eſt digne ; vous avez d'abord approuvé vous-même cette inclination ; je garderai toute ma vie à mon amant la foi que je lui ai jurée, & jamais je ne ſerai à un autre.

Ce diſcours ne fit qu'enflammer de plus en plus l'inflexible gentilhomme, & ce ne fut pas ſans peine qu'on l'empêcha de porter la main ſur l'infortunée Théreſe. Dans ſa fureur aveugle, il lui fit les reproches les plus amers, & lui donna des noms trop groſſiers & trop révoltants, pour être rapportés : puis s'arrêtant tout-à-coup, au milieu de ſes invectives, comme pour reprendre haleine, ou pour méditer quelque nouveau projet de vengeance, il reprit auſſi-tôt, & dit à ſa petite-fille qu'elle ſortiroit de ſa maiſon cette nuit même, & que puiſque ſon ſtupide fat deſiroit

l'épouſer, il la prendroit s'il vouloit, mais qu'elle ne devoit pas s'attendre à avoir de lui un ſeul ſchelin.

Toutes les prieres & les ſupplications de Théreſe & de Criſtiane furent inutiles. Cette derniere pria Senex de ſonger à ce qu'il alloit faire; de conſidérer à quelles dangereuſes extrêmités un tel procédé pouvoit porter une jeune perſonne. Quoi, Monſieur, s'écria-t-elle, auriez-vous la dureté d'exécuter un pareil deſſein? Quel bonheur goûterez-vous déſormais ſur la terre, ſi vous devenez la cauſe de la perte de votre enfant? Une imprudence de jeuneſſe doit-elle être traitée comme une action criminelle? Forcerez-vous votre fille à n'avoir d'autre reſſource que celle de ſe jeter dans les bras d'un homme, & de s'en rapporter à ſa probité & à ſon honneur? Vous devez ſavoir tout le danger qui peut en réſulter.

Non, Madame, répliqua Senex, ce n'eſt pas moi qui l'expoſe à ces fâcheu-

ſes ſuites : c'eſt elle-même qui a creuſé cet abyme de maux ; vous ne pouvez en diſconvenir, à moins que nous n'ayons perdu le bon ſens, vous ou moi. Mais vous n'étiez peut-être que trop inſtruite du rendez-vous de cette nuit ; & ſi je ſavois que vous fuſſiez.... Non, répondit tranquillement Criſtiane, votre petite-fille me connoît mieux : elle n'auroit pas voulu m'affliger en me faiſant une pareille confidence. Mais vous, Monſieur, pourſuivit-elle avec un peu de vivacité, puiſque vous oſez avoir de moi une telle opinion, je vous déclare que ſi Théreſe doit ſortir, elle ne s'en ira pas ſeule & ſans protectrice.

Ce vieillard opiniâtre & inhumain s'emporta de nouveau contre ſa petite-fille, & jura, en ſe retirant, que ſi elle n'étoit pas hors de chez lui dans une heure ou deux au plus tard, il l'en chaſſeroit avec ignominie.

Criſtiane & Théreſe, révoltées d'un traitement ſi barbare, & baignées de leurs

leurs larmes, s'habillerent promptement, & partirent après avoir pris ce qui leur étoit le plus néceſſaire. La fidelle Anne s'écria auſſi-tôt, qu'elle ne vouloit pas demeurer davantage dans cette maiſon, quand même elle devroit perdre ſes gages, & ſuivit ſes maîtreſſes. Senex avoit mis doucement la clef à la porte, pendant qu'elles ſe diſpoſoient à leur départ, & lorſqu'elles le quitterent, il leur ſignifia qu'il ne les reverroit jamais.

Amyntor, qui étoit reſté au bas de la fenêtre de ſa maîtreſſe, avoit entendu une partie de ce qu'on vient de rapporter, mais il ignoroit le danger qu'il avoit couru; il s'étoit approché le plus près qu'il avoit pu, pour obſerver ſi Criſtiane & Théreſe ne viendroient pas. Dès qu'il vit la porte s'ouvrir, il accourut, & ſaiſit cette derniere entre ſes bras. Des larmes de joie, de tendreſſe & d'amour inondoient ſon viſage, & ſe mêloient à celles de ſa maîtreſſe; il

n'oſoit élever la voix ; il contenoit ſes tranſports ; il craignoit, s'il étoit entendu, qu'on ne vînt lui ravir ce tréſor ſi précieux. Il lui diſoit tout bas, avec un ſentiment expreſſif : Hâtez-vous, chere ame de ma vie, n'appréhendez rien, je vais vous conduire en un lieu de ſûreté.

L'excès de ſes alarmes & de ſes tranſports, ne lui permit pas d'obſerver dans le moment tous les égards qu'il devoit à Criſtiane. Il ne fit pas attention qu'il la laiſſoit aſſez loin derriere lui. Anne donna le bras à la vieille Dame, & lui apprit qu'ils alloient chez ſon pere. Le ciel étoit pur & ſerein. Le crépuſcule commençoit à paroître ; il éclaira leurs pas. Dès qu'ils furent rendus à la maiſon du fermier, Amyntor fit beaucoup d'excuſes à Criſtiane, ſur ce qu'il ne lui avoit pas témoigné d'abord tout l'empreſſement qu'il auroit dû lui marquer. Cette bonne Dame, qui ſentoit combien cette faute étoit pardonnable

dans une pareille circonſtance, l'excuſa volontiers. Ce jeune homme, plein de tendreſſe & d'honnêteté la pria enſuite de réparer la perte qu'il avoit faite d'une tendre mere, & de vouloir bien lui en tenir lieu, lui jurant qu'elle trouveroit en lui un fils ſoumis & reconnoiſſant.

Criſtiane répondit obligeamment à une propoſition auſſi flatteuſe, & ſouhaita à Amyntor tout le bonheur qu'il méritoit ; mais elle ne put retenir ſes larmes, en faiſant réflexion à la conduite étrange de Senex.

Amyntor s'approcha enſuite de ſa chere Théreſe, & lui exprima, avec l'effuſion de cœur la plus touchante, les tendres ſentiments dont il étoit pénétré ; mais en l'aſſurant de toute l'étendue de ſa reconnoiſſance, pour un bien auſſi ineſpéré, il lui ajouta, en ſouriant, qu'il le devoit cependant plus à Senex qu'à elle-même, puiſqu'elle n'avoit pas pu prévoir l'heureux effet de la fureur de ſon grand pere.

Paſtora & ſa femme fort étonnés, comme on peut croire, de l'arrivée inattendue de ces hôtes reſpectables, s'empreſſerent, ainſi que leur fille, à les recevoir de leur mieux. Ils offrirent leur lit à Criſtiane & à Théreſe, en leur diſant qu'il étoit encore de très-bonne heure; qu'elles n'étoient pas accoutumées aux veilles; qu'elles devoient être très-fatiguées, & qu'elles avoient beſoin de repos. Pour ne pas déſobliger ces bonnes-gens, les deux Dames accepterent leur propoſition.

Amyntor ne voulut point ſe coucher. Son amour inquiet ne lui permettoit pas de ſe livrer aux douceurs du ſommeil. Il attendit avec impatience le point du jour pour aller chercher ſa voiture. Il craignoit que Senex ne changeât d'avis, & ne le replongeât dans de nouveaux malheurs. Il ſe hâta de le prévenir, & d'éviter ſes pourſuites. Ainſi après avoir bien recommandé à Paſtora & à ſa femme de ne point ouvrir leur

porte jusqu'à son retour, pour quelque raison que ce fût, il sortit, & revint peu de temps après. Les instants lui sembloient des heures, tant il lui tardoit de transporter sa chere Théreſe loin de la maison de Senex.

Tout fut prêt en moins d'une demi-heure. Amyntor quitta alors la ferme, après avoir récompensé libéralement Pastora & sa femme, & se rendit promptement chez lui avec les deux Dames & la fidelle Anne qui les accompagnoit.

Amyntor se voyoit dans sa propre maison avec sa maîtresse ; mais ses vœux n'étoient point encore satisfaits. Il lui restoit à desirer la possession paisible d'un bien si cher à son cœur. Il lui fit part de ses inquiétudes le soir même, comme il se promenoit avec elle dans son jardin, serrant d'un bras sa taille fine & élégante, & de l'autre tenant sa main qu'il baisoit avec transport. Vous ne me blâmerez sûrement pas, ma tendre amie, lui dit-il, si je vous presse de

ne pas vous arrêter long-temps ici, & de me ſeconder dans le deſir que j'ai de voir comblé notre bonheur commun. Les délais ſont ſouvent dangereux. Rendons-nous demain à Londres, & que dès le jour ſuivant, je puiſſe me dire votre heureux époux.

Dans la ſituation où je me trouve maintenant, lui répondit Théreſe, après un moment de réflexion, j'aurois bien peu de mérite à conſentir à ce que vous ſouhaitez, ſi depuis long-temps vous n'étiez pleinement aſſuré de mes ſentiments. Mais il faut conſulter ma grand'-mere. Là voilà qui vient ; elle en décidera.

La prudence étoit d'accord avec l'amour. Criſtiane n'eut pas de peine à donner ſon agrément au mariage de ſa petite-fille avec Amyntor. En conſéquence ils partirent le lendemain pour Londres. Amyntor eut ſoin de ſe faire eſcorter. Euſtache, ancien Maître-d'Hôtel de ſon pére, domeſtique auſſi

ſage que fidele, le ſuivoit à cheval. Le reſte de ſes gens alloit à pied, & tous étoient très-bien armés. La fortune avoit juſqu'ici favoriſé Amyntor dans ſes amours, & ſembloit lui promettre un heureux avenir ; cependant il avoit toujours de la défiance, il ſe rappelloit les dernieres paroles de ſon pere & les inquiétudes qu'il lui avoit marquées ſur ſon union. Ce ſouvenir avoit toujours été préſent à ſon eſprit, & lui avoit cauſé ſouvent les plus vives alarmes.

Il n'y avoit guere que vingt milles, de la maiſon de campagne d'Amyntor à Londres ; il fut rendu en très-peu de temps chez lui, où il trouva tout dans le meilleur ordre. Alors il renouvella ſes inſtances auprès de Criſtiane, & obtint d'elle ſon dernier conſentement pour épouſer Théreſe dès le lendemain. Ainſi, après avoir recommandé à ſes gens le ſecret le plus inviolable ſur ſes nôces prochaines, il leur donna ſes ordres pour les préparatifs néceſſaires.

Chacun s'empreſſa de faire éclater ſon ardeur & ſon zele. La bonne Criſtiane remarqua, avec un tranſport de joie & d'admiration, que c'étoit à pareil jour & de même un ſamedi que ſon cher Criſtiano avoit épouſé la mere de Théreſe.

Sur le ſoir Amyntor, après avoir pris congé des deux Dames, alla prévenir le Miniſtre de ſa Paroiſſe; & le lendemain dès le grand matin, ils ſe rendirent tous à l'Egliſe où Criſtiane & Euſtache, en préſence du Miniſtre, donnerent Théreſe pour femme à l'heureux Amyntor. Les deux époux étoient vêtus d'une maniere très-ſimple : ils n'avoient pas eu le temps de commander de nouveaux ajuſtements. Amyntor avoit un habit de ſoie galonné en argent, & Théreſe une robe de taffetas rayé à fond blanc.

On étoit alors en automne, le ſoleil, en ſe levant, avoit annoncé une très-belle journée. Les perſonnes les plus ſuperſtitieuſes auroient été ſatisfaites d'un

préſage auſſi favorable. Mais la cérémonie fut à peine achevée, que le ciel ſe couvrit de nuages épais; une obſcurité auſſi profonde, que dans le moment d'une éclipſe, ſuccéda tout-à-coup à la brillante clarté du jour, & fut bientôt ſuivie d'un orage mêlé de pluie, de vent & de tonnerre.

Ce changement ſoudain affecta vivement l'eſprit foible de la bonne Criſtiane. Théreſe, quoique plus courageuſe & moins ſuſceptible de préjugés, ne fut pas ſans inquiétude : Amyntor rit de leur frayeur, perſuadé qu'il étoit de ſa prudence de les raſſurer, quand même il auroit cru entrevoir, dans cet événement, quelque choſe de ſiniſtre.

Ils retournerent chez eux d'aſſez bonne heure pour n'être point apperçus des voiſins & afin d'éviter les regards des curieux. Une joie générale régna dans la maiſon, ſans ſortir des bornes preſcrites par la bienſéance : l'envie & la jalouſie en furent bannies. Amyntor ré-

pandit ſes libéralités ſur tous ſes domeſtiques. Chacun prit part au bonheur d'un Maître ſi généreux: Euſtache dîna & paſſa la journée avec les deux époux. Amyntor le regardoit comme ſon pere. Ce jour offroit le tableau de la félicité parfaite. Criſtiane, dont le cœur étoit flétri depuis long-temps par le chagrin & les malheurs, ſentit renaître ſon ancienne gaieté. Elle conſidéroit avec une ſatisfaction délicieuſe cet heureux couple pour lequel elle formoit les vœux les plus ardents. Amyntor, après l'avoir remerciée tendrement, ajouta, mais en pouſſant un ſoupir qui lui échappa malgré lui: oui Madame, oui, nous ſerons heureux, je l'eſpere; & ſe tournant enſuite vers ſa chere Théreſe, qu'il embraſſa, tu es, lui dit-il, ce gage précieux & légitime de mon bonheur. Mais je répéterai toujours que je le dois à Senex, quoique ſon intention fût de te donner à un autre, nous avons des témoins ſuffiſants qu'il t'a cédée à moi.

C'eſt ainſi que notre félicité naît ſouvent de ce qui paroiſſoit devoir faire notre infortune, & que notre plus cruel ennemi devient quelquefois notre meilleur ami ; tandis que l'amitié la plus tendre, par une erreur innocente, peut détruire une union, dont elle vouloit reſſerrer les nœuds.

Dès la veille, Amyntor, en préſentant à Théreſe une bourſe pleine de guinées, l'avoit priée de vouloir bien donner chez lui tous les ordres qu'elle jugeroit à propos, & de ſe charger de la dépenſe qui regardoit les nôces. Il avoit ajouté qu'il s'en rapportoit entiérement à elle pour le ſoin du ménage, perſuadé qu'elle s'entendoit mieux que perſonne à conduire une maiſon. En effet tout ſe paſſa noblement, mais ſans profuſion. Cette jeune perſonne avoit toujours fui le luxe & les folles prodigalités : elle étoit convaincue que c'eſt un crime de laiſſer dépérir ſon patrimoine.

La nuit étant venue, Criſtiane conſeilla aux deux époux de s'aller coucher de bonne heure, afin qu'elle pût accompagner la mariée à ſon nouvel appartement. Ils y conſentirent avec joie: cette bonne & tendre mere, avant de ſe retirer, les combla de bénédictions, en leur ſouhaitant une union heureuſe & durable. On verra dans la ſuite que ſes vœux ne furent pas accomplis.

Le lendemain matin, Criſtiane vint déjeûner avec ſes deux enfants. Leur entretien fut des plus intéreſſants. Amyntor dit à ſon aimable Théreſe, que ſon premier ſoin avoit été, à la vérité, de ſonger à mettre le ſceau à leur bonheur & à leur tranquillité; mais qu'il ne pouvoit pas différer davantage de lui donner un trouſſeau digne de ſa naiſſance & de ſon rang; qu'il ſavoit bien qu'elle étoit au comble de ſes vœux, & qu'elle ne deſiroit rien; mais qu'elle l'obligeroit ſenſiblement, en ſe faiſant faire toutes les robes & tous les ajuſtements qui ſeroient

de ſon goût, & en même-temps, il tira de ſon porte-feuille un billet de banque conſidérable, dont il lui fit don.

Théreſe lui répondit, en ſouriant, qu'elle lui obéiroit; qu'elle avouoit que ces ornements étoient néceſſaires à la femme d'Amyntor, & qu'elle le prioit de croire que c'étoit l'unique raiſon qui l'engageoit à accepter une ſi grande libéralité; ce ſeroit d'ailleurs, ajouta-t-elle, manquer à la reconnoiſſance, ſi je n'annonçois pas votre généroſité. Ce jour de bonheur fut ainſi marqué pour les deux époux, par un plaiſir bien délicat, quand on s'aime, la ſatisfaction de donner, & celle de recevoir.

Le jour ſuivant ne fut ni moins gai ni moins agréable. Comme ils venoient de déjeûner, Anne entra précipitamment dans le ſallon, en criant, d'une voix effrayée: Oh! Monſieur, je vous demande pardon; je ſuis hors d'haleine; je puis à peine parler. Il y a là une eſpece d'homme bien étrange. Il

dit qu'il veut vous parler, ſa figure eſt horrible ; & après toutes les hiſtoires affreuſes que j'ai entendu raconter de Londres, je vous aſſure que ſi c'eût été le ſoir au lieu du matin, je lui aurois fermé la porte au nez.

Amyntor ne put s'empêcher de rire de l'effroi d'Anne, & ſur le champ il alla ſavoir ce que cet homme deſiroit de lui. Il revint un inſtant après, & dit à Théreſe que c'étoit, en effet, un drôle bien bruſque & bien extraordinaire; il eſt venu, continua-t-il, pour demander ſi un de ſes amis n'étoit point ici. Cet ami a été un de mes camarades de College, & j'ai été fort lié avec lui pendant pluſieurs années. Vous pouvez vous ſouvenir de m'avoir ſouvent oui parler de Courteney. J'ai même reçu depuis peu une lettre de lui, par laquelle il me mande que ſon intention eſt de revenir à Londres, auſſi-tôt qu'il aura achevé le tour qu'il s'eſt propoſé de faire de la plus grande partie de l'Eu-

rope. Amyntor chercha enſuite dans ſon porte-feuille, où il croyoit avoir mis la lettre de Courteney, & ne la trouvant point, il dit à Théreſe qu'il l'avoit apparemment laiſſée à la campagne; mais qu'il verroit bientôt Courteney lui-même, puiſqu'il devoit arriver dans la journée, d'après ce que lui avoit appris ſon homme d'affaires. En effet, après le dîner, un domeſtique arriva, de la part de Courteney, & remit à Amyntor la lettre ſuivante:

» Mon projet étoit de vous aller voir
» aujourd'hui, mon cher ami; un acci-
» dent que je n'ai pu prévoir me prive
» de ce plaiſir. J'eſpere que vous vou-
» drez bien me venir trouver; ne me
» refuſez pas cette grace. Je me flatte
» que vous ne doutez pas du deſir que
» j'ai de vous embraſſer; mais outre la
» ſatisfaction que me procurera une en-
» trevue auſſi agréable, votre préſence
» me ſera encore d'une très-grande uti-

» lité pour une affaire de la plus grande
» importance, où j'ai beſoin de toute
» votre amitié. Je connois votre zele
» & votre bon cœur, lorſqu'il s'agit d'o-
» bliger, ſur-tout vos amis. Je compte
» ſur votre activité. Venez ſeul, je vous
» prie; le ſerviteur fidele qui vous re-
» mettra cette lettre, vous conduira où
» je vous attends. Vous ne pourriez pas
» ſavoir le chemin auſſi-bien que lui.
» Excuſez-moi, je vous ſupplie, je vous
» écris précipitamment. La rapidité de
» ma plume répond à l'empreſſement
» que j'ai de revoir, après une ſi longue
» abſence, un ami tel que mon cher
» Amyntor. Je ſuis pour la vie, vo-
» tre, &c. COURTENEY «.

Après avoir lu cette lettre, Amyntor la donna à ſa femme, & lui dit qu'elle y verroit l'obligation indiſpenſable où il étoit d'aller trouver ſon ami. En conſéquence, il prit congé de Théreſe, en l'aſſurant qu'il ſe ſentoit une

répugnance ſecrette à la quitter, quoique ce ne fût que pour une heure ou deux: que ſa compagnie & ſa converſation avoient tant de charmes & d'attraits pour lui, que ce n'étoit qu'à regret qu'il ſe rendoit à l'invitation d'un homme, pour lequel il avoit pourtant beaucoup d'eſtime & d'attachement.

Lorſque Théreſe eut lu la lettre, elle la remit à ſon mari, en lui diſant: » Vous » connoiſſez mieux que moi votre ami, » mon cher Amyntor, ainſi vous m'al» lez peut-être trouver folle de vous » demander s'il eſt querelleur. Je vous » avoue que je crois voir dans ce billet » quelques termes qui ſembleroient an» noncer un cartel «.

Amyntor trouva les inquiétudes de ſa femme plus obligeantes que fondées. Il lui témoigna combien il étoit ſenſible au tendre intérêt qu'elle prenoit à ſa ſûreté & à ſa conſervation. Il la remercia, la ſerra dans ſes bras, & la pria de ſe tranquilliſer ſur cet objet, parce que les ſen-

timents & la conduite de Courteney n'avoient jamais donné lieu à une pareille opinion ſur ſon compte, quelque traits de jeuneſſe qu'on eût pu remarquer en lui. Amyntor s'étant apperçu que le domeſtique l'attendoit dans l'antichambre, embraſſa une ſeconde fois ſa chere épouſe, & ſortit.

Théreſe accourut à la fenêtre pour le voir paſſer. Elle lui envoya pluſieurs baiſers ſur ſa belle main, & le ſuivit des yeux, juſqu'à ce qu'elle l'eût tout-à-fait perdu de vue. Elle vint enſuite ſe jetter dans un fauteuil; un torrent de larmes inonda tout-à-coup ſon viſage. Criſtiane, qui entra dans ce moment, fut fort ſurpriſe de la voir dans cet état, & lui en demanda la cauſe. Théreſe répondit qu'il lui ſeroit bien difficile de la lui dire; qu'elle ne pouvoit pas la deviner, mais qu'elle eût ſouhaité, ſans cependant ſavoir pourquoi, qu'Amyntor fût reſté ce jour-là chez lui; qu'on ne devoit point attribuer ce deſir à un

caprice de femme vaporeuſe; qu'elle n'étoit point ſujette à ces fantaiſies, dont on l'avoit vu ſouvent ſe moquer dans les autres.

Non, ma chere enfant, reprit Criſtiane, non, on ne vous plaiſantera jamais ſur cet objet. Les alarmes de l'amour & de la tendreſſe pour un mari ſont reſpectables; mais ne vous livrez pas trop à des idées qui n'ont aucun fondement, & qui ne ſervent qu'à vous tourmenter. Pourquoi ternir, par des pleurs & des gémiſſements, l'éclat des premiers beaux jours de votre mariage? Venez vous diſtraire par une occupation qui doit vous être chere. Venez choiſir parmi les étoffes de ſoie qu'Amyntor vous a fait apporter ce matin, celles qui ſeront le plus de votre goût & du ſien.

Elles employerent le reſte du jour à cet agréable amuſement; mais lorſque Théreſe vit que la ſoirée s'avançoit & que ſon cher Lord ne revenoit pas, ſes

inquiétudes ſe réveillerent. Elle étoit attentive au moindre bruit qui pouvoit lui annoncer ſon arrivée, elle croyoit à chaque inſtant l'entendre; la plus grande partie de la nuit ſe paſſa dans cette attente cruelle. Enfin trois heures ſonnerent; alors elle perdit toute eſpérance. Le lecteur ſenſible ſe repréſentera aiſément quel fut le trouble, l'agitation & le déſeſpoir de cette tendre & malheureuſe épouſe.

La bonne Criſtiane, auſſi affligée que ſa petite-fille, eſſayoit en vain de la conſoler. Hélas! elle avoit beſoin elle-même de conſolation.

Cette maiſon, où régnoient il n'y a qu'un moment les plaiſirs les plus doux & la joie la plus pure, eſt changée tout-à-coup en un ſéjour de douleur & de larmes. Le malheur de ces infortunées n'étoit que trop certain; mais l'ignorance où elles étoient de ſa véritable origine, le rendoit mille fois plus affreux. Elles ne négligerent rien pour

tâcher de découvrir, par le moyen d'Euſtache, quelle pouvoit être la cauſe de cette cruelle abſence. Ce fidele domeſtique parcouroit, chaque jour, quelques quartiers de la ville, où il faiſoit les informations les plus exactes. Tous les ſoirs, il rentroit avec une contenance morne & abattue, tenant ſes yeux fixés contre terre, & craignant de rencontrer ceux de ſes malheureuſes maîtreſſes.

Pluſieurs ſemaines ſe paſſerent ainſi dans les recherches les plus inutiles, & dans les pleurs les plus amers. Théreſe ne trouvoit de ſoulagement que dans l'excès même de ſes maux. Epuiſée enfin par la douleur, elle contracta heureuſement une eſpece d'inſenſibilité, qui engourdit ſon ame, & lui ôta juſqu'à la faculté de réfléchir. Elle paroiſſoit moins à plaindre, quoique ſon ſort fût toujours le même. Cependant, malgré l'anéantiſſement de ſes facultés, la certitude qu'elle eut de ſa groſſeſſe lui

fit goûter un moment de joie. Ses entrailles furent émues, par la douce eſpérance d'être mere, quoique mere malheureuſe.

Mais un incident auquel elle ne s'attendoit pas, renouvella toute ſon affliction, & mit ſa vie dans le plus grand danger.

Un jour, après midi, un gentilhomme vint demander Amyntor. La ſervante qui lui ouvrit, crut que c'étoit à Théreſe qu'il vouloit parler, & l'introduiſit auſſi-tôt dans la chambre de ſa maîtreſſe. L'inconnu, aprés avoir fait une profonde révérence, accepta le ſiege qu'on lui offrit, & s'aſſit, en attendant qu'Amyntor parût. Théreſe, qui ne l'avoit jamais vu, le pria de lui dire ſon nom & le ſujet de ſa viſite. Je m'appelle Courteney, lui répondit-il. Vous ignorez qui je ſuis; mais Amyntor eſt mon ancien ami. Je ſuis venu pour le voir, & je penſe que vous êtes ſon épouſe. Votre femme de chambre m'a dit qu'il étoit chez lui.

Au nom de Courteney, Théreſe fut ſaiſie d'une horrible mêlange de douleur & de joie. Oh ! Monſieur, s'écria-t-elle, votre nom eſt Courteney ! Qu'avez-vous fait de mon mari ? Eſt-il mort ou vivant ? dites-le-moi, je vous en ſupplie ; comment avez-vous pu me le ravir pendant ſi long-temps ? Non, vous n'êtes point ſon ami. Où eſt-il ? je vous en prie, dites-moi où il eſt. Le gentilhomme, étonné de cette agitation & de ces demandes réitérées, lui répliqua : Madame, je ne conçois rien aux étranges queſtions que vous me faites. Excuſez-moi ſi je prends congé de vous ; & en même-temps il ſe leva & ſe mit en devoir de ſortir, ne doutant pas que Théreſe ne fût folle ; mais cette derniere appella auſſi-tôt ſes gens de toutes ſes forces, en leur criant : Accourez, venez ſaiſir cet homme, arrêtez-le ; c'eſt le meurtrier de mon Amyntor : arrêtez-le donc.

Tous les domeſtiques volerent dans

l'inſtant aux cris de leur maîtreſſe, & étoient prêts à ſe jetter ſur Courteney, lorſque Criſtiane, qui deſcendoit dans le moment, demanda avec beaucoup de ſurpriſe, à être informée d'un mouvement ſi extraordinaire. Courteney s'avança le premier vers elle, avec l'aſſurance d'un homme qui n'eſt point coupable, & lui dit : Madame, je vous proteſte que j'ai moi même beſoin d'en être inſtruit. Cette Dame, ajouta-t-il, en montrant Théreſe, m'accuſe de la maniere la plus outrageante, ſans que je puiſſe imaginer quel peut être mon crime. Je viens ici pour voïr Amyntor, mon ancien ami, je vous prie de me donner de ſes nouvelles. Eſt-il vivant ? ou un ſort cruel me l'auroit-il enlevé ? Le déſeſpoir & le tranſport où je vois cette Dame, qui eſt probablement ſa femme, me fait craindre ce coup funeſte.

Criſtiane, qui avoit obſervé Courteney avec l'attention la plus ſcrupuleuſe

pendant

pendant qu'il parloit, fit retirer les gens, & l'engagea à rentrer, en le priant de vouloir bien s'expliquer avec elle. Théreſe, après avoir un peu calmé ſa tendre fureur, ſur les remontrances de ſa grand'mere, alla chercher la lettre qu'on avoit apportée à Amyntor le jour qu'il s'étoit ſéparé d'elle, & la donna à Courteney, en lui diſant : Monſieur, voilà votre lettre; vous ne pouvez pas, ſi vous êtes gentilhomme, nier que ce ne ſoient-là votre nom & votre écriture.

Courteney, après avoir bien examiné le billet, s'écria, en frappant du pied : Oh ! Madame, il y a là-deſſous un abominable complot. Je vous pardonne votre injuſtice de toute mon ame, & je partage votre affreuſe ſituation. Je vous jure que cette lettre ne fut jamais de moi : elle eſt contrefaite, mais de maniere à me tromper preſque moi-même.

Quand ce brave gentilhomme eut été inſtruit de toute l'aventnre ; Je rends

graces au ciel, dit-il à Thérese & à Cristiane, de m'avoir amené ici, pour dissiper les soupçons que vous deviez naturellement avoir contre mon honneur & ma probité : je voudrois bien quil me fût aussi facile de vous satisfaire de même sur ce qui regarde Amyntor.

Je ne suis que d'hier à Londres, d'où j'ai été absent depuis plusieurs années. Je puis vous amener tout-à-l'heure, si vous le souhaitez, des personnes irréprochables, qui vous certifieront la vérité de ce que j'ai l'honneur de vous avancer. Quand je débarquai à Plimouth, j'écrivis à Amyntor ; il a dû recevoir ma lettre quelques jours avant cel'e-ci : je le vois par la date. Je lui annonçois mon retour, & je devois suivre de près ma lettre. Une maladie cruelle m'a retenu plusieurs mois. Sans cet obstacle, je serois arrivé avant ce fatal écrit, dont je ne puis concevoir l'horrible dessein. O mon cher Amyntor, mon très-digne & respectable ami, quel coup inatten-

du ! Qui pourra déſormais ſe croire en ſûreté ſur cette terre criminelle ! Ta vertu même n'a pu te défendre : elle n'a ſervi, au contraire, qu'à armer contre toi les traits de l'envie ; tu as ſans doute été la victime de la baſſe jalouſie.

Cet affreux preſſentiment fit verſer des larmes à Courteney. Il ſe leva, & s'avança du côté de la fenêtre pour les eſſuyer. Il revint enſuite auprès des deux malheureuſes femmes, & mit tout en uſage pour faire revivre l'eſpérance dans leur cœur abattu. Il les aſſuroit qu'il y avoit tout lieu de croire qu'Amyntor étoit vivant, & que probablement elles le reverroient dans peu.

Avant de les quitter, il les ſupplia, pour leur ſatisfaction & pour la ſienne propre, de vouloir bien envoyer avec lui une perſonne de confiance, qui pût leur rapporter des témoignages certains qu'il ne leur en avoit point impoſé. Elles y conſentirent, & Euſtache eut

ordre de le ſuivre. Ce gentilhomme les remercia, & après les avoir prévenues que ſon ſéjour en Angleterre devoit être fort court, il prit congé d'elles, & ſe retira avec le ſentiment de l'affliction & de la douleur la plus ſincere.

Le voile obſcur qui couvroit la deſtinée d'Amyntor avoit donné lieu à bien des conjectures de la part de Criſtiane & de Théreſe. Courteney, ſur lequel tout l'odieux de la mort d'Amyntor avoit dû naturellement tomber, venoit de ſe juſtifier pleinement. Contre qui tourneront-elles maintenant leurs ſoupçons ? Quelquefois la violence de Senex les portoit à croire qu'il auroit pu. . . ; mais ayant horreur de cette penſée, elles l'éloignoient auſſi-tôt de leur eſprit, pour s'arrêter ſur la jalouſie d'Arbanes. Cependant, après avoir bien réfléchi ſur ces différentes idées, elles ne pouvoient les concilier avec la raiſon. Senex & Arbanes ne connoiſſoient point les amis d'Amyntor ; comment auroient-ils pu

ſe

ſe réunir pour concerter ſa perte? Cette mere & cette femme infortunées reſtoient dans la même perplexité, malgré tous leurs raiſonnements; mais leur malheur n'étoit toujours que trop certain, puiſqu'elles étoient forcées de croire, en général, qu'Amyntor avoit été tué par quelque ſcélérat inconnu, inſtruit de l'intimité & de la liaiſon qui régnoit entre Amyntor & Courteney.

Théreſe paſſoit ainſi ſes jours dans le deuil & dans la triſteſſe. Le chagrin l'avoit ſi fort changée, qu'elle étoit méconnoiſſable. Cependant elle approchoit du terme de ſa groſſeſſe. Enfin elle accoucha heureuſement d'une fille. La joie qu'elle en reſſentit fit bientôt place aux pleurs & aux gémiſſements.

La tante de Théreſe, qui demeuroit en Herfordshire, avoit appris les malheurs de ſa vertueuſe niece. Malgré ſon grand âge & ſes infirmités, cette tendre parente étoit venue la voir avec ſon mari, pour la conſoler & aſſiſter à ſes

couches. Ils tinrent l'enfant ſur les fonds de baptême, & la nommerent Théreſe-Criſtiane.

L'inconſolable mere ſembloit avoir épuiſé toute la rigueur du ſort; mais un malheur n'arrive jamais ſeul; il en attire toujours pluſieurs autres à ſa ſuite, pour être plus ſûr d'accabler la triſte victime qu'il a déſignée. Théreſe étoit à peine rétablie, qu'Anne, ſa femme-de-chambre, à laquelle elle avoit permis d'aller voir ſes parents, lui rapporta la nouvelle la plus funeſte. Pendant que cette fille étoit chez ſon pere, elle ſe rappella qu'elle avoit laiſſé des hardes dans la maiſon de Senex. Comme elle n'oſoit les aller chercher elle-même, ſon pere ſe chargea de ce ſoin. Paſtora rencontra malheureuſement le vieux gentilhomme, qui lui demanda avec humeur quelle affaire l'avoit attiré chez lui, & quel étoit ce paquet qu'il emportoit. Ce ſont les vêtements de ma fille Anne que je ſuis venu prendre, répondit Paſtora. Soyez perſuadé, Monſieur, ajouta-t-il,

que je ſuis un honnête homme, & incapable de rien dérober chez vous. Senex, qui lui en vouloit, ainſi qu'à ſa fille, depuis le départ de Théreſe & de Criſtiane, le traita indignement, & s'emporta juſqu'à lui donner un coup de pied qui l'eût jetté du haut en bas de l'eſcalier, s'il l'eût atteint; mais le coup porta à faux, & ne fut fatal qu'au vieillard, qui, entraîné par la ſecouſſe violente qu'il s'étoit donnée, tomba lui-même, & ſe briſa la tête en roulant le long des degrés. Paſtora appella auſſitôt les domeſtiques au ſecours de leur maître, qui étoit reſté étendu ſans connoiſſance, & courut lui-même chercher un Chirurgien. Il paſſa d'abord chez lui, où il ne s'arrêta qu'un inſtant pour dépoſer les hardes de ſa fille, & annoncer ce funeſte accident. Anne vola chez ſon ancien maître, qui étoit encore ſur le pavé.

Le Chirurgien arriva peu de temps après; il ouvrit promptement la veine

au malade, & déclara auſſi-tôt qu'il n'en reviendroit pas. On le porta ſur ſon lit; dès qu'il y fut, il donna quelques ſignes de vie : il pouſſa un profond gémiſſement; & promenant ſes regards mourants ſur ceux qui l'environnoient, il fit entendre quelques ſons mal articulés, qui ne préſentoient aucun ſens. Anne s'étant approchée de très-près, recueillit cependant ces derniers mots : Oh ! je ſuis perdu. Ma deſtinée n'eſt pas injuſte. O ! miſéricorde, miſéricorde ! Pardonnez-moi, malheureuſe Criſtiane; pardonnez-moi, pauvre Théreſe, & toi, innocent, auquel j'ai fait..... Anne n'en entendit pas davantage; Senex expira un inſtant après.

Senex avoit toujours recommandé à ſes domeſtiques, dans le cas où il viendroit à mourir, d'aller ſur le champ chercher Arbanes. Ils exécuterent fidélement les ordres de leur maître. Arbanes arriva bientôt pour rendre les derniers devoirs à ſon ami. Il ordonna le

deuil & les funérailles, ſuivant les intentions du vieillard, qui les lui avoit déclarées long-temps avant ſa mort ; & après avoir enfermé les choſes les plus précieuſes & les plus importantes, il prit les clefs & les emporta chez lui.

Le lendemain il revint, & fit un inventaire plus détaillé des différents effets qui ſe trouvoient alors dans la maiſon. Il y étoit encore, lorſqu'Anne alla dire adieu aux domeſtiques avant de partir pour s'en revenir à Londres.

Au récit de ce funeſte événement, Théreſe verſa un torrent de larmes. Elle oublia toutes les cruautés de ſon grand-pere ; elle n'écouta dans ce moment que ſa propre ſenſibilité, & pleura ſincérement une fin ſi tragique. O Madame, diſoit-elle à Criſtiane, qui tâchoit de la conſoler, j'euſſe été moins malheureuſe ſi une mort naturelle m'eût enlevé Senex : ſon ſort eût été auſſi moins déplorable ; il ſe ſeroit ſouvenu de ſa petite-fille ; il auroit conſenti à

me voir; il m'auroit peut-être pardonné; j'aurois pu avoir ſa bénédiction; elle m'eût tenu lieu du bonheur que j'ai perdu. Oh! combien j'ai été punie de cet amour, qui me porta à l'offenſer. Je me ſens maintenant plus coupable que jamais; cependant quand je ſonge à mon Amyntor, je ne puis m'en repentir; je ſens que je pleure mes malheurs, hélas! plus que mon crime.

Criſtiane voyant que toutes ſes raiſons ne pouvoient toucher Théreſe, eut recours à un moyen que la tendreſſe lui indiqua. Elle lui parla de ſa fille; elle lui repréſenta qu'elle devoit ſe conſerver pour cette chere enfant; que l'excès de ſa douleur étoit criminel; que par un attachement outré pour un homme qui n'exiſtoit plus, elle privoit une innocente créature des ſoins qu'elle lui devoit. Criſtiane alla enſuite chercher ſa petite-fille, qui étoit avec ſa nourrice dans la chambre voiſine, l'apporta à Théreſe, & la mit ſur ſes genoux, en

disant : Chere enfant, essuie les pleurs de ta maman, qui va baiser tes jolies joues & te faire mille tendres carresses ; réponds-lui par un sourire, & si elle pleure encore, je lui dirai qu'elle ne t'aime point. Elle ajouta ensuite à Théreſe : Oui, ma fille, oui, je crains que votre affliction sur la mort de votre grand-pere ne passe les bornes que le devoir & la raison vous prescrivent.

Cristiane achevoit de parler, quand on annonça qu'un domestique, qui venoit d'arriver à cheval, apportoit une lettre pour Théreſe. Elle en fit aussitôt la lecture ; & voici ce qu'elle contenoit.

MADAME,

» Je me trouve dans la triste obliga-
» tion de vous apprendre une nouvelle
» qui pourra vous causer quelque peine.
» J'en suis au désespoir. Je ne puis
» pourtant m'en dispenser. Il est à pro-

» pos que vous ſoyiez inſtruite de la mort
» de votre grand-pere. Elle a été ſi ſou-
» daine que peut-être l'aurai-je appriſe
» avant vous. J'ai donné les ordres né-
» ceſſaires pour ſon enterrement. Je ne
» ſais pas comment il a placé ſes effets ;
» je n'examinerai rien que vous ne ſoyez
» arrivée. Vous connoiſſez trop vos de-
» voirs & les convenances, pour que je
» vous preſſe de venir le plutôt qu'il
» vous ſera poſſible. J'ai l'honneur d'ê-
» tre avec reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & obéiſſant ſerviteur,

ARBANES.

Criſtiane conſeilla à Théreſe de ne faire qu'une réponſe verbale, & de charger ſimplement le domeſtique de dire à ſon maître qu'elle ſeroit le lendemain chez Senex dans l'après-midi. Elles

ne pouvoient concevoir, ni l'une ni l'autre, comment cet avis leur venoit de la part d'Arbanes. Cette démarche leur cauſoit une extrême ſurpriſe. Néanmoins elles donnerent les ordres néceſſaires pour que leur carroſſe fût prêt le lendemain matin de très-bonne heure. Théreſe balança long-temps ſi elle iroit, quelqu'envie qu'elle eût de voir ce qui lui reſtoit de ſon malheureux grand-pere. Elle ſentoit une répugnance invincible à ſe trouver vis-à-vis de l'odieux Arbanes. Elle partit cependant avec ſa grand'mere. Elle ne fut pas plutôt arrivée, qu'Arbanes, qui l'attendoit, s'avança pour lui donner la main à la deſcente de ſa voiture, & la conduire dans le ſallon; mais Théreſe évita cet empreſſement en ſe retirant en arriere, & laiſſa paſſer Criſtiane, qui avoit d'ailleurs plus beſoin qu'elle d'un bras pour la ſoutenir.

La vue ſeule d'Arbanes mit Théreſe dans une ſituation ſi pénible, qu'elle fut

quelque-temps ſans répondre à tout ce qu'il lui diſoit d'obligeant. Arbanes propoſa enſuite aux deux Dames de monter au cabinet de Senex, où étoient vraiſemblablement ſes papiers & ſon teſtament. Elles y conſentirent. On chercha dans toutes les armoires qui étoient fermées, on ne les y trouva point. La ſeule qui étoit reſtée ouverte, offrit à leurs yeux une boîte. Elle fut viſitée ſur le champ. Elle contenoit différents papiers. En les examinant, on en apperçut un cacheté d'une façon particuliere. Arbanes le prit, rompit le cachet & en fit l'ouverture : c'étoit le teſtament du défunt. Il pria alors les deux Dames de s'aſſeoir, & le leur lut. Arbanes étoit inſtitué Légataire univerſel. Senex n'avoit fait aucune diſpoſition particuliere en faveur de perſonne : il ne laiſſoit pas même une bague à ſa petite-fille. Il donnoit ſeulement à chacun de ſes domeſtiques une ſomme modique, avec leur deuil, comme nous l'avons obſervé plus haut.

Criſtiane & Théreſe s'étoient bien attendues au reſſentiment de ce vieillard, & elles n'étoient pas venues dans l'eſpérance de recueilir toute ſa ſucceſſion ; mais cet oubli total les révolta, au point qu'elles ſe répandirent en plaintes les plus ameres, ſans garder aucune meſure, même à l'égard d'Arbanes. Criſtiane étoit la plus animée ; ſon indignation & ſa colere lui rendirent toute la vivacité de ſa jeuneſſe. Elle ſe leva avec précipitation, & prenant Théreſe par la main : Eh bien, ma chere, lui dit-elle, veux-tu encore le pleurer ? (quoiqu'il ne t'en ait jamais donné de plus fortes raiſons qu'aujourd'hui) Peux-tu te croire la fille d'un homme ſi mépriſable ; cependant ne te déſole pas : viens, je t'en conjure, allons-nous-en. Nous avons, je penſe, aſſez attendu. Deſire maintenant de venir voir ce qui te reſte de ton malheureux grand-pere ; je t'y accompagnerai, pourvu toutefois qu'Arbanes n'y ſoit pas.

Théreſe étoit très-affligée d'un traitement ſi cruel de la part de Senex. Elle alloit s'en plaindre à ſon tour, quand Arbanes, en lui adreſſant la parole, lui dit : Je vois avec peine, Madame, la vive émotion que vous cauſe le procédé de votre grand-pere. Ma ſurpriſe n'eſt pas moins grande que la vôtre, je vous aſſure ; je voudrois ſeulement vous convaincre que je ne dois point ce legs univerſel à mes ſollicitations. En cultivant l'amitié qui a toujours régné entre Senex & moi, je n'ai jamais eu en vue de dépouiller une héritiere légitime. Non, Madame, je ne ſuis pas capable d'une pareille baſſeſſe. Mon cœur me l'aſſure. D'ailleurs, mon deſſein n'eſt pas de profiter ſeul de cet avantage ; je ſuis bien éloigné de vous faire une telle injuſtice ; je me trouverois, au contraire, le plus heureux des hommes, ſi je pouvois mettre ma fortune à vos pieds. Mais je vous prie de m'excuſer, ajouta-t-il auſſi-tôt, en voyant que Théreſe re-

jettoit ſes offres avec un air de dédain & de mépris, je n'ai point intention de vous offenſer. Faites-moi du moins la grace, Madame, de choiſir, parmi tant de choſes curieuſes & rares, celles qui vous feront le plus de plaiſir. Cette marque de bonté de votre part, ſera plus flatteuſe pour moi, que toute la ſucceſſion de votre grand-pere : je ſacrifierois un royaume, plutôt que d'encourir votre indignation.

Théreſe le remercia de ſa politeſſe, en l'aſſurant cependant qu'elle ne prendroit pas la moindre bagatelle, puiſque ce n'avoit pas été la volonté du défunt, qui venoit de lui donner une preuve bien convaincante de ſon peu de tendreſſe pour elle, en la traitant ſi indignement.

En vérité, ma chere amie, lui dit auſſi-tôt Criſtiane, vous êtes auſſi trop ſcrupuleuſe : vous devez au moins prendre les bijoux que Senex vous a promis devant moi, & devant pluſieurs autres

perſonnes dignes de foi : ils ſont à vous. Oui, ils ſont à vous, Madame, reprit vivement Arbanes, & je vais ſur le champ vous les chercher. Il avoit déjà viſité inutilement tous les tiroirs, lorſque Criſtiane lui fit remarquer qu'il n'avoit pas entiérement vuidé celui qui étoit reſté ſur la table, & dans lequel il avoit trouvé le teſtament. Il l'examina de nouveau, & en tira un paquet cacheté, qui contenoit une tabatiere de caillou montée en or, & une montre d'or d'un travail précieux. Il les mit ſur la table, & continua de chercher les bijoux.

Cependant Théreſe avoit porté avec empreſſement ſes regards ſur la tabatiere. Après l'avoir conſidérée quelques moments, elle dit à Criſtiane : Cette boîte eſt ſi ſemblable à celle que j'ai donnée à mon cher Amyntor, que ſi je l'euſſe vue en tout autre lieu qu'ici, je n'aurois pas douté que ce ne fût elle-même. Effectivement, répondit Criſtiane, après l'avoir auſſi examinée, la reſ-

ſemblance eſt ſi frappante, qu'on pourroit s'y méprendre : cela fait voir, ajouta-t-elle, qu'il ne faut pas précipiter ſont jugement, comme font bien des gens, dans les occaſions les plus importantes.

Théreſe voulut voir auſſi la montre : elle y porta une main tremblante. A peine ſes yeux ſe furent-ils arrêtés deſſus, qu'un ſaiſiſſement ſoudain s'empara de ſes ſens. Ses doigts demeurerent ſans force ; la montre lui échappa & tomba ſur ſes genoux. O ! Madame, s'écria-t-elle en ſe tournant vers Criſtiane, je vous jure que voilà la montre d'Amyntor. Voyez la deviſe, voyez la miniature, reconnoiſſez mon ouvrage. Que veux-tu dire, ma chere, répondit Criſtiane ? Oui, Madame, oui, cette montre a appartenu à Amyntor. C'eſt moi qui lui donnai ce cachet : c'eſt moi qui fis graver cette deviſe, que la tendreſſe & l'amour me dicterent. Voilà ſa cotte-d'armes ſur l'autre cachet. Grand

Dieu! qu'eſt-ce que tout cela veut dire? Quel horrible myſtere! Je n'oſe y penſer.

Cependant Arbanes paroiſſoit dans le plus grand étonnement. Il ne concevoit pas, ſur-tout, comment Théreſe ſe trouvoit la femme d'Amyntor. Mais, Madame, lui dit-il, avez-vous examiné le papier qui enveloppoit la montre? J'ai cru appercevoir qu'il y avoit quelque choſe d'écrit. Il étendit auſſi-tôt le bras pour le prendre. Théreſe le prévint, & s'en ſaiſit précipitamment, ſans marquer à Arbanes la moindre déférence. A peine en avoit-elle lu quelques lignes, qu'elle tomba ſur ſa chaiſe & s'évanouit. Criſtiane, éperdue & ſaiſie d'effroi, appella du ſecours. Sa voix, ſuffoquée par la douleur, ne put ſe faire entendre. Arbanes y ſuppléa. Anne, qui ſervoit ſa jeune maîtreſſe plus par amour encore que par devoir, accourut promptement, & employa tous ſes ſoins pour la rappeller à la vie. Dès que Théreſe

eut un peu recouvré l'uſage de ſes ſens, Criſtiane la preſſa de lui apprendre quel nouveau ſujet lui avoit occaſionné cette foibleſſe. Mais Théreſe, ſans répondre aux queſtions de ſa grand'mere, ſe contentoit de lui répéter : Allons-nous-en d'ici, Madame, je vous en prie. Non, je n'ai jamais eu plus de raiſons de fuir cet horrible ſéjour. Elle dit enſuite à Arbanes : Il eſt pourtant néceſſaire, Monſieur, que vous liſiez auſſi cet écrit : tout obſcur & effrayant qu'il eſt, il vous expliquera quel eſt mon titre, & ce qui me reſte de mon Amyntor. Hélas ! s'écria-t-elle, que ne puis-je, en emportant de cette horrible maiſon ces triſtes & chers gages, y laiſſer le ſouvenir affreux de les y avoir trouvés.

A meſure qu'Arbanes parcouroit ce papier, il treſſailloit, pâliſſoit, levoit de temps en temps les yeux au ciel, & faiſoit pluſieurs autres geſtes, qui marquoient ſa ſurpriſe & ſa douleur. Quand il eut fini, il le remit à Théreſe, avec

la montre & la tabatiere. Il paroiſſoit dans un déſordre, un chagrin & une agitation extrêmes. Il juroit que s'il pouvoit démêler cet horrible trame.... Il avouoit enſuite qu'elle étoit ſi compliquée, qu'il n'oſoit ſe flatter d'y réuſſir; qu'au reſte il y travailleroit de tout ſon pouvoir.

Théreſe ne penſoit guere à lui répondre dans le trouble où elle étoit. Elle ſe hâta de rejoindre ſon carroſſe, avec Criſtiane & la fidelle Anne. Elles y monterent précipitamment: il leur ſembloit qu'elles étoient pourſuivies par les mânes effrayants du barbare Senex. Elles ne demanderent point à voir le lieu où il étoit enterré, pour lui rendre les derniers devoirs; elles avoient trop de raiſons de chercher à oublier ce ſcélérat. Arbancs les preſſa en vain de dîner avec lui. Elles avoient apporté avec elles des rafraîchiſſements dans leur voiture; mais elles ne purent rien prendre: le chagrin leur avoit ôté l'appétit.

Pendant qu'on mettoit les chevaux, Criſtiane pria Théreſe de lui montrer le fatal écrit qui avoit mis le comble à ſes maux. Cette derniere le lui donna; il paroiſſoit être de la main d'Amyntor. Il étoit adreſſé à ſa malheureuſe épouſe, & conçu en ces termes:

» Puiſque ma cruelle deſtinée me » prive pour jamais du bonheur de re- » voir ma chere Théreſe; je deſire au » moins que ce qui eſt renfermé dans » ce papier lui ſoit remis. Toutes les » fois qu'elle jettera les yeux ſur ces » triſtes gages de tendreſſe & d'amour, » elle ſe reſſouviendra de ſon cher & in- » fortuné AMYNTOR «.

Criſtiane & Théreſe ſuccomberent dans ce moment ſous le poids de leur malheur: elles s'abandonnerent à toute leur affliction, & étoient hors d'état de ſe conſoler mutuellement. Leurs ſoupçons s'accordoient ſur l'auteur de leur

déſaſtre ; mais elles n'oſoient ſe les communiquer, tant il leur paroiſſoit honteux & humiliant pour elles, qu'un crime auſſi affreux eût été commis par un homme qui tenoit de ſi près à Théreſe. Elles revinrent à Londres, le cœur encore plus pénétré de douleur que lorſqu'elles en étoient parties. Le foible rayon d'eſpérance qui les avoit ſoutenues juſqu'alors, venoit d'être éteint. Elles craignoient de ſe parler, parce qu'elles ne pouvoient s'entretenir que de leurs malheurs ; leurs jours ſe paſſoient dans un triſte & morne ſilence. Il ne fut interrompu que par une nouvelle qui mit le comble à leur déſeſpoir. Le fidele Euſtache demeuroit, avec ſa famille, dans une petite ferme dépendante de la terre d'Amyntor, qu'il régiſſoit. Il venoit exactement tous les ans à Londres, en apporter les revenus à ſa jeune maîtreſſe. Le temps où il avoit coutume d'arriver étoit écoulé, & on l'attendoit depuis quelques jours, lorſqu'on

lorſqu'on reçut de lui la lettre ſuivante :

MA BONNE DAME,

» Hélas ! que vais-je vous dire ? que » devez-vous penſer de moi, de mon » ſilence ? J'ai manqué de me rendre à » Londres pour vous payer au terme » ordinaire, & je ne prévois pas encore » quand je pourrai vous aller voir. Ce » retard m'arrache tous les jours des » larmes. J'en ſuis déſolé. Je vais ac- » croître vos peines & vos chagrins ; & » vous n'en avez déjà que trop. Cepen- » dant j'y ſuis forcé. Il faut que je vous » apprenne un fâcheux événement. J'ai » penſé perdre la vie pour votre ſervice » & pour celui de la digne famille de » mon cher maître. Il eſt venu depuis » peu dans ce comté une eſpece de dé- » mon, (car je penſe que ce ne peut » être autre choſe) il s'appelle *Procu-* » *reur*. C'eſt ainſi qu'il s'eſt nommé lui-

» même ; il a enſorcelé tous vos Fer-
» miers. Pas un d'eux ne veut mainte-
» nant me donner ſeulement un ſche-
» lin. Ils donnent pour raiſon, qu'ils
» ſeroient obligés de payer deux fois,
» ainſi qu'on le leur a ſignifié. Je leur
» ai répondu, (vous voudrez bien
» m'excuſer, Madame) que le dia-
» ble vous emporte tous ; mais dans
» peu je ſaurai bien vous faire payer.
» En conſéquence, j'ai été chez notre
» Miniſtre, que j'ai toujours regardé
» comme un homme très-ſavant dans
» tous les cas; je l'ai prié de me donner
» un conſeil ſur cette affaire. Ce qu'il
» m'a dit m'a encore plus affligé & plus
» troublé que tout le reſte. Vous ſavez
» combien je vous ſuis attaché, non-
» ſeulement par devoir, mais (oſerai-je
» le dire) par amitié. Soyez perſuadée
» que je ſerai juſqu'à la mort,

MA BONNE ET DIGNE DAME,

Votre très-humble & obéiſſant
ſerviteur, EUSTACHE.

P. S. » Auſſi-tôt que je le pourrai, » j'irai à Londres pour recevoir vos or- » dres, & ſavoir ce que je dois faire «.

Cette triſte nouvelle fit éprouver à Théreſe un nouveau genre d'affliction, d'autant plus vive, qu'elle n'y étoit pas préparée. Elle ne s'attendoit point à des malheurs de cette eſpece. Le ſort, qui avoit épuiſé ſur elle tous les traits qui peuvent déchirer une ame ſenſible, ne l'avoit point encore frappée dans ſes biens & dans ſa fortune. En un inſtant la voilà réduite, avec ſa famille, au ſeul revenu de Criſtiane, qui conſiſtoit en un douaire très-médiocre. Sa pauvre petite-fille n'avoit aucun droit aux biens de ſon pere, dont la terre, en qualité fief, étoit ſubſtituée aux héritiers mâles. Cependant Théreſe ignoroit quel étoit le parent d'Amyntor qui avoit fait valoir contre elle un pareil avantage.

Criſtiane tâchoit de calmer les inquiétudes de Théreſe; cette vertueuſe

Dame s'affligeoit ſeulement de n'être pas aſſez riche pour lui procurer, ainſi qu'à ſa fille, toute l'aiſance qu'elle auroit déſirée. Oublions, lui diſoit-elle, ma chere enfant, oublions ces jours heureux qui n'ont duré qu'un inſtant. Plions notre ame aux fâcheuſes conjonctures où nous nous trouvons: conformons-nous à cette cruelle ſituation, & ſupportons avec courage les grands, mais néceſſaires retranchements que nous ſommes maintenant obligées de faire.

Oh! s'écria Théreſe en l'embraſſant, & en mêlant ſes larmes à celles de cette tendre mere, oh! Madame, votre bonté & votre attachement mettent le comble à tous mes maux, quand je penſe que c'eſt à mes malheurs que vous devez les vôtres. Elle renvoya tous ſes domeſtiques. Ils quitterent avec regret une ſi bonne maîtreſſe. Elle ne garda que la nourrice de ſa fille & ſa femme-de-chambre, qui pria ſa maîtreſſe de vouloir bien lui permettre de

reſter juſqu'à ſon mariage, qui étoit prochain.

Le peu d'uſage que Théreſe faiſoit depuis long-temps de ſon carroſſe, lui en rendit le ſacrifice moins pénible. Les autres objets ſubirent bientôt la même réforme; la dépenſe de Criſtiane & de Théreſe fut bornée au ſimple néceſſaire. Elles ne vivoient pas dans l'abondance, mais elles apprirent à ſe contenter de peu, & trouverent des reſſources dans leur vertu. L'habitude, qui endurcit l'ame comme le corps, les rendit moins ſenſibles aux privations qu'elles ne pouvoient manquer d'éprouver dans une ſi grande médiocrité. D'ailleurs cette détreſſe n'étoit rien, en comparaiſon des peines cruelles qu'elles avoient eſſuyées.

Cependant Arbanes avoit déjà fait pluſieurs voyages à Londres, & s'étoit à chaque fois préſenté chez Théreſe; mais elle avoit toujours évité de le voir, ſous différents prétextes. Enfin, ſentant qu'il ne lui ſeroit pas facile d'être admis,

il ſe détermina à lui écrire la lettre ſuivante :

MADAME,

» Je n'ai jamais été aſſez heureux » pour être bien connu de vous, je le » ſais : j'oſe pourtant me flatter que ſi » vous daigniez m'entendre, vous me » rendriez ſûrement la juſtice que je » crois mériter. Au reſte, ce n'eſt pas » là le principal motif qui me fait deſi- » rer d'avoir l'honneur de vous parler. » J'ai à vous communiquer une affaire » de la plus grande importance, & qui » vous eſt perſonnelle. J'y prends le plus » vif intérêt. Je vous préviens que je » paſſerai chez vous d'ici à deux jours. » J'eſpere que vous voudrez bien m'ac- » corder un moment d'entretien. J'at- » tends cette grace avec la plus vive im- » patience. Je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & obéiſſant ſerviteur, ARBANES.

Une ſurpriſe mêlée de crainte frappa Théreſe à l'ouverture de cette lettre. Elle s'empreſſa d'en faire part à Criſtiane, qui lui dit que toutes ſortes de raiſons devoient l'engager à recevoir Arbanes. Elle auroit bien voulu cependant s'en diſpenſer, mais elle n'oſa réſiſter aux ſollicitations de ſa grand'mere. Arbanes s'étant donc préſenté le lendemain dans la matinée, on le fit entrer, quoique Criſtiane n'y fût pas. Il trouva Théreſe ſeule, occupée à travailler. Après les compliments ordinaires, il annonça le ſujet de ſa viſite.

Il lui dit qu'il venoit d'être inſtruit tout récemment, & encore par haſard, de la fâcheuſe ſituation où elle ſe trouvoit; qu'il ſe croyoit maintenant, plus que jamais, dans l'obligation de lui remettre la fortune que Senex lui avoit laiſſée; qu'il y auroit de ſa part l'injuſtice la plus criante de la retenir, ſachant ſur-tout le beſoin extrême qu'elle en avoit.

Théreſe, qui craignoit juſqu'à l'apparence de l'ingratitude, le remercia de ſes offres généreuſes, mais de maniere à lui faire ſentir qu'elle n'étoit pas diſpoſée à donner jamais, à qui que ce fût, d'auſſi grands droits ſur elle.

Arbanes, après pluſieurs compliments tournés avec beaucoup d'eſprit & d'adreſſe, lui ajouta qu'il étoit, au contraire, en ſon pouvoir de le rendre le plus ſoumis & le plus reconnoiſſant de ſes ſerviteurs, en agréant le don de ſa main & de ſa fortune.

Théreſe ayant paru choquée de ce propos, Arbanes changea pour quelques moments de converſation, enſuite il reprit en ces termes:

Si Madame a cru juſqu'à préſent, dit-il, qu'on ne fût pas libre de faire un ſecond choix, je ſuis inexcuſable de m'être expliqué ſi ouvertement: mais ſi elle ne peut pas douter qu'on ait ce droit, pourquoi voudroit-elle enſevelir dans un triſte veuvage, des perfections

& des qualités dont elle n'a été douée que pour faire ſon bonheur & celui d'un mortel aſſez fortuné pour lui plaire ? D'un autre côté, votre ſituation, Madame, ajouta-t-il, & celle de votre enfant, exige de vous un nouvel engagement. En voyant cette jeune orpheline dans les bras de ſa nourrice, j'éprouve un ſentiment qui vient fortifier de plus en plus ceux que j'ai toujours eus pour ſa mere.

Dans le cours de ſon entretien, Arbanes revint pluſieurs fois ſur ce ſujet. Théreſe ſouffroit d'une ſi longue viſite, & ne prêtoit pas la moindre attention à tous les diſcours d'Arbanes. Avant de prendre congé d'elle, il n'oublia pas de lui demander la permiſſion de la venir voir encore; il vouloit, diſoit-il, lui prouver la pureté de ſes intentions; il lui repréſenta enſuite que ſi elle étoit indifférente ſur ſes propres intérêts, elle ne devoit pas de même immoler ceux de ſa fille, & donner ainſi lieu à

tout l'univers de penſer qu'elle étoit une mere moins tendre qu'on ne l'avoit crue juſqu'à préſent. Il finit par lui proteſter qu'il n'auroit jamais oſé prendre la liberté de lui faire de pareilles propoſitions, s'il n'avoit pas découvert depuis peu la preuve la plus évidente qu'elle ne devoit plus ſe flatter de revoir jamais Amyntor, le premier objet de ſes affections.

A ces mots, Théreſe, émue & tremblante, le pria auſſi-tôt de vouloir bien lui en faire part; Arbanes tira alors de ſon porte-feuille la lettre ſuivante, & la lui donna. Elle avoit été adreſſée à Senex :

MONSIEUR,

» Pour me conformer à la derniere » volonté de l'infortuné Amyntor, je » vous envoie la lettre ci-jointe, en » vertu de laquelle vous pourrez agir » ainſi que vous le jugerez à propos. Je

» ſuis, comme vous ne pouvez en dou-
» ter, & ſerai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Cette lettre étoit ſans date & ſans ſignature; le papier paroiſſoit avoir été déchiré à deſſein dans l'endroit où le nom auroit dû être placé.

Cette nouvelle aſſurance de la perte d'Amyntor, déchira le cœur de l'infortunée Théreſe; elle arroſoit de ſes larmes ce funeſte écrit. Dans l'excès de ſa douleur, elle ne put s'empêcher de laiſſer échapper quelques reproches contre Senex, quoiqu'elle craignît de manquer à ce qu'elle devoit à la mémoire de ſon grand-pere. Mais elle ne pouvoit plus douter qu'il n'eût participé à la mort de ſon mari.

Arbanes parut d'abord en frémir; cependant, après avoir réfléchi quelques

moments, il dit à Théreſe : Oui, Madame, il eſt vrai que cette lettre a lieu de vous révolter, & elle ne pourroit que trop juſtifier vos ſoupçons & vos plaintes : mais hélas ! que peut-on faire maintenant ? Il n'eſt plus temps. Je vous conſeille donc, pour l'honneur de votre famille, d'étouffer un pareil reſſentiment, ou du moins de le cacher pour jamais à tout l'univers. D'ailleurs, quoique les indices ſoient très frappants, ne pourroient-ils pas vous tromper ? Pour moi, je vous aſſure, Madame, que je n'ai rien remarqué dans Senex, qui pût me porter à le croire capable d'un crime ſi atroce, quoique je l'aie toujours connu d'un caractere violent & vindicatif, & que j'aie tenté mille fois inutilement (je puis vous le jurer) de l'adoucir en faveur d'Amyntor. Mais ne parlons plus de Senex; il fut injuſte, au moins à un égard. Heureuſement que je puis réparer ſa faute, ajouta-t-il, ſi votre bonté & votre juſtice me permettent d'aſpirer à ce bonheur.

Théreſe ne fit aucune réponſe à Arbanes qui pût le flatter de quelque eſpérance ; elle lui défendit au contraire de la venir voir, & de penſer à l'épouſer. Arbanes, en ſe retirant, lui dit qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de le lui promettre. Il prononça ces dernieres paroles avec un ton auſſi ſoumis que reſpectueux ; cependant le refus que ſon amour forcené venoit d'eſſuyer, lui cauſa en même-temps une agitation & une fureur qu'il eut peine à contenir. Théreſe s'en ſentit frappée à un tel point, qu'elle ne fut plus maîtreſſe de la frayeur qu'il lui inſpiroit. Elle s'en expliqua à Criſtiane, lorſq'elle lui rendit compte de la converſation qu'elle avoit eue avec Arbanes : elle ajouta que ſes proteſtations de zele & de ſervice, n'avoient fait qu'augmenter l'averſion naturelle qu'elle avoit toujours eue pour lui, & qu'elle étoit réſolue, s'il revenoit encore, de lui faire refuſer la porte.

Criſtiane pria Théreſe de réfléchir ſur cette réſolution, & de conſidérer ſon état malheureux & celui de ſa fille, pour laquelle Arbanes avoit témoigné tant d'attachement & d'amitié. Cette tendre mere ſentoit redoubler ſes peines, lorſqu'elle ſongeoit à ſon âge avancé & à la miſere dont ſa petite-fille étoit menacée.

Il ne reſtoit en effet aucune reſſource à Théreſe, après la mort de ſa grand'-mere, & même avant ce cruel événement, le moindre accident pouvoit la mettre dans la plus grande détreſſe, comme il arriva peu de temps après. Criſtiane tomba malade : elle eut une fievre très-longue & très-dangereuſe. Son revenu, qui n'étoit que de quatre-vingt livres ſterlings, & ſes petites épargnes furent bientôt épuiſés. Théreſe n'avoit plus d'argent pour payer les Médecins, & il falloit attendre encore pluſieurs mois pour toucher le dernier quartier de la rente de Criſtiane.

Théreſe ne s'étoit jamais trouvée dans une pareille ſituation ; elle ſe déſeſpéroit & ne ſavoit plus ce qu'elle devoit faire, lorſque le fidele Euſtache, qui venoit d'arriver à Londres, fit prier ſa bonne maîtreſſe de vouloir bien le recevoir. Ce digne ſerviteur s'apperçut bientôt du chagrin où elle étoit plongée, & de la triſteſſe qui régnoit dans la maiſon. Son ame en fut ſaiſie & troublée. Il ſe retira un moment à l'écart, pour eſſuyer les larmes qui baignoient ſon viſage. Il s'approcha enſuite de Théreſe, & l'aſſura qu'il lui auroit déjà apporté depuis long-temps ce qui lui étoit dû, mais qu'il n'avoit pu faire entendre raiſon à ſes malheureux fermiers, & qu'il n'oſoit ſe flatter de pouvoir jamais y réuſſir. Je ne viens pourtant pas, ajouta-t-il, les mains vuides : il s'en eſt trouvé un, qui eſt plein d'attachement & de reconnoiſſance pour ſes maîtres, dont

la généroſité a fait ſubſiſter ſa nombreuſe famille pendant pluſieurs années. Il m'a déclaré qu'il ne renouvelleroit point le bail de la ferme dont il jouit depuis long-temps, qu'il ne vous eût payé ce qu'il vous doit, & il m'a chargé de remettre cette ſomme entre vos mains. Euſtache préſenta en même-temps à Théreſe un billet de banque de cent livres ſterlings, &, après lui avoir ſouhaité une parfaite ſanté & plus de bonheur, il ſe retira, laiſſant ſa maîtreſſe dans la ſurpriſe la plus agréable, & préciſément comme elle alloit lui demander le nom de cet honnête fermier. Ce ne fut qu'après qu'il fut parti qu'elle imagina que ce ne pouvoit être qu'Euſtache lui-même. Le chagrin & la peine abattent l'ame, ſans doute, & émouſſent ſes conceptions; car Théreſe ſe ſeroit rappellée auſſi-tôt que le pere d'Amyntor avoit donné à Euſtache une ferme à vie, dont le revenu montoit

environ à cinquante livres ſterlings, & qu'Amyntor avoit voulu partager avec ſon pere le plaiſir de faire du bien à Euſtache & à ſa famille, en leur continuant cette libéralité.

Ce ſecours arriva bien à propos; il cauſa d'autant plus de joie à Théreſe qu'elle ne s'y attendoit pas. C'eſt ainſi que la Providence veille ſur le juſte infortuné, & vient à ſon aide, quand il ſemble qu'il va ſuccomber ſous le poids de ſes malheurs. Cette ſomme d'argent releva le courage abattu de Théreſe. L'aiſance fut rétablie dans la maiſon, & Criſtiane ſe trouva bientôt hors de danger. Elle avoit recouvré les forces du corps; mais ſon ame étoit plus inquiete & plus agitée que jamais. Sa maladie avoit fait la plus vive impreſſion ſur ſon eſprit, en l'avertiſſant qu'elle manqueroit peut-être bientôt à ſes petites-filles. Elle pleuroit ſouvent ſur leur ſort, quand elle ſongeoit qu'elle ne

pouvoit faire pour elles ce qu'elle auroit ſi ardemment deſiré. Il n'y avoit que l'établiſſement de Théreſe qui pût calmer ſes craintes; c'eſt pourquoi elle ſouhaitoit que ſa petite-fille ne rompît pas avec Arbanes, qui la recherchoit avec le plus vif empreſſement. Il étoit revenu encore depuis peu, & Théreſe ayant fait dire qu'elle n'y étoit pas, il avoit laiſſé un paquet pour elle. Elle vouloit le lui renvoyoyer ſans l'ouvrir; Criſtiane s'y oppoſa. Elle en fit donc l'ouverture, pour ne pas affliger ſa grand'mere. Elles y trouverent le teſtament d'Arbanes. Il léguoit à Théreſe & à ſa fille, après elle, ce qu'il avoit recueilli de la ſucceſſion de Senex, & une partie conſidérable de ſon propre bien : le tout enſemble montoit à plus de vingt mille livres ſterlings.

L'eſpérance d'une grande fortune ne toucha point le cœur de Théreſe; elle

lui cauſa, au contraire, les plus vives alarmes, parce qu'elle lut auſſi-tôt dans les yeux de Criſtiane que ce legs conſidérable l'avoit déterminée en faveur d'Arbanes. Elle rendoit cependant juſtice à cette bonne mere; elle ſavoit que ce penchant n'étoit que l'effet de ſes tendres ſollicitudes ſur le ſort de ſes enfants.

Théreſe, pénétrée de cette marque d'amitié, aima mieux ſe ſacrifier elle-même que de cauſer le moindre chagrin à Criſtiane. Elle conſentit donc à recevoir chez elle Arbanes comme ami, s'il étoit poſſible, mais jamais comme amant. Hélas! que cette idée doit paroître étrange & ſinguliere aux ames vulgaires, mais qu'elle eſt naturelle à un cœur auſſi ſenſible & auſſi honnête que celui de Théreſe, qui ſe trouve partagée entre des devoirs oppoſés, & quelle voudroit cependant accorder! Mais laiſ-

ſons ſa vertu aux priſes avec les artifices d'un traître, pour ſatisfaire le lecteur, inquiet, ſans doute, ſur le ſort d'Amyntor.

Fin de la première Partie.

HISTOIRE
D'AMYNTOR,
ET
DE THÉRESE,

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

SECONDE PARTIE.

AMYNTOR étant ſorti de chez lui, comme on a vu dans la premiere Partie, après avoir embraſſé pluſieurs fois ſa chere Théreſe, ſuivit le domeſtique qui lui avoit apporté la prétendue lettre de Courteney. Il ne lui vint pas le moindre ſoupçon ſur la mauvaiſe foi de ſon

guide : il étoit perſuadé qu'il le menoit vers ſon ami, tandis que réellement il le conduiſoit à bord d'un vaiſſeau, qui étoit ſur le point de partir pour la traite des Negres. Le maître du navire, appellé Maſſanello, s'étoit chargé, pour une ſomme d'argent, d'exécuter cet horrible deſſein. Il introduiſit Amyntor dans une petite chambre, en lui diſant que Courteney alloit bientôt paroître. Au lieu de ſon ami, il vit entrer deux grands coquins, qui, l'ayant abordé ſans prononcer un ſeul mot, ſe jetterent ſur lui, le déſarmerent, le chargerent de fers, & ſe retirerent enſuite, après avoir vuidé ſes poches. Ils revinrent, un moment après, & lui apporterent des rafraîchiſſements qu'il n'étoit guere en état de prendre. Il reſta pluſieurs jours dans cette affreuſe ſituation, ſans être viſité de perſonne, abandonné à ſa douleur. Mais quel dut être ſon déſeſpoir, lorſque le mouvement du vaiſſeau & les cris des matelots lui an-

noncerent qu'il étoit en mer? Enfin, vers le milieu de la nuit ſuivante, il entendit ouvrir la porte du cabinet où il étoit enfermé. Il reconnut auſſi-tôt la voix du perfide Maſſanello. Ce ſcélérat lui fit des excuſes de ce qu'il avoit tardé ſi long-temps à le venir voir, & l'aſſura qu'il le mettroit inceſſamment dans un état plus convenable à ſa naiſſance, puiſqu'ils étoient déjà loin de la terre.

Amyntor ne concevoit rien à ce diſcours. Il prit Maſſanello pour un fou; il ſe haſarda néanmoins de lui faire quelques queſtions : il lui demanda ce qu'on prétendoit faire de lui, & pourquoi il n'avoit point encore vu Courteney.

A ce nom, Maſſanello fit un rire moqueur, & répondit à Amyntor d'un ton ironique, qu'un événement fort étrange avoit dérangé une ſi douce entrevue, & que le départ précipité du vaiſſeau ne leur permetroit pas de ſe voir de quelque-temps; qu'au reſte il ne voyoit pas pourquoi il étoit néceſſaire

qu'il ſe trouvât à l'arrivée de ſon cher Courteney ; qu'ainſi il pouvoit ſe calmer, ou qu'il ſauroit bien l'y contraindre. Puiſque je me ſuis embarqué, ajouta-t-il, il faut que je faſſe le trajet. Je ne me ſens point diſpoſé à retourner au port pour l'amour de vous ; il y auroit d'ailleurs trop de dangers à courir. Cependant la vue de l'innocence accablée ſous le poids des fers toucha le cœur de Maſſanello ; il ſe mit à jurer, en diſant que cette maudite expédition l'avoit rendu malade ; que depuis cinquante ans qu'il étoit homme de mer, il n'avoit jamais ſenti le mal de cœur qu'il éprouvoit depuis le jour qu'il avoit pris Amyntor à bord ; qu'il voudroit qu'ils euſſent été *tous deux* pendus, plutôt que de s'être mêlé de cette diabolique affaire. Quoi qu'il en ſoit, mon gentilhomme, continua-t-il, nous boirons un coup enſemble, & en même-temps il lui verſa un verre de vin. Amyntor l'accepta, voulant profiter de ce

moment

moment favorable pour lui demander quelque explication ſur ce qu'il venoit de lui dire ; mais Maſſanello le quitta bruſquement, avec un air troublé, en lui diſant qu'il alloit lui envoyer des rafraîchiſſements ; & il eut grand ſoin, en ſortant, de fermer la porte du cabinet. Amynter avoit le cœur trop oppreſſé & l'ame trop agitée, pour avoir aucune envie de manger & de dormir. Cependant il prit quelque nourriture, enſuite il ſe jetta ſur un lit qu'il apperçut près de lui, & y demeura plus de deux heures, abſorbé dans la plus profonde affliction. Il conſidéroit, avec horreur, l'abyme affreux dans lequel il ſe trouvoit précipité, ſans ſecours, ſans eſpérance, & ne pouvant tirer aucun éclairciſſement ſur ſon malheureux ſort ; néanmoins il ne ſe laiſſa point aller au déſeſpoir ; il trouva du ſoulagement dans les principes conſolants de la Religion. Il ne ſe rappelloit pas, à la vérité, qu'il eût jamais donné ſujet à perſonne de la

traiter auſſi cruellement, mais il ne ſe croyoit cependant pas innocent devant Dieu; il ſavoit que la ſtricte équité n'habite pas toujours dans le cœur de l'homme, au lieu qu'elle réſide infailliblement dans celui qui eſt la ſource de toute ſageſſe & de toute juſtice.

Le repos & la tranquillité que lui avoient procurés ces ſages réflexions, ne furent pas de longue durée. Il furent troublés tout-à-coup par des cris effrayants: il reconnut très-diſtinctement que c'étoit la voix d'une femme, & comme l'amour avoit toujours été la cauſe de ſes peines & de ſes inquiétudes, il crut entendre la voix de ſa chere Théreſe. Il ſaute en bas du lit; il oublie que ſes mains ſont chargées de fers; il accourt à la porte, regarde par le trou de la ſerrure, & apperçoit une jeune perſonne dans la ſituation la plus touchante. Elle étoit à genoux, ſe débattant, & demandant grace à ce même malheureux, dont Amyntor avoit lui-

même éprouvé l'inhumanité. Ses prieres, ſes ſupplications & ſes larmes ne faiſoient aucune impreſſion ſur cet homme féroce : il n'y répondoit que par des menaces, des jurements & des imprécations ; cependant les forces commençoient à abandonner cette infortunée, & elle alloit être la triſte victime de la brutalité la plus atroce. Amyntor, ſans penſer au danger auquel il s'expoſe, n'ayant d'autres armes, que ce noble courage que donne la vertu, à la vue d'une action lâche & cruelle, s'élance contre la porte du cabinet, la briſe, & s'avance hardiment contre Maſſanello, en le traitant de barbare & d'infame. Le brutal marin, ſurpris & déconcerté, recule quelques pas en arriere, mais il s'apperçoit bientôt qu'Amyntor eſt hors d'état de ſe défendre. Il reprend ſa premiere fureur, & s'écrie qu'il va tirer de lui une vengeance complette ; qu'il ne peut pas trouver une occaſion plus favorable pour s'en défaire ; & déjà il

regardoit autour de lui, pour ſe ſaiſir ſans doute de quelque arme meurtriere, lorſqu'un matelot, pâle & tremblant, vint lui dire d'accourir promptement, qu'ils étoient tous perdus, qu'ils alloient être pris ou coulés à fond.

Effrayé de cette nouvelle, & agité par les remords de ſa conſcience, (car le crime fait trembler le coupable, lors même qu'il ſe croit le plus en ſûreté) Maſſanello treſſaillit, & courut, en jurant & en frappant du pied. Un inſtant après, des cris épouventables, mêlés au bruit du canon, répandirent par-tout l'horreur & l'effroi. Cependant la jeune fille, comblée de joie de ſe voir délivrée par un bonheur ſi inattendu, exprimoit à Amyntor ſa vive reconnoiſſance dans les termes les plus expreſſifs : elle l'appelloit ſon ange tutélaire, ſon ſauveur. Tout retentiſſoit de clameurs au-deſſus d'elle ; elle ne faiſoit aucune attention au danger préſent ; elle n'étoit occupée que de celui auquel elle venoit

d'échapper. Mais quand elle vit que les mains de ſon libérateur étoient enchaînées, elle joignit les ſiennes, & leva les yeux au ciel, pleine d'admiration & d'étonnement : elle lui dit enſuite qu'elle alloit eſſayer de rompre ſes fers, & le ſupplia de le lui permettre.

Amyntor ſe diſpoſoit à lui répondre, quand le bruit augmenta au point qu'il ne lui étoit plus poſſible de ſe faire entendre, & dans le même moment, ils virent paroître Maſſanello, qui, ſe précipitant aux genoux d'Amyntor, le conjura de lui pardonner, en diſant qu'il croyoit enfin à la vertu ; qu'elle n'étoit point un vain nom ; que la Providence, irritée de ſes forfaits, faiſoit éclater ſa veangeance ; qu'elle avoit réſolu de le faire périr pour ſauver l'innocent ; que ſi Amyntor vouloit l'aider à éloigner le danger qui les menaçoit, il lui avoueroit toutes les particularités qui le concernoient : mais que le moment étoit précieux, & qu'il étoit dé-

terminé à mourir, plutôt que de céder à ces diables de Maures, quoiqu'ils fuſſent prêts d'en venir à l'abordage. Il rendit la liberté à Amyntor, & le pria de ſe joindre à lui & au reſte de ſes gens. Le jeune & brave gentilhomme ne balança pas à le ſuivre : il combattit avec un courage intrépide ; mais l'ennemi avoit trop d'avantages ; l'affaire fut bientôt décidée. Maſſanello reçut un coup de feu, qui le bleſſa mortellement. Il tomba dans les bras d'Amyntor, & ſe ſentant près de ſa fin, il le ſupplia de nouveau de lui pardonner, & de prier le ciel de lui faire miſéricorde. Il l'embraſſa enſuite, & s'écria, dans toute l'amertume d'un cœur vraiment repentant : » Je meurs comme je l'ai mé-
» rité. O vil Arbanes, voilà ton ouvrage!
» C'eſt toi, c'eſt ton or abominable qui
» m'a ſéduit, pour être le meurtrier de
» ce digne gentilhomme. O vertueux
» jeune homme, continua-t-il d'une
» voix foible, & en ſerrant la main d'A-

» myntor, jouiſſez d'une vie longue & » heureuſe. Puiſſiez-vous échapper à la » mort & à l'eſclavage ! Puiſſe le bon- » heur être enfin le prix de toutes vos » ſouffrances «.

Maſſanello expira en prononçant ces dernieres paroles. Preſque dans le même moment, les ennemis en vinrent à l'abordage. Leur nombre ſurpaſſoit du double celui des Anglois. Ils entrerent en foule dans le vaiſſeau, & comme il étoit prêt de couler à fond, ils ſe hâterent d'emporter ce qu'il y avoit de plus précieux, & de faire paſſer les priſonniers ſur leur bord. Ces derniers n'étoient que huit, en y comprenant Amyntor & la jeune fille. Tout le reſte avoit péri les armes à la main.

Voilà donc Amyntor une ſeconde fois dans les fers. La perſonne dont il avoit ſauvé l'honneur fut ſa triſte compagne. Elle s'appelloit Servilie, & n'étoit âgée que de dix-huit ans. Ils eurent tout le loiſir de s'entretenir de leurs malheurs

& de ſe raconter les particularités de leur vie. Servilie avoit perdu depuis peu ſa mere & le ſeul protecteur de ſa famille, qui étoit fort nombreuſe. Pour n'être point à charge à ſon pere, elle étoit entrée en condition chez un Commerçant où logeoit Maſſanello. Comme le ſervice étoit très-fatiguant, ſur-tout pour elle, qui n'y avoit pas été élevée, l'ennui & le chagrin s'emparerent de ſon ame; Maſſanello s'en apperçut, il parut s'intéreſſer vivement à ſa peine, & lui répéta nombre de fois qu'elle méritoit un meilleur ſort.

Quelque-temps après, il lui dit que ſi elle vouloit s'embarquer ſur ſon vaiſſeau, il étoit en ſon pouvoir de lui faire obtenir une place très-avantageuſe; qu'une famille Angloiſe de ſa connoiſſance, établie depuis pluſieurs années en Turquie, l'avoit prié de lui amener, à ſon retour, une femme de charge Angloiſe; que ſi elle ſe croyoit capable de remplir cet emploi, & qu'elle voulût

prendre ce parti, il l'emmeneroit avec lui, & lui avanceroit même, ainsi qu'il en avoit ordre, tout l'argent dont elle auroit besoin pour le voyage. Servilie, qui n'avoit aucune ressource, saisit avec empressement des offres si avantageuses, & se prépara à partir. Elle en prévint son maître, qui lui dit que s'il avoit un conseil à lui donner, c'étoit de rester chez lui. Elle reconnut, mais trop tard, combien cet avis étoit sage & prudent. Elle avoua qu'il lui en avoit coûté bien cher de ne l'avoir pas suivi, & montra le plus vif repentir de n'avoir pas eu assez de courage & de patience pour supporter les désagéments de son premier état.

Amyntor, arraché des bras d'une tendre épouse, précipité de l'état le plus heureux dans le plus dur esclavage, sans espérance, sans consolation, oublioit cependant ses propres maux pour plaindre Servilie. Ses larmes couloient en abondance, en écoutant le récit des

malheurs de cette pauvre fille.

Les ſix autres captifs, aſſis triſtement près d'Amyntor, paroiſſoient plongés dans une douleur profonde & ſtupide; un morne ſilence régnoit entr'eux. Ils ſe regardoient comme des étrangers qu'on vient de tirer d'une priſon pour les faire paſſer dans une autre. Ils parloient chacun une langue différente. Lorſqu'ils vouloient s'exprimer, leurs accents reſſembloient aux cris diſcordants de pluſieurs eſpeces d'animaux. Serrés miſérablement les uns contre les autres, ils étoient traités avec plus de mépris & d'inhumanité qu'un vil troupeau, n'ayant pas même la nourriture ſuffiſante pour ſoutenir une vie déplorable. On leur accordoit quelquefois, comme une grace inſigne, la permiſſion d'aller prendre l'air ſur le tillac. Enfin, au bout de quarante-cinq jours de navigation, autant qu'ils en purent juger au fond de leur cachot, on les fit ſortir tout-à-coup, & ſans les prévenir

du ſort qui les attendoit, on les vendit à différents maîtres, dont la figure reſſembloit beaucoup à celle des corſaires qui les avoient pris.

Amyntor n'entendit rien au langage de ces Barbares, qui pût lui donner de notion certaine du pays où il ſe trouvoit. Il crut néanmoins appercevoir quelques indices qui lui faiſoient ſoupçonner qu'il étoit ſur les terres du Prince *Morouo*. Il en avoit lu l'hiſtoire, & il ne ſongeoit guere alors qu'il ſeroit un jour eſclave dans les états de ce Prince.

Servilie fut vendue la premiere. Quand elle vit qu'on la ſéparoit d'Amyntor, elle ſentit dans ce moment toute l'horreur de ſa ſervitude : elle verſa un torrent de larmes tandis qu'on l'emmenoit ; elle tournoit ſans ceſſe les yeux vers ſon bienfaiteur ; elle lui tendoit les bras, formoit pour lui les vœux les plus ardents, & le combloit de bénédictions.

L'Infidele qui acheta Amyntor, annonçoit par ſa phyſionomie une ame

naturellement bonne & vertueuſe. Cet heureux préſage fut une conſolation pour le jeune Anglois. Hamet (c'eſt ainſi que s'appelloit ſon nouveau maître) étoit d'un état médiocre. Il le deſtina à cultiver ſon jardin. Amyntor eut tout lieu de ſe féliciter de cet emploi; il avoit toujours aimé le jardinage; & ſes connoiſſances ſur cet objet étoient fort étendues, quoiqu'elles conſiſtaſſent plutôt en théorie qu'en pratique.

Le Maure s'apperçut bientôt des excellentes qualités de ſon Eſclave. Il prit de l'amitié pour lui, & ne tarda pas à lui donner toute ſa confiance : alors il borna ſes occupations à l'inſpection qu'il lui donna ſur les autres jardiniers. Enfin, il le traita avec tant de douceur & d'humanité pendant plus d'un an qu'il reſta à ſon ſervice, qu'Amyntor auroit pu oublier qu'il étoit dans l'eſclavage : mais le ſouvenir cruel de ſa chere Théreſe, ſans ceſſe préſente à ſon eſprit, faiſoit ſentir à ſon cœur tout le poids de ſes chaînes.

Hamet aimoit particuliérement les Anglois : il les préféroit pour eſclaves à tous les autres. Il avoit chez lui une jeune Angloiſe, qu'il affectionnoit beaucoup ; elle lui devint encore plus chere, lorſqu'il apprit qu'elle pouvoit lui ſervir d'interprete auprès d'Amyntor. Elle étoit depuis long-temps en ſervitude chez les Maures, & elle ſavoit parfaitement leur langue. Hamet, s'imaginant qu'il y avoit peut-être entre ces deux eſclaves quelque liaiſon de parenté, pria Eléonor (c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit) de raconter ſon hiſtoire à Amyntor. Elle s'empreſſa de répondre au deſir de ſon digne maître, & s'adreſſant à Amyntor, elle lui dit qu'elle étoit née à Londres, & l'ainée d'une famille nombreuſe & peu favoriſée de la fortune ; que cette raiſon l'avoit déterminée à partir, pour aller demeurer en Eſpagne chez un de ſes oncles qui la demandoit depuis long-temps à ſon pere ; mais qu'elle avoit été priſe dans le paſſage, & vendue à un

maître, au ſervice duquel elle étoit reſtée pendant dix ans ; qu'elle en avoit éprouvé toutes ſortes de bons traitements ; qu'il vouloit même l'épouſer ; qu'elle n'avoit pu ſe déterminer à conſentir aux ſollicitations de ſon vieux maître, lequel, rebuté de ſes refus, avoit enfin pris le parti de la céder à Hamet.

Ce récit devenoit très-intéreſſant pour Amyntor. Il demanda auſſi-tôt à Eléonor quel étoit le nom de ſon pere, & quel âge elle avoit : vous deviez, continua-t-il, être fort jeune lorſque vous quittâtes la maiſon paternelle ?

J'avois alors dix-ſept ans, répondit Eléonor ; j'en ai actuellement vingt-ſept, & mon pere s'appelloit Euſtache ; il étoit maître-d'hôtel d'un très-reſpectable gentilhomme. A ce nom, Amyntor treſſaillit, & après avoir regardé Eléonor pendant quelque-temps, avec émotion, il lui prit la main & la lui ſerra, en lui racontant pluſieurs parti-

cularités qui la concernoient, ainſi que ſa famille. Il lui dit enſuite que ſi ce pouvoit être pour elle une conſolation que de comparer ſes infortunes à celles d'un autre mille fois encore plus malheureux qu'elle, il étoit en ſon pouvoir de la lui procurer, puiſqu'elle voyoit, dans le triſte compagnon de ſon eſclavage, le maître de ſon digne pere. A ces mots, Eléonor s'élance hors de ſon ſiege, ſe retire enſuite pluſieurs pas en arriere, & conſidérant Amyntor, avec un air de reſpect, d'étonnement & de doute, elle reſta quelques moments interdite & immobile. Elle s'écria enfin: Seroit-il poſſible que vous fuſſiez celui qu'on appelloit Amyntor, le fils unique & chéri de notre bon maître, le Chevalier Fidelio.

Amyntor l'aſſura que c'étoit lui-même; elle éleva alors ſes mains vers le ciel, en diſant: Oſerois-je en effet me plaindre maintenant? Je dois encore me trouver heureuſe d'avoir le même ſort

que vous, dont la noble famille a été ſi ſecourable à la mienne. Amyntor la remercia de la maniere la plus honnête & la plus touchante.

Cependant Hamet, qui n'avoit pas ceſſé de les conſidérer attentivement, étoit dans la plus grande ſurpriſe, ne concevant rien à tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre ; il en demanda auſſi-tôt l'explication à Eléonor. Lorſqu'il fut inſtruit de cette reconnoiſſance, il les en félicita tous deux, & prit part à leur joie. Il tourna enſuite ſes regards ſur Amyntor, non comme un maître qui enviſage ſon eſclave, mais comme un pere qui jette des yeux de complaiſance ſur un fils chéri, & ajouta, avec les démonſtrations du plaiſir le plus vif, qu'il avoit fait dans ce jeune Anglois une acquiſition ineſtimable, & que rien au monde ne ſeroit capable de le déterminer à ſe ſéparer de lui

Eléonor eut ſoin de cacher à Amyntor les véritables ſentiments d'Hamet,

& de lui épargner le chagrin mortel que lui auroit cauſé les témoignages d'une amitié ſi fatale.

Peu de temps après, le Maure eut ſujet de ſe louer bien davantage encore de ſon jeune eſclave, & de s'y attacher de plus en plus. Un ſoir qu'il ſe baignoit dans un étang, au milieu de ſon jardin, il s'engagea ſi avant, qu'il ne pouvoit plus regagner les bords : déjà il ſe ſentoit prêt d'aller à fond. Il appella du ſecours, mais ſans eſpérance d'en avoir : il étoit fort tard, & tous les ouvriers étoient retirés. Amyntor, qui avoit coutume de choiſir ce moment de ſolitude pour venir ſe livrer à ſa mélancolie & à ſes triſtes réflexions, entend crier ; il reconnoît la voix de ſon maître ; il accourt, ſe jette à l'eau, atteint Hamet au moment où il étoit ſur le point de périr, & le ramene à la rive, au riſque de ſa propre vie, n'ayant jamais été lui-même bon nageur : mais la vertu & l'humanité nous font faire

des efforts généreux, dont nous ne nous croyions pas capables.

Dès que le Maure eut recouvré l'uſage de ſes ſens, ſon premier ſoin fut de remercier Mahomet de la protection ſignalée dont il venoit de lui donner une preuve ſi manifeſte ; enſuite il ſe tourna vers le jeune Chrétien, & l'embraſſa de la maniere la plus tendre & la plus affectueuſe. Depuis ce jour, il voulut que tous ſes domeſtiques euſſent pour Amyntor le même reſpect & les mêmes égards que pour leur maître.

L'attachement & l'amitié d'Hamet pour le jeune Anglois augmentoit de jour en jour : tout ſon regret étoit de ne pouvoir s'entretenir avec lui. Il voulut ſe procurer cette ſatisfaction : en conſéquence, il chargea Eléonor d'apprendre à Amyntor la langue Mauresque, afin qu'ils puſſent s'entendre mutuellement. Les ſoins & les attentions d'un ſi bon maître, avoient fait, ſur le cœur de ſon noble & généreux eſclave,

toute l'impreſſion qu'Hamet avoit lieu d'en attendre : le jeune Anglois en étoit pénétré de reconnoiſſance : il ſe ſeroit trouvé heureux dans ſon état de ſervitude ; mais rien n'étoit capable de le dédommager de la privation de ſa chere Théreſe.

Eléonor venoit ſouvent mêler ſes triſtes regrets & ſes pleurs à ceux d'Amyntor ; ils étoient d'autant plus amers, que ces deux infortunés n'avoient pas l'eſpoir conſolant d'en voir tarir la ſource : ils béniſſoient néanmoins tous deux la Providence de les avoir du moins réunis ſous le même maître. Amyntor ſe félicitoit de pouvoir être utile à Eléonor, en lui rendant mille petits ſervices qui adouciſſoient ſon ſort. Eléonor, de ſon côté, demandoit au ciel, que, de même qu'ils avoient ſupporté enſemble le joug de l'eſclavage, ils puſſent auſſi partager un jour les délices de la liberté.

Amyntor fit la même priere, en

pouſſant un profond ſoupir : il n'oſoit ſe flatter d'une ſi douce eſpérance : cependant les principes de religion dont il étoit rempli, & ſa confiance dans le ſouverain arbitre des deſtinées, ſoutenoient ſon courage, & l'empêchoient de ſe livrer au déſeſpoir; la bienveillance même de ſon maître, étoit un obſtacle à ſes deſirs, & elle augmentoit tous les jours. Hamet répétoit ſouvent qu'il n'y avoit point de rançon qui pût lui tenir lieu d'Amyntor.

Le Maure avoit deſſein, depuis quelque-temps, d'acheter un petit bien qui étoit à vendre dans ſon voiſinage; mais avant de faire cette acquiſition, il vouloit prendre le conſeil de ſon cher eſclave. Ils partirent donc un jour pour aller voir cette terre ; ils ne trouverent point le propriétaire. Une jeune perſonne qui étoit dans la maiſon, leur fit entendre qu'il étoit en campagne pour quelques jours. Comme elle paroiſſoit avoir la conduite des affaires pendant

l'abſence de ſon maître, Hamet la pria de lui envoyer un exprès dès qu'il ſeroit de retour ; mais il s'apperçut que la langue Maure ne lui étoit pas familiere, & qu'elle ne comprenoit pas ce qu'il vouloit lui dire : il ſe douta, à ſa figure & à ſes manieres, qu'elle étoit Angloiſe : il en eut bientôt la certitude ; car ayant appellé Amyntor, qui étoit occupé à conſidérer le bâtiment, ce dernier s'approcha d'elle, & crut la reconnoître. Comme il cherchoit à ſe rappeller où il l'avoit vue, elle le tira tout-à-coup de ſon embarras, en s'écriant, avec un tranſport de joie : Ah ! mon cher Monſieur, avez-vous oublié Servilie ? Pour moi, je n'oublierai jamais mon défenſeur & mon libérateur. Le ciel nous a ſuſcités l'un & l'autre, par les vues de ſa ſageſſe infinie, vous pour me ſauver l'honneur & la vie, & moi pour vous tirer d'eſclavage. Vous êtes trop équitable & trop bon, pour vous ſouſtraire à ma juſte reconnoiſſance. Je puis m'ac-

quitter enfin envers vous. O combien j'ai ſouhaité de fois de vous retrouver! Le ciel a comblé mes vœux, & a toujours ſignalé ſur moi ſa protection & ſa faveur.

J'ai eu le bonheur d'être achetée par le meilleur des maîtres. Quelques mois après que je fus en ſon pouvoir, je devins ſa gouvernante. Il ne me traita jamais comme ſon eſclave; mais je craignis bientôt de le perdre. Il fut attaqué d'une maladie auſſi longue que cruelle: je le gardai jour & nuit; je ne le quittai pas d'un moment. Mais le ciel récompenſa les ſoins que j'avois pris de ſes jours, & il recouvra la ſanté. La fatigue que j'éprouvai me fit tomber dans un état très-dangereux, dont je me tirai heureuſement.

Mon digne maître a reconnu très-généreuſement mes ſervices, quoique je n'aie fait que mon devoir. Il répétoit ſans ceſſe que je lui avois ſauvé la vie, & qu'il vouloit rendre la mienne

heureuſe. Il m'a donné la conduite de cette maiſon, & d'un petit bien qui en dépend. Il m'a fait préſent, il y a deux jours, de deux cents livres ſterlings, en me diſant que ce n'étoit pas tout ce qu'il vouloit faire pour moi, avant de quitter ce pays. Je crains bien qu'il n'exécute ce projet d'ici à peu de temps. Pour moi, j'ai réſolu de paſſer ici le reſte de mes jours. Que ferois-je dans ma terre natale? Je n'y ai ſûrement plus ni parents ni amis : j'y ſerois étrangere.

Amyntor étoit ſurpris, mais charmé en même-temps que Servilie eût trouvé dans le cœur d'un Infidele des ſentiments ſi nobles & ſi rares, même parmi les Chrétiens. Il lui témoigna toute la part qu'il y prenoit. Ils s'embraſſerent enſuite, en ſe félicitant mutuellement de la joie que leur cauſoit une rencontre auſſi imprévue. Hamet, qui ne ſavoit pas aſſez l'Anglois pour avoir pu ſuivre leur converſation, étoit reſté

dans le plus grand étonnement. Il ne concevoit rien aux marques réciproques d'amitié qu'ils ſe donnoient. Enfin il adreſſa la parole à Amyntor, & le pria de vouloir bien le mettre au fait, mais ſur-tout de lui dire pourquoi on ne lui rendoit pas de réponſe ſur ſon affaire.

Lorſqu'Amyntor eut inſtruit Hamet de ce qui regardoit Servilie, il fit part à cette derniere du ſujet de leur voyage : il lui demanda enſuite ſi ſon maître pouvoit compter ſur l'acquiſition de cette terre, qu'il deſiroit beaucoup, & la pria inſtamment de vouloir bien s'intéreſſer pour lui.

Servilie s'avança alors vers Hamet, & lui dit : Oui, Monſieur, ſoyez ſûr que cette terre ſera à vous : mais ſi ce brave gentilhomme, ajouta-t-elle, en montrant Amyntor, a été pour moi l'ami le plus zélé, je veux aujourd'hui reconnoître les ſervices ſignalés que j'en ai reçus. Il faut que vous lui accordiez

ſa

ſa liberté. Je vais vous payer ſur le champ ſa rançon ; & auſſi-tôt, ſans écouter les remerciements ſans nombre que lui faiſoit Amyntor, elle dit à Hamet qu'elle alloit revenir, & le ſupplia d'attendre un inſtant.

Amyntor profita de cette occaſion pour inſtruire ſon maître de ſes affaires, & de l'état affreux où devoit être ſa famille pendant ſon abſence. Mais Hamet ne pouvoit ſoutenir l'idée d'une ſéparation ſi cruelle. Il juroit, par ſon Prophete, qu'il n'y conſentiroit jamais, & qu'il aimeroit mieux ſacrifier tous ſes autres eſclaves ; il ſe faiſoit auſſi les plus vifs reproches d'avoir amené avec lui Amyntor pour voir cette fatale maiſon.

Cependant Servilie arrive, & préſente à Amyntor une bourſe qui contenoit quatre-vingt livres ſterlings. Il la reçut avec les ſentiments de la plus vive reconnoiſſance, mais lui déclara en même-temps qu'il n'acceptoit cette ſomme qu'à titre de prêt, & qu'il la lui feroit

tenir dans peu, avec un préſent qui ne ſeroit pas indigne d'une amie ſi généreuſe.

Servilie lui répondit qu'il ne devoit lui avoir aucune obligation, puiſque c'étoit une dette dont elle s'acquittoit envers lui; qu'elle le prioit de ne pas perdre de temps, & de ſe rendre prômptement auprès de ſa tendre épouſe; elle le prévint qu'il y avoit au port voiſin un vaiſſeau qui alloit partir pour Londres; qu'elle connoiſſoit le capitaine, & qu'elle pouvoit l'aſſurer qu'on auroit grand ſoin de lui dans la traverſée; enfin elle lui proteſta qu'elle le tireroit de la ſervitude, à quelque prix que ce fût; & en prononçant ces mots, elle regarda Hamet.

Amyntor ſe jetta alors aux pieds de ſon maître, & le ſupplia de lui accorder ſa liberté. Hamet ſe trouva dans une grande perplexité: il garda longtemps un morne ſilence: il paroiſſoit éprouver au-dedans de lui des combats

qui agitoient ſon ame de ſentiments contraires ; il portoit ſes regards, tantôt ſur Amyntor, tantôt ſur Servilie, & pouſſoit de profonds ſoupirs. Enfin, il leur dit que s'il laiſſoit partir Amyntor, il ne lui prendroit que trente livres ſterlings, mais qu'il lui en auroit donné bien davantage, s'il eût voulu vivre avec lui.

L'heureux Amyntor compta auſſi-tôt cette ſomme à Hamet, & lui rendit mille actions de graces de l'avoir traité avec tant de bonté. Ils prirent enſuite congé de Servilie, qui pria Amyntor de lui donner de ſes nouvelles, & de lui apprendre comment elle pourroit lui en faire parvenir des ſiennes. Le jeune gentilhomme, après l'avoir ſatisfaite ſur cet objet, & remerciée avec les témoignages de la plus vive reconnoiſſance, partit avec le Maure, qu'il voulut abſolument accompagner juſques chez lui. Dans le chemin, il le ſupplia de mettre le comble à ſes bien-

faits, en acceptant auſſi la rançon d'Eléonor, dont la perte faiſoit le malheur de ſa famille, qui la croyoit morte.

Cette propoſition jetta Hamet dans un nouveau trouble. Eléonor étoit celle de tous ſes eſclaves dont il faiſoit le plus grand cas, & à laquelle il étoit le plus attaché. Il fut très-long-temps ſans répondre à Amyntor, qui ne ceſſoit de le ſolliciter, & de lui demander, avec les dernieres inſtances, qu'il voulût bien lui fixer le prix qu'il exigeoit pour le rachat de ſa chere compatriote. Pendant toute la route, il ne répliqua à tout ce que put lui dire Amyntor, que le mot *nothing*, qu'il répétoit de temps en temps, & qui, en Anglois, ſignifie *rien.*

Lorſqu'Hamet fut rendu chez lui, il appella Eléonor, lui fit part du deſſein d'Amyntor, & lui déclara en langue Maureſque, qu'elle n'étoit plus ſon eſclave; qu'Amyntor, en ſe rachetant lui-même, avoit auſſi payé ſa rançon;

qu'ils étoient tous deux libres ; qu'il n'y avoit plus que lui de malheureux, ayant été vaincu en vertu & en généroſité par deux Chrétiens ; qu'il ſe reprocheroit toute ſa vie d'avoir différé ſi long-temps à donner la liberté à un homme qui lui avoit ſauvé la vie, & de n'y avoir même été déterminé que par un ſordide intérêt ; qu'il ſe ſentoit couvert de confuſion, en ſongeant qu'Amyntor devoit ſa délivrance à une femme, dont l'amitié & la reconnoiſſance l'avoient mis en état de tirer Eléonor elle-même de ſervitude ; mais qu'il ne prendroit rien pour cette derniere, & que la ſomme qu'il avoit reçue ſeroit pour tous les deux, quoiqu'il n'y conſentît qu'à regret, puiſqu'il alloit être privé des deux perſonnes qu'il aimoit le plus.

Eléonor étoit dans un raviſſement inexprimable : elle avoit peine à contenir ſes tranſports, ils étoient prêts d'éclater ; mais lorſqu'elle vit les lar-

alloient quitter pour jamais Hamet & l'eſclavage. Cette ſéparation offroit un tableau touchant, où l'on voyoit l'étrange contraſte du plaiſir & de la douleur. Ils ſe rendirent le ſoir même à bord du vaiſſeau dont Servilie leur avoit parlé. Leur vieux & malheureux maître les y conduiſit. Son dernier adieu fut accompagné de ſanglots & de regrets.

Amyntor traita avec le capitaine du navire, pour lui & pour Eléonor. Dans le trajet, il fit connoiſſance & amitié avec lui : il prit plaiſir à lui raconter ſes malheurs & ceux d'Eléonor : il n'oublia pas, ſur-tout, les éloges que Servilie avoit faits de ſon mérite & de ſa perſonne, en les prévenant que ſon vaiſſeau étoit prêt de mettre à la voile : il ajouta que c'étoit une obligation de plus qu'il avoit à cette généreuſe fille. Mais laiſſons-les maintenant continuer heureuſement leur courſe, avec toute la joie que

l'image de ſon cher Amyntor y étoit encore trop profondément gravée, pour qu'elle pût en aimer aucun autre.

Arbanes attendoit cet heureux inſtant avec la derniere impatience, & toujours en vain. Le déſeſpoir irrita enfin ſa paſſion effrenée. Un ſoir, comme l'heure où il avoit coutume de prendre congé de Théreſe approchoit, il la preſſa plus vivement qu'il n'avoit jamais fait de ſe déterminer, & de lui donner une réponſe ſatisfaiſante. Voyant que ſes nouvelles inſtances ne produiſoient aucun effet, il ſe leva bruſquement de ſon ſiege: ſon air ſombre & farouche annonçoit l'agitation la plus effrayante: il marchoit dans la chambre à pas précipités. Après en avoir fait le tour deux ou trois fois, il s'arrêta, gardant un profond ſilence, & paroiſſant rêver à quelque deſſein ſiniſtre. Il portoit de temps en temps ſur Théreſe des regards de fureur mêlée de tendreſſe. Enfin, il s'approcha

d'elle, &, mettant un genou en terre, il prit avec violence une de ſes mains, qu'il tint fermement dans la ſienne, en lui diſant, d'un ton plein de reproches & de menaces, qu'elle en avoit uſé avec lui de la maniere la plus indigne & la plus cruelle; qu'il lui avoit donné toutes les preuves les moins équivoques de ſon fol amour; mais qu'il ne voyoit que trop maintenant qu'elle ne l'aimoit point; qu'elle le trompoit, & ſe jouoit de ſa funeſte paſſion; qu'ainſi il étoit réſolu de s'en délivrer pour jamais, à quelque prix que ce fût, & que, ſi elle ne lui fixoit pas dans l'inſtant l'heure à laquelle il pourroit devenir ſon époux, il juroit qu'il alloit mettre fin à tous les tourments qu'elle lui cauſoit.

En prononçant ces mots, Arbanes tira un poignard qu'il avoit à ſon côté, & tenant la pointe contre terre, il attendoit la réponſe de l'infortunée Théreſe.

A la vue de cette arme meurtriere, l'Epouſe d'Amyntor, ſaiſie d'horreur & d'effroi, perdit tout-à-fait l'uſage de ſes ſens; mais Dieu, qui n'abandonne jamais le juſte, la fortifia dans ce moment critique : elle ſentit bientôt renaître ſon courage & ſa confiance, & élevant ſes yeux & ſon ame vers le ciel : » O mon cher Amyntor, » s'écria-t-elle, mon bien-aimé, toi » qui m'as été ravi, qui n'exiſtes plus » pour moi, mais qui ne m'en ſeras » pas moins cher, tant que je reſpi- » rerai, daigne, du haut de la de- » meure céleſte où tu repoſes main- » tenant, daigne jetter un regard fa- » vorable ſur une malheureuſe mor- » telle, ſur ta Théreſe, autrefois le » charme & la vie de ton ame. Vois » ce que je ſouffre maintenant pour » l'amour de toi; aie pitié de l'affreuſe » ſituation où je ſuis; ſecoure-moi » dans ce moment terrible; fais que » quelque ange tutélaire vienne me raſ-

» ſurer, & m'inſpirer une réponſe di-
» gne de la veuve d'Amyntor; ou plu-
» tôt, viens toi-même, ombre chérie,
» enleve avec toi ta Théreſe; qu'elle
» ſoit ta compagne inſéparable dans la
» mort comme dans la vie «.

Cependant Arbanes étoit toujours dans la même attitude, la main appuyée ſur ſon poignard. Au nom d'Amyntor, frappé d'un mouvement de crainte, & en même-temps animé d'une jalouſe rage, il leve les yeux, lance un regard menaçant ſur Théreſe, tourne ſon glaive contre ſa poitrine; & dans la fureur qui l'aveugle, il paroît prêt à ſe porter à quelque action horrible, lorſque tout-à-coup la porte de la chambre s'ouvre. Arbanes détourne les yeux en ſe relevant; mais quel eſt ſon étonnement! Quel coup de foudre le renverſe! il tombe ſans connoiſſance. Théreſe, de plus en plus effrayée, ſaiſit ce moment, & cherche à ſe ſauver avec précipitation. O Dieu! quelle fut ſa

ſurpriſe, lorſqu'elle s'apperçut qu'elle voloit dans les bras de ſon époux.

Ce paſſage ſoudain de la ſituation la plus affreuſe au comble du bonheur, lui cauſa une révolution ſi ſubite, qu'en embraſſant ſon aimable Lord, elle s'évanouit, & reſta ſans mouvement ſur ſon ſein. Mais la voix d'Amyntor, cette voix ſi connue, ſe fait bientôt entendre juſqu'au fond de ſon cœur : les baiſers amoureux dont il preſſe ſes levres, lui rendent le ſentiment : le ſang, que le ſaiſiſſement avoit glacé, circule de nouveau dans ſes veines, & revient colorer ſes belles joues, dont une pâleur mortelle s'étoit emparée.

Quoi ! c'eſt toi, s'écria-t-elle ! c'eſt toi, ô mon amour, mon unique bien, mon cher, mon très cher Amyntor ! Eſt-il poſſible qu'après t'avoir pleuré ſi long-temps, je te retrouve dans ce moment fatal ?

Oui, ma tendre & fidelle Théreſe, répondit l'heureux époux ; cette

puiſſance ſuprême, qui n'abandonne jamais une vertu & une conſtance ſemblable à la tienne, m'a conſervé juſqu'à ce jour pour toi : oui, j'ai entendu tes plaintes attendriſſantes, qui ne faiſoient aucune impreſſion ſur le cœur de ce monſtre, dit-il, en regardant Arbanes ; & elles m'ont confirmé, quoique je n'en euſſe pas beſoin, dans la certitude que je poſſede en toi un tréſor ineſtimable. Mais oublions en ce moment le ſcélérat, & ne ſongeons qu'au chrétien : ſecourons-le, & eſſayons de lui ſauver une vie qui ſera pour lui, s'il recouvre le ſentiment, la juſte punition de ſes atrocités. Auſſitôt Amyntor releva, avec beaucoup de peine, le perfide Arbanes. Ses regards troublés annonçoient l'égarement de ſa raiſon, & les terreurs d'une conſcience déchirée de remords. Lorſqu'il fut placé dans un fauteuil, il fixa ſur Amyntor des yeux où la douleur & le déſeſpoir étoient peints ; & fondant en larmes,

il prononça ces mots d'une voix foible & tremblante : O ciel ! ta juſtice paroiſſoit endormie : elle veilloit cependant ſur les jours de l'innocent : la trame horrible de mes crimes m'a enfin conduit à un abyme ſans fond.

Amyntor n'avoit point remarqué que les habits d'Arbanes étoient enſanglantés ; il s'en apperçut alors, & auſſitôt, il lui reprocha d'avoir ajouté le ſuicide à tous ſes autres forfaits ; mais Arbanes proteſta de ſon innocence à cet égard, & aſſura que ſa bleſſure n'étoit que l'effet du haſard ; que ſon poignard lui étoit entré dans la poitrine lorſqu'il étoit tombé. Il demanda en grace qu'on lui fît venir un chirurgien de ſa connoiſſance, qu'il nomma, & qui demeuroit dans le voiſinage. Il ajouta qu'il ſentoit bien qu'il ne pouvoit pas vivre long-temps, & que les ſecours ſeroient inutiles ; mais qu'il étoit bien aiſe de déclarer la cauſe de ſa bleſſure, afin que ſa mort ne fût point

pour eux, comme l'avoit été ſa vie, une ſource d'inquiétudes & de peines.

La ſervante de Théreſe étoit ſortie pour les beſoins de la maiſon : elle avoit laiſſé la porte de la rue ouverte, & c'étoit même cette heureuſe négligence qui avoit mis Amyntor dans le cas d'entrer, ſans être vu de perſonne. Elle ne tarda pas à revenir : on imagine bien quel fut l'étonnement de cette fille à ce ſpectacle : on l'envoya ſur le champ chercher le chirurgien d'Arbanes.

Cependant ce malheureux ſe trouva ſi mal, qu'il penſa mourir avant l'arrivée du chirurgien : on le trouva heureuſement, & il accourut auſſi-tôt. Il ſonda la plaie du bleſſé, & la trouva mortelle ; il ſe hâta de la panſer, & dit à Arbanes qu'il lui conſeilloit de mettre ordre à ſes affaires, & de ne pas différer plus d'une heure. Arbanes lui raconta comment il s'étoit percé : il ajouta que ſes affaires temporelles étoient arrangées à ſa ſatisfaction. Il tira enſuite

une guinée de ſa poche, qu'il donna au chirurgien, en lui diſant qu'il n'avoit plus beſoin de ſon miniſtere; qu'il le prioit ſeulement de le faire placer ſur un lit, avant de s'en aller, ce qui fut exécuté dans le moment.

Dès qu'Arbanes ſe vit ſeul avec Amyntor, il s'écria : » O Monſieur, » pourrez-vous bien me pardonner ? » Non, je ſuis trop vil & trop coupa- » ble pour mériter une telle faveur. » Eh ! comment oſai-je ſolliciter vo- » tre bonté & votre humanité, quand, » hélas ! vous ne connoiſſez pas la moi- » tié de mes forfaits ? Mais avant que » de quitter la vie, je dois & je veux » vous les dévoiler tous «.

Amyntor fut touché de voir dans ce miſérable un repentir ſi vif & ſi ſincere. Il le pria de ſe tranquilliſer, de ne point aigrir ſes maux, & d'être aſſuré qu'il oublioit de bon cœur ſa perfidie, que ſa religion d'ailleurs le lui commandoit. Mais vous devez, lui dit-il, par l'aveu

humiliant de vos fautes, appaiſer la Juſtice divine, que vous avez encore plus offenſée.

Arbanes recueillit alors le peu de forces qui lui reſtoit, & confeſſa hautement toutes les horreurs qu'il avoit commiſes. Il pouſſoit de temps en temps de profonds ſoupirs, & imploroit la miſéricorde d'un Dieu irrité.

Ce malheureux ayant appris le mariage d'Amyntor & de Théreſe, s'étoit livré aux tranſports violents de la plus noire jalouſie : le dépit & le reſſentiment lui avoient ſuggéré un horrible deſſein. Il avoit gagné, à force d'argent, le perfide Maſſanello, qui s'étoit chargé d'attirer Amyntor ſur ſon bord, & de ſe défaire de lui. Amyntor avoit perdu, dans le verger de Senex, ſon portefeuille, qui étoit tombé entre les mains d'Arbanes : il contenoit la lettre de Courteney, & pluſieurs autres papiers écrits de la main d'Amyntor. Cette lettre & ces papiers avoient facilité à Ar-

banes le moyen d'exécuter ſon abominable projet, en contrefaiſant l'écriture d'Amyntor, & celle de Courteney. Cette montre & cette tabatiere, dont la vue fit une ſi cruelle impreſſion ſur Théreſe, appartenoient effectivement à Amyntor : elles lui avoient été priſes dans le vaiſſeau lorſqu'on le chargea de fers; & Maſſanello les avoit envoyées à Arbanes, qui le lui avoit expreſſément recommandé. En les plaçant dans le cabinet de Senex, ſon deſſein avoit été de faire tomber les ſoupçons ſur le vieux gentilhomme, qui, quoiqu'aſſez foible pour ſe laiſſer ſéduire, n'avoit jamais trempé dans cette horrible manœuvre. Arbanes s'étoit flatté auſſi, par cette fourberie, de détruire dans le cœur de Théreſe tout eſpoir de revoir jamais Amyntor, & de la déterminer enfin à accepter ſa main.

Après avoir découvert à Amyntor cette trame de perfidies, de noirceurs & de crimes, Arbanes le conjura de

nouveau, les larmes aux yeux, de lui pardonner. La vive émotion que lui cauſoient les remords déchirants de ſa conſcience, & les douleurs aiguës qu'il reſſentoit, avoient épuiſé ſes forces : il perdit connoiſſance. Amyntor appella ſa chere Théreſe, & la pria de lui apporter quelque eau ſpiritueuſe, pour rappeller Arbanes à la vie, s'il étoit poſſible. Le malade, un peu ranimé par un ſecours prompt & efficace, ouvrit les yeux, & ayant apperçu Théreſe auprès de ſon mari, il la ſupplia, dans les termes les plus touchants, de vouloir bien auſſi oublier ſes forfaits, en lui diſant, qu'il eſpéroit que ſon repentir & ſa mort alloient les expier; qu'il ne vouloit point y mettre le comble, en expirant dans un déſeſpoir impie ; qu'il ſe confioit dans la miſéricorde infinie du Tout-Puiſſant. Comme il prononçoit ces dernieres paroles, on annonça le miniſtre qu'il avoit demandé, pour paſſer la nuit auprès de lui,

& l'aider, par ſes conſolations, à goûter un repos qu'il ne pouvoit plus trouver ſur la terre.

Amyntor & Théreſe ſe retirerent alors, & vinrent ſurprendre, de la maniere la plus agréable, Criſtiane, qui étoit dans une chambre haute avec leur fille. Cette bonne mere partagea leur bonheur avec une tendreſſe inexprimable. Le plaiſir qu'elle éprouvoit étoit ſi vif, qu'il reſſembloit à de la douleur: elle verſoit des larmes en abondance, en embraſſant Amyntor; les ſanglots la ſuffoquoient: elle ne put jamais prononcer une ſeule parole, pour le féliciter de ſon heureux retour. Cette ſcene touchante fit auſſi pleurer les deux époux. Ils étoient tous trois enchantés & ravis d'une réunion qu'ils n'oſoient plus eſpérer. Ce premier ſaiſiſſement fut ſuivi de la joie la plus pure & la plus éclatante: ils ſe comblerent des marques réciproques d'une douce & tendre amitié: l'effuſion de leur cœur

étoit ſi grande, ils avoient tant de choſes à ſe communiquer, qu'ils auroient voulu pouvoir ſe parler & ſe répondre en même-temps. Criſtiane & Théreſe brûloient ſans doute d'inſtruire Amyntor de tous les maux qu'elles avoient ſoufferts pendant ſon abſence, mais elles préfererent d'entendre d'abord le récit de ſes aventures. Il ſatisfit auſſi-tôt à leur empreſſement : enſuite il leur fit part des réflexions mélancoliques auxquelles il avoit coutume de ſe livrer, en ſe promenant ſeul, preſque tous les ſoirs, dans les jardins d'Hamet. Elles ſont une vive peinture de ſes malheurs. Il ne ſe pare point d'une inſenſibilité ſtoïque; il ne ſe laiſſe point non plus abattre ſous le poids de ſon infortune; il s'humilie devant les décrets adorables de la Providence.

» (1) O ſageſſe humaine, diſoit-il,

(1) Ces réflexions ſont en vers dans l'original.

» ne vante plus ton pouvoir, recon-
» nois ta foibleſſe, & implore l'aſſiſ-
» tance divine : apprends, par tes mal-
» heurs, à faire le ſincere aveu de ton
» impuiſſance & de ta miſere. Eſpere ;
» mais ne te confie jamais dans ton
» bonheur. Pourquoi veux-tu diriger
» mes penſées ? tu ne ſers qu'à les éga-
» rer. Pourquoi veux-tu percer la nuit
» obſcure qui t'environne ? ta vue eſt
» trop bornée. Tu te flattes en vain de
» lire dans l'avenir impénétrable à tes
» yeux. Pourquoi, dans ton orgueil in-
» ſenſé, oſes-tu te vanter de trouver la
» félicité ſur la terre ? Tu ouvres de-
» vant nous la plus riante perſpective,
» &, en un clin d'œil, cette image
» trompeuſe s'évanouit. Pourquoi alors
» tes conſolations ſont-elles ſi foibles,
» tandis que tous les maux te ſont par-
» faitement connus. Non, rien ne peut
» guérir la bleſſure mortelle de mon
» cœur, ni arracher le trait qui le dé-
» chire : rien ne peut calmer les crain-

» tes & les angoiſſes qui réfléchiſſent
» du ſein de Théreſe ſur l'infortuné
» Amyntor. Hélas ! ſi je pouvois trou-
» ver quelque adouciſſement à mes pei-
» nes, en me retraçant chacun de ſes
» charmes ! N'eſt-elle pas tout ce que
» la vertu elle-même pourroit repré-
» ſenter ? Sa forme eſt celle d'une mor-
» telle ; mais ſon ame eſt l'image par-
» faite de la Divinité. Belle, ſage &
» tendre, elle eſt conſtante comme la
» vérité. Elle eſt ennemie de tout dé-
» guiſement : ſon cœur ne connut ja-
» mais l'impoſture. Le Ciel n'a-t-il
» donc pris plaiſir à l'orner de tous ſes
» dons, que pour la précipiter dans un
» abyme de malheurs ? Ecartons cette
» idée : non, le Ciel eſt toujours juſte ;
» ſa faveur n'eſt point infidelle, & ce
» ſeroit un crime de manquer de con-
» fiance en lui. O ſalutaire penſée !
» tu apportes quelque ſoulagement à
» ma douleur ; tu diſſipes la triſteſſe
» profonde qui me conſume ; tu rallumes

» un

» un rayon d'eſpérance dans mon cœur
» abattu ; tu fortifies ma raiſon chance-
» lante ; tu bannis le déſeſpoir. Non,
» je n'outragerai plus, par une défiance
» criminelle, les ſoins paternels de la
» Providence : heureux & content, je
» mépriſerai la terre avec un noble or-
» gueil ; tous mes deſirs, tous mes
» vœux ne ſeront plus que pour le
» ciel. Quelle inconſéquence ! mon ame
» ne ſait point combattre l'adverſité ;
» dans le même inſtant elle accuſe &
» implore l'Etre ſuprême. Quelle indi-
» gne foibleſſe ! ne ſaurois-tu ſouffrir
» un moment, pour jouir enſuite d'une
» éternité de bonheur. Oui, je le ſens,
» il eſt avantageux pour moi que je me
» ſoumette à une épreuve juſte. Hélas !
» dois-je renoncer à Théreſe ? Ne mé-
» rite-t-elle pas mes ſoins ? Mille crain-
» tes plus cruelles que la mort habitent
» dans mon ſein, & déchirent ce cœur,
» où ton image charmante, épouſe in-
» fortunée, eſt gravée avec des traits de

» feu. Tu es la ſource intariſſable de
» tous me regrets : l'amour me conſu-
» me, mon ame eſt en proie à toutes
» ſes fureurs ; mais ma deſtinée eſt-elle
» de me laiſſer ſéduire par une paſſion,
» même légitime ? Cependant faut-il
» m'armer de la haine pour la repouſ-
» ſer ? Théreſe appelleroit-elle en vain
» Amyntor ? Seroit-il devenu ſourd &
» & inſenſible à ſes cris ? Le crime au-
» dacieux ne peut-il pas attenter à ſa
» vertu ? Peut-être, dans ce moment
» même, regarde-t-elle la mort comme
» ſon unique reſſource. O penſée cruelle
» & dévorante, ne viens point révolter
» mes ſens, & troubler ma raiſon déjà
» trop affoiblie ? Je ſuis environné d'hor-
» reurs accablantes. Quelles affreuſes
» penſées tourmentent mon eſprit, &
» y portent le déſordre & le tumulte !
» Elles agitent & entraînent rapide-
» ment, en mille ſens contraires, mes
» réflexions. O ma femme.....! ma
» femme...! O ma chere, mon ado-

» rable Théreſe..... que de maux tu
» me fais ſouffrir ! Que tu me cauſes
» d'inquiétudes & d'alarmes ! Ah ! du
» moins puiſſes-tu en être exempte !
» Puiſſes-tu couler des jours plus tran-
» quilles dans ton triſte veuvage ! Puiſſe
» une heureuſe obſcurité te cacher
» mon ſort, & t'épargner des ſoucis
» amers & cruels ! Puiſſe le Ciel ſou-
» tenir ta patience, & écarter de toi
» l'idée affligeante de ton fidele époux !
» Quelque crime a ſans doute ſouillé
» mes jours trop fortunés, & armé
» contre moi le bras du Tout-Puiſſant.
» Sa juſtice m'a précipité du faîte du
» bonheur dans l'abyme du déſeſpoir.
» Ai-je toujours obſervé ſa loi inviola-
» blement ? Ai-je ſecouru le pauvre
» d'une main aſſez libérale ? Ne me ſuis-
» je point laiſſé trop enivrer de ma
» proſpérité, & n'y a-t-il des châti-
» ments que pour les impies ? Cepen-
» dant je compterai toujours ſur ſa clé-
» mence, même au ſein de l'eſclavage.

» Puiſque Théreſe partage mes peines » je dois les ſupporter patiemment. Le » malheur épure la vertu ; celle de Thé- » reſe brille d'un nouvel éclat, qu'elle » doit à ſes adverſités, & ſon Amyn- » tor peut encore être à elle. Mais » pourquoi ſuis-je relégué dans un pays » barbare, condamné à cultiver ce ter- » rein, où je dédaigne un tombeau, » privé des moyens de me tirer de l'a- » byme où je ſuis plongé, & de faire » entendre ma voix plaintive à ceux qui » pourroient me ſecourir ? Je n'ai d'au- » tre appui que dans mon innocence, » & dans la Sageſſe éternelle, dont au- » cun mortel ne doit pénétrer les deſ- » ſeins profonds & terribles. Oui, j'ai » confiance en ſon équité ſuprême, je » ſens renaître l'eſpoir dans mon cœur » flétri ; ma femme, la plus chere par- » tie de moi-même, peut m'être ren- » due. Oh ! puiſſions-nous être réunis » un jour, pour ne plus nous ſépa- » rer ! «

Le lecteur ſe repréſente aiſément avec quels ſentiments de douleur & de plaiſir tout enſemble Théreſe & Criſtiane entendirent le récit des malheurs d'Amyntor ; leurs réflexions s'arrêterent en particulier ſur la protection ſignalée de la Providence, dont la main inviſible avoit défendu les jours de l'innocent, & ménagé ſon retour dans le ſein de ſa famille déſolée : elles remarquerent auſſi, avec une ſainte frayeur, la punition exemplaire du perfide Maſſanello.

Théreſe prit enſuite la main de ſon mari, & la ſerrant dans la ſienne de la maniere la plus tendre & la plus expreſſive, elle lui dit, avec un ſourire plein de charmes, qu'elle regardoit ſa touchante élégie comme un cantique d'actions de graces. Elle finit en prononçant ces deux vers, dont elle ne pouvoit faire une plus juſte application.

L'homme par le malheur ne peut être abattu.
Le Ciel dans tous les temps protégea la vertu.

Cette maxime n'eſt que trop vraie, mon cœur, répondit Amyntor : je partage tes ſentiments, ajouta-t-il ; c'eſt le gage le plus certain de ta félicité.

Comme la ſoirée étoit fort avancée, Théreſe remit au lendemain ce qui lui reſtoit à raconter des maux qu'elle avoit ſoufferts durant l'abſence de ſon époux. D'ailleurs, Amyntor en avoit déjà appris une grande partie, de la bouche même du coupable Arbanes. Cependant ce ſcélérat touchoit à ſon dernier moment ; ſes forces étoient épuiſées : il ne paſſa pas la nuit. Après tant de crimes, il mourut du moins avec la conſolation d'avoir réparé, autant qu'il étoit en lui, les forfaits qu'il avoit commis. Il laiſſa tout ſon bien à Théreſe & à ſa fille, comme nous l'avons dit plus haut.

Arbanes n'avoit que des parents fort éloignés, & qui, d'ailleurs, étoient tous très-riches : ainſi ce legs ne pouvoit faire tort qu'à des hôpitaux, ou à quel-

ques perſonnes, qui n'ont ſouvent d'autre droit à de pareilles libéralités, qu'un attachement ſecret & criminel.

On apprit bientôt à Amyntor qu'il étoit pere. Ce doux nom lui cauſa la plus grande joie : il s'empreſſa de voir ſa chere enfant ; elle étoit couchée & endormie ; il ne voulut point qu'on la réveillât ; il ſe contenta de la conſidérer avec ce ſentiment délicieux qui n'eſt connu que des peres. La jeune Théreſe avoit neuf mois : c'étoit le portrait de ſa mere en miniature. Amyntor, enchanté de cette parfaite reſſemblance, eut une double ſatisfaction en la regardant.

Mais quand ce tendre époux vit le changement que Théreſe avoit été obligée de faire dans ſon genre de vie, la détreſſe où elle étoit, ſans carroſſe, ſans domeſtiques, excepté une ſeule ſervante, il ſe ſentit pénétré de la douleur la plus amere, & éprouva en un inſtant tous les maux que ſa vertueuſe

femme avoit eſſuyés dans le cours de plus d'une année.

Le lendemain, lorſqu'il fut parfaitement inſtruit de la ſituation où s'étoit trouvée ſon épouſe infortunée, & des ſecours que lui avoit procuré le bon & fidele Euſtache, il envoya chercher promptement ce digne ſerviteur, pour le récompenſer & le remercier. Euſtache accourut auſſi-tôt, avec toute la légéreté de ſa premiere jeuneſſe & l'empreſſement d'un ami, pour voir ſon maître & lui rendre ſes devoirs. Sa ſurpriſe étoit ſi grande, qu'il n'oſoit ajouter foi à cette nouvelle: la vue même d'Amyntor ne le perſuadoit pas; il ne pouvoit en croire ſes yeux: il le pria de lui donner la main, & de lui permettre de la preſſer contre ſes levres, pour lui prouver qu'on ne l'avoit point trompé. Alors il s'écria avec tranſ» port: O mon cher Lord, c'eſt bien » vous; ceci n'eſt point un rêve, com» me celui que j'ai fait la nuit précé-

» dente. J'en avois été ſi fort agité, » que je m'éveillai en ſurſaut & tout » en pleurs; mais mes larmes, j'en ſuis » ſûr maintenant, étoient des larmes de » joie «.

Théreſe lui demanda quel étoit ce rêve : Amyntor ſe joignit à elle pour engager Euſtache à leur en faire part, & ce dernier commença ainſi :.

» Il me ſembloit, mon bon Mon- » ſieur, que dans le cours d'un long & » pénible voyage, je venois d'être ſur- » pris de la nuit : l'obſcurité étoit mê- » me devenue ſi noire, que je pouvois » à peine entrevoir où je portois mes » pas. Je ne me ſouviens point quel » étoit l'objet de mon voyage, je me » rappelle ſeulement que le chemin » étoit très-difficile & très-fatiguant ; » il ſe préſentoit ſouvent devant moi » des vallées & des montagnes qu'il me » falloit franchir : tout-à-coup les téne- » bres, qui étoient très-épaiſſes, diſpa- » rurent : le ciel devint étoilé, & la

» lune fort brillante ; j'entrai auſſi-tôt
» dans une route très-large & très-unie :
» il y avoit à droite & à gauche un beau
» champ de bleds prêts à être moiſſonnés ;
» au-delà étoient de gras pâturages,
» couverts de troupeaux de différentes
» eſpeces. Je vous apperçus dans ce
» moment, mon cher maître, & des
» larmes de joie coulerent de mes yeux.
» Vous teniez par la main cette fille
» chérie que nous avons perdue, &
» que nous ne ceſſons de regretter.
» Vous me la rendiez, cette chere en-
» fant ; elle me regardoit avec un ſou-
» rire plein de tendreſſe & de char-
» mes : cette double ſatisfaction me cauſa
» un tranſport ſi vif, que je m'éveil-
» lai. Cet agréable ſonge s'évanouit
» dans l'inſtant ; les pleurs que le plai-
» ſir m'avoit fait verſer, devinrent alors
» bien amers : mes ſanglots trouble-
» rent le ſommeil de ma femme. Ef-
» frayée du déſeſpoir où elle me voyoit,
» elle s'écria : Grand Dieu ! ayez pitié

» de nous. Mon ami, me dit-elle, qu'as-
» tu donc ? Ah ! raſſure-moi ; diſſipe
» mes alarmes «.

Amyntor, qui ne voyoit dans ce rêve qu'un tableau fidele de la vérité, ne put s'empêcher de ſourire de l'inquiétude d'Euſtache ; il le prit par la main, & la lui ſerra avec bonté, en l'aſſurant que ce ſonge ne lui préſageoit que des événements heureux ; qu'il pouvoit eſpérer l'avenir le plus favorable, & que dans peu il verroit ſa chere Eléonor. Euſtache fut ſurpris & charmé en même-temps qu'Amyntor ſe reſſouvint ſi bien du nom de ſa fille, & le regardant avec le ſentiment expreſſif d'une véritable reconnoiſſance, il lui répondit en pouſſant un profond ſoupir : Hélas ! mon bon Monſieur, je ſuis ſéparé depuis ſi long-temps de ma chere enfant, que je n'oſe me flatter du bonheur de la revoir. Nous devons nous contenter, ma femme & moi, de celui de vous retrouver. Eléonor étoit en effet, ajouta-

t-il, notre unique eſpérance ; nous comptions, ſa mere & moi, qu'elle ſeroit la conſolation de nos vieux jours. Nous tâchons de nous perſuader que ſon oncle en a ſans doute beſoin, & qu'elle eſt toujours chez lui ; mais cette idée ne peut nous conſoler d'être privés d'elle pour jamais. Euſtache ne put alors retenir ſes larmes. Excuſez ma foibleſſe, mon cher maître, reprit-il, nous n'eſpérions plus entendre parler d'Eléonor. Non, Euſtache, lui dit Amyntor, non, il ne faut point ſe livrer au déſeſpoir ; votre fille vous ſera rendue ; le Tout-Puiſſant a toujours, pour ſes fideles ſerviteurs, des récompenſes qui ſurpaſſent même leur attente. Eléonor vit encore ; oui, elle vit, & vous pourrez la voir dès aujourd'hui. Tenez, liſez cet écrit, ajouta Amyntor, en lui remettant une lettre ; il vous indiquera les moyens de vous procurer cette ſatisfaction. Ce digne gentilhomme lui

raconta enſuite l'hiſtoire de cette fille. Le tendre pere écoutoit avec une attention & un raviſſement qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer.

Lorſqu'Amyntor eut ceſſé de parler, Euſtache ſe proſterna devant l'Etre ſuprême, & lui rendit les plus humbles actions de graces, comme au premier auteur de ſon bonheur : il remercia enſuite ſon jeune maître, avec la plus ſincere reconnoiſſance, & le ſupplia de lui permettre d'aller promptement chercher ſa fille.

Elle étoit reſtée à bord du vaiſſeau ; Amyntor lui avoit dit qu'il falloit prévenir ſes parents, & les diſpoſer à la ſurpriſe que leur cauſeroit infailliblement un retour auſſi inopiné ; qu'il ſe chargeoit de ce ſoin, & qu'il la prioit d'attendre de ſes nouvelles.

Euſtache trouva Eléonor dans la plus vive impatience. Je ne m'arrêterai point ici à peindre tout ce que l'entrevue du pere & de la fille eut de tendre & de

touchant : les langues n'ont point de termes aſſez énergiques pour exprimer le ſentiment.

Auſſi-tôt qu'Euſtache eut procuré à ſa fille tout ce dont elle avoit beſoin pour ſe rendre à terre, ils allerent à Londres, & vinrent remercier Amyntor & Théreſe de toutes leurs bontés. Cette derniere combla Eléonor de careſſes & d'amitiés ; & ſans vouloir la retenir plus long-temps, pour ne pas différer le plaiſir que ſa mere auroit à la revoir, elle lui dit qu'elle comptoit ſur ſon retour, & que ſon intention étoit de la garder chez elle, ſi cet arrangement lui convenoit, ainſi qu'à ſes parents.

Cette propoſition fut reçue avec de nouveaux témoignages de reconnoiſſance & d'attachement. Euſtache revint, en effet, peu de jours après, avec Eléonor, & témoigna à Théreſe combien il étoit content, ainſi que ſa femme, de voir leur fille auſſi avantageuſement placée.

Théreſe dit alors à Eléonor, qu'elle étoit la maîtreſſe de lui reſter attachée toute ſa vie en qualité de femme-de-chambre; ou plutôt de demoiſelle de compagnie; qu'elle lui aſſignoit trente livres ſterlings par an, pour fournir à ſon entretien & à ſes menues dépenſes; mais qu'elle ne devoit pas regarder cette ſomme ſous le titre de gages, & ſe croire dans un état de domeſticité, puiſqu'elle auroit toujours les mêmes droits à cette rente, quand même elle ſe ſépareroit d'elle pour quelque établiſſement avantageux. Elle ajouta qu'elle ne pouvoit trop reconnoître les ſervices qu'elle avoit rendus à ſon mari, en l'aidant à ſupporter les peines & les chagrins qui accompagnent toujours la ſervitude; & qu'il étoit bien juſte qu'elle eût part à ſa bonne fortune, comme elle en avoit eu à ſes malheurs.

Eléonor, attendrie & confuſe de tant de bontés, tomba aux pieds de Thé-

reſe. Elle voulut lui exprimer toute l'étendue de ſa reconnoiſſance ; mais la foule de ſentiments dont ſon cœur étoit ſurchargé, lui en ôtoit la faculté. Amyntor & Théreſe s'en apperçurent, & lui dirent qu'ils la diſpenſoient de tous remerciements ſur ce qu'ils faiſoient pour elle, en l'aſſurant qu'elle méritoit mille fois davantage : ils ajouterent, qu'ils ſeroient bien plus charmés d'entendre le récit de ce qui s'étoit paſſé entre ſa mere & elle dans le moment de leur entrevue. Eléonor ſe releva ; on la fit aſſeoir, & elle commença ainſi en s'adreſſant à Théreſe :

O Madame, il ne fut jamais de ſcene plus touchante : mon pere, qui, comme vous ſavez, m'avoit emmenée en croupe avec lui, me deſcendit à quelque diſtance de ſa maiſon : il quitta alors ſon cheval, & le mit dans une écurie, à la porte de laquelle nous nous étions arrêtés. Il m'ordonna de l'attendre dans ce lieu, après m'avoir préve-

nue qu'il alloit trouver ſa femme, & la préparer à une nouvelle qui, ſans ce ménagement, pourroit lui cauſer une révolution funeſte. A peine étoit-il parti, que ma mere parut devant moi; elle ſortoit d'une grange qui communiquoit à l'écurie; elle venoit de chercher un peu d'orge pour ſa volaille. Elle ne m'auroit point reconnue; mais je ne pus me contenir; je me précipitai à ſes genoux, en lui demandant ſa bénédiction. Elle n'eut pas plutôt fixé ſes regards ſur moi, qu'elle jetta un cri, & s'évanouit. J'en demeurai ſaiſie & tremblante, au point que j'eus à peine la force de la retenir dans mes bras; je ne pouvois parler; j'étois glacée d'effroi. Mon pere arriva heureuſement; il avoit entendu le cri de ma mere, & étoit accouru. Lorſqu'il la vit ſans connoiſſance, il perdit lui-même toute ſa préſence d'eſprit, & au lieu d'aller lui chercher du ſecours, il reſta auprès d'elle. Il ſe déſeſpéroit, & ne ſavoit

quel parti prendre ; il s'agitoit, frappoit du pied, élevoit ſes mains & ſes yeux au ciel, & s'écrioit : Non, il n'eſt point, hélas ! de plaiſir durable ſur la terre : ô ma pauvre femme, ma chere femme ! dois-je donc te perdre, au moment où je retrouve pour toi, pour ta conſolation, notre fille, le ſujet éternel de tes regrets ? Cependant, continua Eléonor, mon pere tâchoit de la ranimer, en la ſerrant ſur ſon ſein, & en l'embraſſant de la maniere la plus tendre. Enfin elle recouvra ſes ſens ; & regardant alors mon pere, d'un air encore effrayé : Mon cher Euſtache, dit-elle, ſommes-nous véritablement éveillés, ou ſerions-nous ſéduits par le rêve étrange que tu as fait ? Dis-moi quelle eſt cette jeune perſonne qui eſt à côté de moi ? J'étois en effet auprès d'elle, reprit Eléonor, gardant un profond ſilence, n'oſant parler, dans la crainte d'augmenter ſon trouble & ſa frayeur. Mon pere tâchoit de la raſſu-

rer, & lui proteſtoit que j'étois réellement ſa fille, ſa chere Eléonor ; que ſon digne maître étoit revenu, & m'avoit ramenée avec lui. Ma mere ne pouvoit ſe le perſuader : elle tournoit toujours ſur moi des regards étonnés : enfin, revenue peu-à-peu de ſa ſurpriſe, elle commença à verſer des larmes, & jettant ſes bras autour de mon col, elle me tint étroitement ſerrée contre elle ; elle m'embraſſa mille fois. Elle adora & remercia enſuite la Providence de la faveur qu'elle nous avoit faite, en veillant ſur les jours de Monſieur, dit Eléonor, en ſe tournant vers Amyntor, & de l'avoir rendu à ſa famille. Cependant, mon pere & moi, continua la fille d'Euſtache, nous remarquions encore de la défiance dans ma mere ; elle nous obſervoit, elle examinoit ſi nous ne lui en impoſions pas. Comme l'âge & la différence du climat m'avoient beaucoup changée ; elle étudioit les traits de mon viſage ; on

eût dit qu'elle auroit voulu trouver écrit ſur mon front le nom d'Eléonor, tant elle étoit incertaine que ce fût moi.

Nous la conduisîmes au logis : alors elle montra le plus vif empreſſement d'apprendre chaque particularité de ma vie : je n'en eus pas moins à les lui raconter ; mais comme nous étions encore dans le premier moment du plaiſir, la converſation n'avoit aucune ſuite, notre joie l'interrompoit ſouvent : dans l'agitation où j'étois, les termes ne me venoient point pour exprimer ce que j'aurois voulu dire. Cependant mon pere, qui nous avoit quittées preſqu'auſſitôt, étoit allé ſonner la cloche de la Paroiſſe, pour aſſembler les Fermiers qui avoient refuſé de payer, & leur annoncer que leur Maître étoit enfin de retour.

Tel fut le récit d'Eléonor. Amyntor & Théreſe la remercierent de ſa complaiſance ; enſuite le bon Euſtache parla ainſi.

Oui, Monſieur, c'eſt un effet de la Juſtice divine, d'avoir bien voulu prolonger les jours d'un vieillard, pour qu'il eût le bonheur de voir l'accompliſſement de ſes vœux, & d'être témoin de la confuſion de vos ennemis. C'étoit alors mon tour de lever la tête, & de jouir de leur ſurpriſe & de leur embarras, mais non pas de leur affliction; car il faut leur rendre juſtice, il y a eu dans leur conduite plus de foibleſſe que de mauvaiſe intention; on ne peut leur reprocher que de s'être laiſſés perſuader trop facilement par un impoſteur. J'ai même remarqué que la joie d'apprendre que vous viviez, a ſurmonté bientôt leur confuſion, & qu'ils ont témoigné de bon cœur tout le plaiſir que cette heureuſe nouvelle leur cauſoit. J'imagine néanmoins que pluſieurs d'entr'eux ne paſſeront pas une bonne nuit. Oh! Monſieur, ajouta Euſtache, que c'eſt une choſe conſolante qu'une bonne conſcience. Oui, dit Amyntor, il eſt cer-

tain que ſans ce doux témoignage on ne peut goûter ni paix ni bonheur ſur la terre ; mais, continua-t-il, vous ſeriez injuſte d'accuſer ces Fermiers ; ils n'ont agi que par un principe de prudence, puiſqu'on les avoit alarmés, en les aſſurant que Théreſe ne pouvoit leur donner une quittance valable, & qu'ils ſeroient dans le cas de payer deux fois. Je me rappelle à ce ſujet, dit-il à Euſtache, que j'ai à vous parler concernant les affaires du coupable auteur de votre embarras à cet égard, & de tant d'autres maux. Je voudrois bien pourtant, pour ſon honneur & celui de l'humanité, ajouta Amyntor, ne plus entendre parler de ce malheureux.

En conſéquence il donna à Euſtache les ordres relatifs à cet objet : il annonça enſuite à ce digne ſerviteur que les honoraires qu'il avoit eus juſqu'à préſent, ſeroient déſormais du double. Une pareille fidélité devroit toujours être récompenſée de même.

Auſſi-tôt après l'enterrement d'Arbanes, qui fut des plus ſimples, comme il l'avoit ordonné par ſon teſtament, Amyntor & Théreſe recueillirent ſa ſucceſſion : ils payerent les dettes, acquitterent les legs, & diſtribuerent ſa garde-robe à ſes domeſtiques. Parmi les papiers d'Arbanes, il s'en trouva pluſieurs de Senex. Un jour que Théreſe les examinoit avec Amyntor, elle ſe rappella les ſoupçons qui s'étoient élevés malgré elle dans ſon ame contre la mémoire de ſon grand-pere, lorſqu'elle trouva dans ſon bureau, avec la montre de ſon cher Lord, cette lettre obſcure & cruelle dont nous avons parlé. Comme elle ſe faiſoit les reproches les plus amers de ſon exceſſive crédulité, Amyntor lui dit, ma chere amie, ceſſe de t'affliger, tu n'es pas auſſi blâmable que tu le crois : voici un écrit qui ne juſtifie que trop tes ſoupçons, quoique ſur un objet bien différent : c'étoit une lettre adreſſée à Senex, elle étoit conçue en ces termes.

MONSIEUR,

» Vous jugerez aiſément quelle a été
» ma douleur à l'ouverture de votre let-
» tre : mes larmes ne ſont point encore
» taries, & l'accablement où je ſuis me
» permet à peine de vous répondre :
» quelque réſolution contraire que j'aie
» priſe, je reverrai ma terre natale, &
» je me procurerai le plaiſir de vous
» embraſſer encore une fois, ſi je re-
» çois de vous des nouvelles plus ſatiſ-
» faiſantes que celles que vous m'avez
» mandées de ma tendre mere Criſtiane
» & de ma chere fille Théreſe ; mais je
» n'oſe m'en flatter : mes eſpérances
» ſont détruites : mon bonheur eſt fini
» pour jamais. Oh ! Monſieur, pardon-
» nez ce triſte & dernier adieu à votre
» malheureux CRISTIANO.

Nota. Il faut obſerver que toutes les fois que Criſtiane écrivoit à ſon fils, elle remettoit ſa lettre à Senex, qui devoit la renfermer dans la ſienne ; ainſi il fut

aiſé

aiſé à ce dernier de les ſupprimer quand il le jugea à propos.

Amyntor n'avoit pas achevé la lecture de cette lettre, que Théreſe s'écria : Ah ! c'eſt le nom de mon pere. Oui, cette lettre eſt de lui. Nous y ſommes nommées, ma grand'mere & moi. Cependant..... mais que veulent dire ces mots?.... Cela ne ſe peut pas ; nous ſommes toutes les deux vivantes. Oui, ma chere amie, reprit Amyntor, il eſt clair que cette lettre eſt de Criſtiano, & je crois deviner la cauſe de l'indigne procédé de Senex. Comme il vouloit te marier à Arbanes, il s'oppoſa au retour de ton pere : il craignoit ſon autorité, ſupérieure à la ſienne, ſur-tout dans un choix auſſi peu convenable que celui qu'il avoit fait : d'ailleurs on nous a dit qu'il n'avoit jamais aimé ſon gendre, & tu en vois une preuve bien évidente & bien cruelle ; d'un autre côté, j'ai en-

tendu dire à Criſtiane que lorſque ton pere quitta l'Angleterre, il déclara que s'il avoit le malheur de perdre ſa mere & ſa fille, jamais il ne reverroit cette iſle.

Oh ! mon cher ami, répliqua Théreſe, quel ſort affreux eſt le mien, d'appartenir à un homme ſi vil & ſi inhumain ! Je n'ai que trop de raiſons de l'appeller ainſi, quoique je lui touche de très-près. Eh ! ſon horrible perfidie n'a-t-elle pas donné la mort à celui dont j'ai reçu la vie ? Je ne dois pourtant pas trop murmurer contre cet arrêt du ciel, moi qui ne connus jamais les doux noms de pere & de mere. Plus heureux que moi, mon cher Amyntor, tu as joui de ce bonheur ; mais auſſi tu as dû en ſentir plus vivement la perte.

Oui, ma tendre amie, reprit Amyntor, & je la ſens encore, cette perte. Non, je ne l'oublierai jamais, & je n'y aurois même pas ſurvécu, ſi les char-

mes de ton tendre amour n'euſſent adouci mes mortels regrets, le chagrin auroit terminé mes jours languiſſants; car qu'eſt-ce que la vie, quand on a perdu ce qu'on aime ? Mais écartons des idées trop affligeantes pour tous deux, & cachons avec ſoin à Criſtiane la lettre que nous venons de trouver : ſa foible ſanté, ſon âge, & ſurtout ſa ſenſibilité, ne ſupporteroient jamais un coup auſſi cruel qu'imprévu.

La bonne Criſtiane ſurvint dans l'inſtant, & mit fin à cette triſte converſation : elle tenoit dans ſes bras la jeune Théreſe, que ſa reſſemblance avec ſa mere rendoit déjà intéreſſante ; elle leur dit que cette chere enfant n'avoit pas ceſſé de pleurer depuis que ſa maman l'avoit quitée.

Amyntor, touché de cette marque de tendreſſe & d'attachement, s'écria : Seroit-il poſſible que l'ingratitude fût le fruit odieux & bizarre de notre raiſon, tandis que la reconnoiſſance ac-

compagne l'inſtinct de notre enfance d'une maniere ſi évidente ? Cette réflexion lui rappella toutes les obligations qu'il avoit à la généreuſe Servilie : il ſe fit les plus vifs reproches de ne lui avoir pas donné plutôt de ſes nouvelles. Que je ſuis coupable, diſoit-il, d'avoir négligé une ſi digne amie ! Je veux remplir ſur le champ la promeſſe que je lui ai faite ; je vais lui écrire directement, & je ne ſerai point content que je ne ſache quelles ſont les choſes qu'elle deſire le plus que je lui envoie. Théreſe pria Amyntor d'aſſurer Servilie du véritable plaiſir que lui procureroit, en ſon particulier, le ſoin de faire l'emplette de tout ce qui pourroit lui convenir.

Cependant Amyntor & Théreſe ſe préparoient à partir pour leur terre d'Herfordshire, où ils comptoient paſſer l'été : ils goûtoient d'avance le bonheur de voir la joie & l'alégreſſe que leur arrivée répandroit parmi leurs

vaſſaux & dans tout le voiſinage ; mais il leur ſurvint beaucoup d'affaires qui les obligerent de retarder leur voyage, & de reſter à Londres plus long-temps qu'ils ne s'y étoient attendus. Enfin, le jour du départ fut arrêté; la veille, comme Théreſe & Criſtiane étoient occupés des préparatifs néceſſaires, & tandis qu'Amyntor, qui venoit de ſortir de ſon cabinet, s'amuſoit à jouer avec ſon aimable enfant, un domeſtique annonça un gentilhomme qui demandoit à lui parler. Amyntor ordonna qu'on le fît entrer. Auſſi-tôt que l'inconnu fut introduit, il s'excuſa très-poliment de ce qu'il avoit oſé ſe charger d'une commiſſion auprès de lui; mais je l'ai promis, dit-il, & je n'ai pas voulu manquer à ma parole, au riſque même d'être importun. Il expoſa enſuite le ſujet de ſa viſite ; il dit que la ſage & fidelle Servilie, ſon eſclave, (à qui Amyntor lui-même avoit ſauvé l'honneur, ainſi qu'elle le

lui avoit plus d'une fois raconté) l'avoit prié inſtamment de vouloir bien aller voir ſon bienfaiſteur, pour lui renouveller toute ſa reconnoiſſance, & ſavoir des nouvelles de ſa ſanté ; qu'il y avoit conſenti très-volontiers, étant d'ailleurs très-flatté lui-même de rendre ſes devoirs à un homme auquel il ne pouvoit refuſer ſon eſtime & ſon admiration.

Amyntor répondit à ce compliment avec une modeſtie & une honnêteté qui rendent la vertu ſi aimable, & ne voulut tirer aucune gloire de ſa conduite envers Servilie, en ſoutenant que ſon procédé n'avoit été qu'un pur acte de juſtice & d'humanité.

Cependant la beauté de la jeune Théreſe, qui jouoit à côté de ſon pere, avoit attiré les regards de l'étranger. Il en fut touché, la prit dans ſes bras, & s'écria, en la baiſant avec tendreſſe : O Monſieur, que vous êtes heureux d'avoir une ſi jolie enfant ! Elle vous

appartient ſûrement : elle vous reſſemble trop pour que je puiſſe en douter ; mais elle reſſemble bien plus encore .... A ces mots, il ne put retenir ſes larmes : Monſieur, excuſez ma foibleſſe, dit-il, excuſez un pere. Voilà le vrai portrait d'une fille chérie que j'ai perdue : c'étoit mon unique eſpérance, ma ſeule conſolation, depuis que la mort m'avoit enlevé ſa mere.

Théreſe entra dans le moment où cet inconnu étoit dans une ſi vive émotion : il voulut ſe retirer, mais Amyntor le retint de la façon la plus obligeante, & le pria de s'aſſeoir. Il inſtruiſit enſuite ſa femme du ſujet de la viſite & de la converſation de ce digne gentilhomme. Ce dernier prit alors la parole, & dit à Théreſe : Oui, Madame, votre aimable enfant fait ſur moi une grande impreſſion : ſes traits m'ont rappellé le ſouvenir d'un objet que je regardois autrefois comme ma reſſource après les malheurs que j'a-

vois eſſuyés ; ils ont réveillé toute ma ſenſibilité & tous mes regrets ; & vous-même, Madame, vous me le repréſentez, ce cher objet, d'une maniere encore plus frappante. Non, il n'eſt pas poſſible de trouver une plus parfaite reſſemblance que celle que vous avez avec ma fille. Je ſuis bien fâchée, Monſieur, répondit Théreſe, que ces traits, que vous ſemblez revoir aujourd'hui avec une ſorte de plaiſir, aient été autrefois pour vous une ſource de peines, & auſſitôt elle détourna adroitement la converſation, en lui faiſant pluſieurs queſtions concernant Servilie. Elle s'informa de la ſanté de cette généreuſe fille, & s'étendit avec plaiſir ſur le ſervice ineſtimable qu'elle avoit rendu à Amyntor; ſur la ſomme dont ils lui étoient redevables, & ſur l'éternelle obligation qu'ils lui en auroient.

Vous n'êtes point dans le cas, Madame, reprit l'Etranger, d'avoir aucune

obligation à Servilie : c'eſt elle qui doit l'honneur & la vie à Amyntor : elle s'eſt trouvée trop heureuſe de pouvoir lui donner une foible marque de ſa reconnoiſſance ; & il s'en faut bien qu'elle ſe croie acquittée envers ſon bienfaicteur. La ſeule grace qu'elle vous demande, c'eſt de vouloir bien recevoir les aſſurances de ſon reſpect & de ſon attachement, & lui donner de ſes nouvelles : elle ne deſire que de ſavoir s'il eſt heureux ainſi que vous. Ah ! que cette fille, continua le Gentilhomme, étoit bien digne du ſecours qu'elle a reçu d'Amyntor ! Ce ſont les tendres ſoins de Servilie qui m'ont arraché à une maladie cruelle, qui m'eût ſans doute mis au tombeau ; auſſi ai-je eu le plaiſir de la récompenſer au-delà même de ſes eſpérances. Je l'ai mariée à un homme riche & vertueux. Mais, Madame, ajouta-t-il auſſi-tôt, en tirant ſa montre, j'ai peut-être abuſé de vos moments. Hélas ! dit-il, elle s'eſt arrêtée obligeam-

ment. Voudriez-vous bien voir à la vôtre pour me dire quelle heure il eſt ? Comme elle y regardoit, il apperçut le portrait dont elle étoit enrichie, il s'approcha, & demanda à Théreſe la permiſſion de le conſidérer. Il l'examina quelque-temps avec une curioſité inquiete : les divers mouvements que la vue de ce portrait excitoient dans ſon ame, paroiſſoient alternativement ſur ſon viſage : il étoit dans une cruelle perplexité, lorſque Criſtiane entra dans la chambre, ne ſachant pas qu'il y eût quelqu'un avec ſes enfants. L'arrivée de cette Dame attira l'attention du Gentilhomme : il ſe leva, tandis que la bonne Criſtiane, accablée d'années & d'infirmités, s'avançoit vers eux à pas lents. Elle s'arrêta un moment, & fixa ſes regards ſur l'inconnu, qui de ſon côté attacha les ſiens ſur elle : tout-à-coup Chriſtiane, ſe ſentant une vigueur & une force qu'elle ne connoiſſoit plus, accourt vers l'étranger, en s'écriant : ô !

mon fils, mon cher Criſtiano..... Ce dernier la reçut dans ſes bras, en diſant; ma mere, ma tendre mere..... Cette ſcene fut des plus attendriſſantes : tous les ſpectateurs y étoient intéreſſés. Théreſe, en ſe précipitant à genoux, rencontra les yeux de l'auteur de ſes jours. Les doux noms de pere & de fille, répétés de part & d'autre, ſe mêloient à leurs ſanglots. O ! ma chere Théreſe ! ô ! faveur ſinguliere & vraiment divine, diſoit Criſtiano; tout ce que je vois eſt-il bien vrai, ou mes ſens ſeroient-ils le jouet d'une agréable illuſion ?

Amyntor, enchanté d'un événement ſi ſurprenant, partageoit les tranſports de cette heureuſe famille : leurs ames, enivrées du plaiſir le plus vif & le plus pur, goûtoient un bonheur qui ne peut être comparé qu'à celui des Bienheureux dans l'état d'immortalité.

Criſtiano, l'heureux Criſtiano, après avoir placé ſa mere dans un fauteuil, ſe mit à genoux devant elle, & ayant élevé

les mains vers le ciel, il rendit à l'Etre-Supréme de ſolemnelles actions de graces, & le pria de répandre ſes bénédictions ſur ſes enfants. Il embraſſa enſuite ſon gendre, ſa fille, & ſur-tout la petite Théreſe : il mouilloit ſes joues enfantines, en verſant des larmes de joie ; c'étoit elle qui l'avoit frappé la premiere, & dont la vue avoit renouvellé ſes regrets & ſa douleur.

Cependant l'émotion que leur avoit cauſé une reconnoiſſance ſi touchante ſe calma, & fut ſuivie d'une converſation douce & paiſible : ils ſatisfirent alors leur curioſité réciproque ſur différents objets. Criſtiano demanda à ſa fille des nouvelles de ſon grand-pere Senex. Amyntor prit la parole, & lui répondit froidement, Monſieur, il eſt mort, & il faut eſpérer qu'il a obtenu grace & miſéricorde de cette juſtice redoutable qu'il a tant offenſée. Il lui fit enſuite un tableau de la vie criminelle de ce pere dénaturé, & communiqua

à Criſtiane la lettre qu'il avoit trouvée parmi les papiers d'Arbanes, & qui dévoiloit toute la baſſeſſe & toute la noirceur du caractere de Senex. Criſtiane fut charmée que les ſoins & l'attention d'Amyntor lui euſſent épargné la douleur mortelle que cette découverte lui auroit cauſée avant le retour de ſon fils. Ce nouveau trait de perfidie & d'inhumanité, ne laiſſa pas de lui faire encore beaucoup de chagrin, mais elle ne ſe répandit point en reproches contre la mémoire de Senex; la bonté de ſon cœur & les ſolides principes d'une religion éclairée, la porterent au contraire à prier Dieu de lui pardonner. O! mon fils, dit-elle, en ſe tournant vers Criſtiano, que les décrets de la Providence ſont ineffables & incompréhenſibles! elle fait même ſervir à notre bonheur & à notre félicité les coupables deſſeins de nos plus cruels ennemis. Il eſt vrai, Madame, répondit Criſtiano, Senex a toujours

eu contre moi une haine ſecrete & implacable. Je m'en étois bien apperçu, ſans en avoir jamais pu deviner la raiſon : je l'attribuois quelquefois à la différence de nos ſentiments ; je n'aurois cependant jamais imaginé que je lui fuſſe auſſi odieux. Mais enſeveliſſons ſes crimes avec ſa cendre, oublions-les pour jamais, & ne troublons point, par le ſouvenir amer de nos malheurs paſſés, le bonheur préſent dont nous jouiſſons.

J'avois formé le deſſein, je l'avoue, de ne jamais revoir ma patrie ; mais une douce & heureuſe inquiétude, dont je ne pouvois expliquer la cauſe, m'a forcé, comme malgré moi, de changer de réſolution. Lorſque vous vîntes chez moi, dit-il, (en s'adreſſant à Amyntor) où vous ne trouvâtes que Servilie, je me diſpoſois à partir : la fortune conſidérable que j'avois amaſſée, n'avoit aucun charme pour moi ; mais j'en ſens aujourd'hui tout le prix,

puiſque je vais la partager avec des perſonnes ſi cheres à mon cœur & ſi néceſſaires à mon exiſtence ; je reſſens même un nouveau plaiſir en ſongeant qu'elles en jouiront quand je ne ſerai plus. Il pria enſuite Amyntor & Théreſe de lui apprendre tout ce qui leur étoit arrivé, & quelle étoit leur ſituation préſente ; mais comme le Lecteur en eſt déjà inſtruit, nous laiſſerons cette heureuſe famille s'entretenir dans une douce union, & nous finirons l'hiſtoire touchante de leurs malheurs par une réflexion bien naturelle, puiſqu'elle naît du fonds même des événements.

Les hommes vertueux peuvent être opprimés : les traits de la malignité peuvent déchirer des cœurs tendres & innocents ; ils ſont condamnés à éprouver ſur la terre ces angoiſſes toujours ſi douloureuſes, quand la patience, jointe à la raiſon, n'eſt pas aſſez forte pour ſoutenir leur courage ; mais qu'alors un murmure impie n'offenſe jamais la Pro-

vidence, qu'au contraire l'ame s'humilie & s'abaiſſe ſous la main éternelle qui tient la chaîne inviſible des événements; que la vertu perſécutée, animée par la foi, implore le Dieu protecteur de la vertu, ſon bras miſéricordieux la ſauvera des mains des méchants, & arrachera la victime au glaive prêt à l'immoler.

Fin du Tome cinquieme.

Errata du cinquieme volume.

PAGE 43, *ligne* 14, en partie, *liſez* une partie.
Page 180, *lig.* 2, eans, *liſ.* dans.
Page 190, *lig.* 4, & que je viens de dépeindre, *ſupprimez* &.
Page 231, *lig.* 5, ſi nous ſommes deſtiné, *liſ.* deſtinés.
Page 387, *lig.* 17, en qualité fief, *liſ.* de fief.

A61
1453231